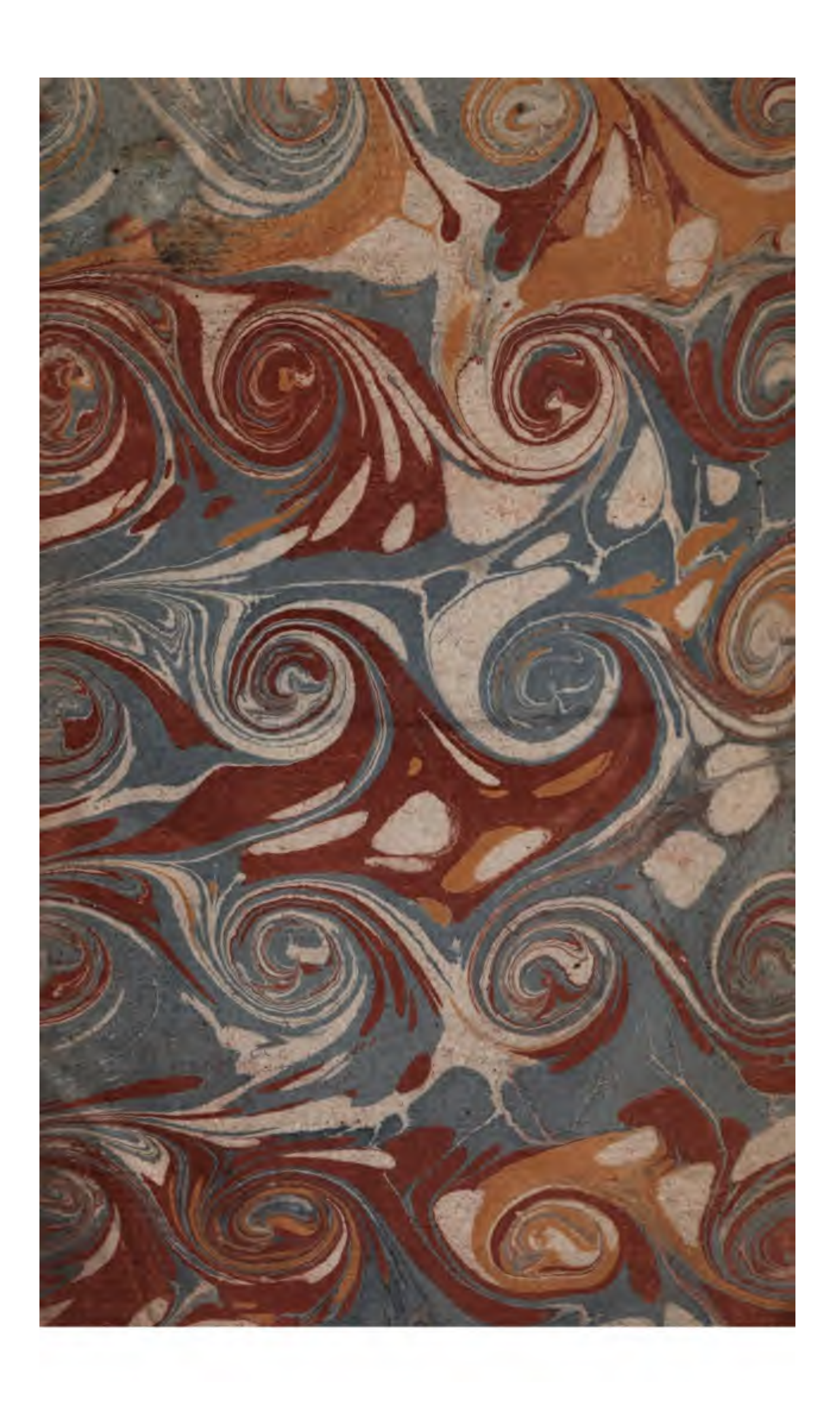
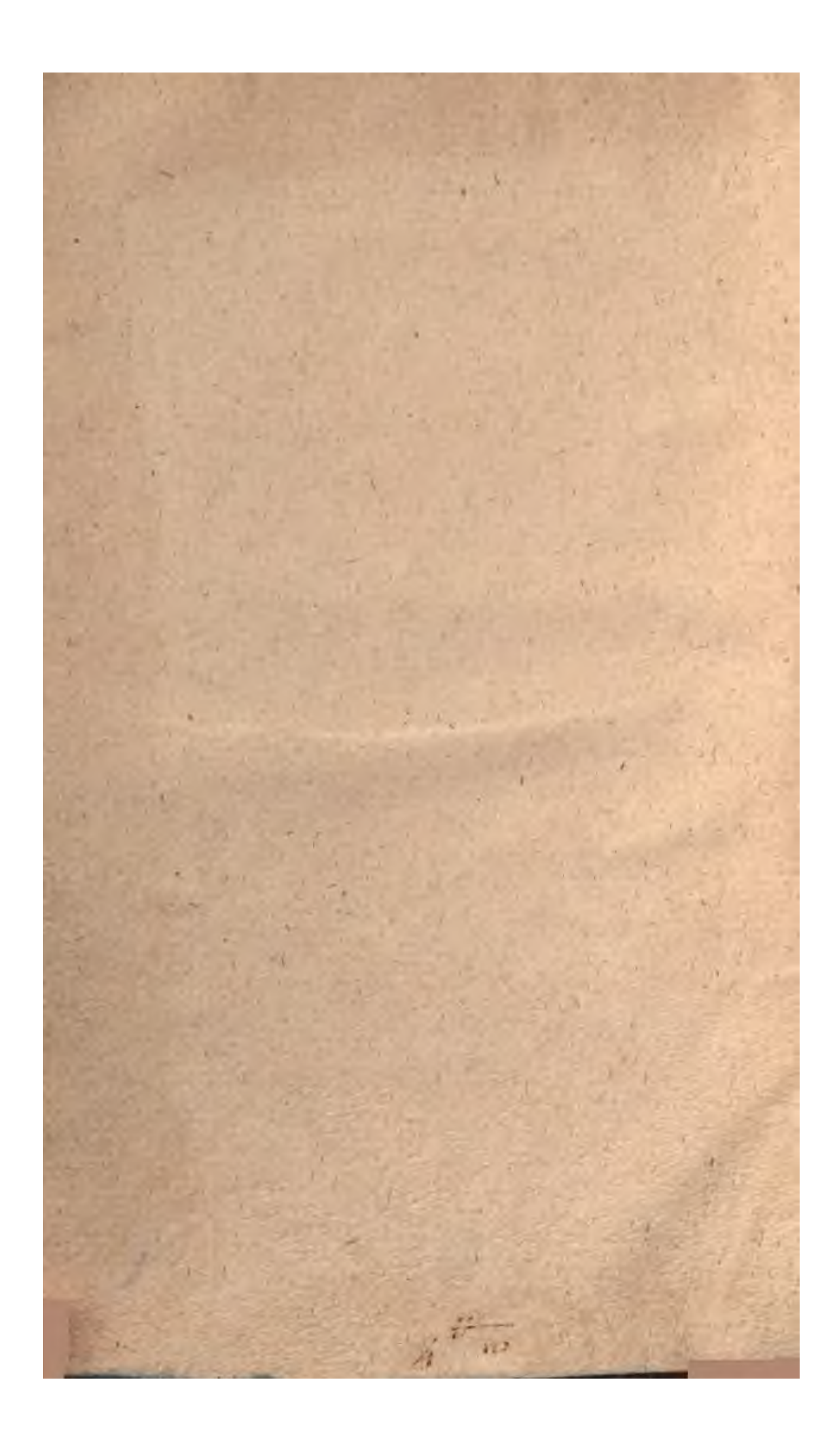










ÉVÉNEMENS
HISTORIQUES
INTÉRESSANS.
PREMIERE PARTIE.

ÉVÉNEMENS
HISTORIQUES
INTÉRESSANS,
RELATIFS

Aux Provinces de Bengale, & à l'Empire de l'Indostan.

ON Y A JOINT

La Mythologie, la Cosmogonie, les Fêtes & les Jeûnes des Gentous qui suivent le Shastah, & une Dissertation sur la Métempsycose, dont on attribue faussement le Dogme à Pythagore.

Ouvrage composé par J. Z. HOLWELL, & traduit de l'Anglois.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS;

Et se trouve à Paris,
Chez H. C. DE HANSY le jeune, rue S. Jacques;

M. DCC. LXVIII.

1768.



AU PUBLIC.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LORSQU'UN homme, excité par un zele louable pour le bien de sa patrie, paroît pour la premiere fois devant une assemblée, il sent une espece de crainte & de saisissement, qu'il a d'abord de la peine à vaincre, lors sur-tout qu'il n'est pas accoutumé à parler en Public & qu'il a de la modestie. Il arrive la même chose à tout Auteur

qui met pour la premiere fois un Ouvrage au jour.

Je me trouvai dans cette situation, en 1758, lorſque j'étalai à vos yeux une ſcene d'horreurs & de calamités, qui n'a point ſa pareille dans l'Hiſtoire. La juſtice & la néceſſité du temps m'obligerent à paroître une ſeconde fois, & je pris la plume pour défendre le mérite que l'on perſécutoit. Devenu enfin plus hardi, par l'habitude & l'indulgence que vous m'avez témoignée, je reparais de mon propre mouvement, & ſans qu'aucun motif m'y contraigne.

Quelque plaiſir qu'un homme goûte à vivre dans la retraite & l'indépendance, il ne laiſſe pas que

de trouver certains vuides dans la vie qu'il est nécessairement obligé de remplir, de peur qu'ils ne lui deviennent à charge; & il doit s'estimer heureux de pouvoir les employer à l'amusement & à l'instruction des hommes.

Telle est ma situation, & tel est le motif qui me fait prendre la plume. Il est si louable par lui-même, qu'on doit me pardonner, en sa faveur, les fautes que je puis avoir commises dans cet Ouvrage.

Les affaires des Indes Orientales, & particulierement celles de Bengale, intéressent si fort la France & la Grande Bretagne, qu'on ne peut que lire avec plaisir les éclaircissemens qu'on donne

ſur ce ſujet, lors ſur-tout qu'ils ſont fondés ſur des faits certains, & des obſervations exactes & fidelles.

Pendant trente ans que je réſidai à Bengale, j'employai mes heures de loiſir à ramaſſer les matériaux relatifs aux événemens, aux révolutions & aux circonſtances de ce pays ineſtimable ; je m'inſtruiſis de tout ce qui concernoit la religion des peuples de l'Indoſtan, & je me diſpoſois à leur donner une forme qui pût les rendre dignes de votre attention, lorſqu'à la priſe de Calcutta, en 1756, je perdis pluſieurs manuſcrits Gentous très-curieux, parmi leſquels ſe trouvoient deux copies exactes & fi-

celles de leurs Shaſtahs. Leur acquiſition m'avoit coûté tant de ſoins & de dépenſes, que les Commiſſaires chargés de reſtituer aux priſonniers ce qu'on leur avoit pris, quoique peu diſpoſés pour moi, me firent compter 2000 roupies de Madras, pour me dédommager de cette perte. Ce que je regrettai le plus fut la traduction d'une partie conſidérable du Shaſtah, laquelle m'avoit coûté dix-huit mois de travail. Je m'apperçus à la premiere lecture de ce livre, que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient emprunté leur Mythologie, leur Coſmogonie & même leurs cérémonies religieuſes, & leurs idoles des Bramines, encore qu'ils les

ayent défigurées & mutilées de la maniere la plus grossiere, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet Ouvrage.

Je comptois traduire le Shastah tout entier dans l'espace d'un an, ce qui eût été une acquisition inestimable pour la République des Lettres, lorsque la funeste catastrophe de 1756 me mit entierement hors d'état de continuer cet Ouvrage.

Le changement qui survint dans nos affaires étrangeres, m'en suscita une infinité qui prirent tout mon tems & toute mon attention, & m'empêcherent de continuer le travail que j'avois commencé : mais pendant les huit derniers mois

que je séjournai à Bengale, m'étant trouvé exempt des charges du Gouvernement, je repris mes recherches avec assez de succès, ce qui, joint à quelques manuscrits que je trouvai par un accident imprévu & extraordinaire, que je pourrai rapporter dans la suite, me mit en état de remplir la tâche que je m'étois imposée.

Je destinois quelque chose de mieux à mes Lecteurs, mais comme je ne sçaurois réparer la perte que j'ai faite, à moins que de doubler une seconde fois le Cap de Bonne-Espérance, ce que je n'ai nullement envie de faire, il faut absolument me contenter des matériaux que j'ai en main, & les em-

ployer du mieux qu'il me sera possible, d'autant plus qu'il est nécessaire, dans le temps où nous sommes, de connoître un peu mieux qu'on n'a fait jusqu'ici un peuple avec lequel nous avons de si grandes affaires à démêler. *

Ayant lu avec attention tout ce qu'on a écrit sur l'Empire de l'Indostan, de même que les différentes Histoires qu'on a données de la religion des Bramines, depuis Arrien jusqu'à l'Abbé Guyon, j'ose dire qu'elles sont toutes défectueuses,

* Je parle ici des Gentous, qui gémissent sous le joug des Mahometans, mais qui, selon toute apparence, goûteront bientôt les douceurs du Gouvernement Britannique.

fausses, & peu satisfaisantes pour un homme qui aime la vérité, & qu'elles ne tendent qu'à donner une fausse idée d'un Peuple, qui depuis un temps immémorial fait l'ornement de la Création, si tant est que cela puisse se dire d'aucun Peuple qui existe sur la surface du globe.

Tous les Auteurs modernes nous représentent les Indiens, comme un Peuple stupide & plongé dans l'idolâtrie la plus grossiere. Les anciens ne les ont pas mieux traités, & la raison en est qu'ils ne les ont pas mieux connus que nous.

Ceux d'entre les modernes qui ont écrit sur les principes & les Dogmes des Indiens, étant Catho-

liques, il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent mépriſé la Mythologie des anciens Bramines, encore qu'ils ne l'ayent connue que par quelques mauvaiſes traductions du Viedam, leſquelles n'avoient point été faites d'après l'original, mais d'après quelques paſſages qu'ils avoient oui réciter à des Indiens, qui vraiſemblablement étoient auſſi ignorans qu'eux.

C'eſt d'après d'auſſi foibles fondemens, & d'après la vue des idoles des Indiens, qu'ils ont accuſé les Bramines d'avoir introduit des doctrines & un culte qui, à les en croire, les mettent au-deſſous des brutes, comme peuvent l'avoir obſervé ceux qui ont eu la patience

de lire leurs ouvrages. Il faut pourtant convenir qu'en agiſſant ainſi ; ils ont répondu au but de leur miſſion, qui étoit d'établir la Foi chez les Indiens. On me permettra de faire ici quelques obſervations qui naiſſent naturellement du ſujet que je traite.

Je remarque d'abord que l'ignorance, la ſuperſtition & les préjugés ſont les cauſes ordinaires de notre préſomption & du mépris que nous avons pour autrui. En ſecond lieu, que ceux qui n'ont vu d'autre pays que le leur, ne croyent pas qu'il y ait rien au-delà qui mérite leur attention, ou qui ne ſoit inférieur à ce qu'ils connoiſſent. Troiſiemement, ſi nous

paſſons des climats & des pays aux individus, nous verrons que les hommes ſont généralement prévenus en leur faveur, & mépriſent les principes & les dogmes de ceux qui ſont hors du giron de leur Egliſe, & qui profeſſent une autre Religion que la leur.

Les perſonnes qui ont voyagé & étudié les mœurs & les principes des peuples qu'ils ont fréquentés, ne condamneront jamais publiquement les différens cultes dont on ſe ſert pour honorer la divinité; ils ſe contenteront de plaindre en ſecret l'aveuglement de ceux qui profeſſent une Religion auſſi oppoſée à la leur.

Le devoir de tout voyageur eſt

de

de faire revenir ſes compatriotes des faux préjugés qu'ils ont conçus au ſujet des nations étrangeres, autrement ſes relations & ſes remarques ne ſervent qu'à amuſer les lecteurs, & ne leur ſont d'aucune utilité.

Une ſimple deſcription de la Religion & des cérémonies d'un peuple, n'eſt pas plus propre à nous le faire connoître, qu'une deſcription géographique de ſon pays, à nous mettre au fait de ſes Loix & de ſon Gouvernement. Un voyageur doit pouſſer ſes recherches plus loin, s'il veut plaire à ſes Lecteurs & les inſtruire. Nous dire ſimplement qu'un tel peuple

des Indes Orientales ou Occidentales adore un tronc, une pierre, une idole ne sert qu'à nous le faire mépriser; au lieu que s'il possédoit assez sa langue pour découvrir l'étymologie des mots & des expressions dont il se sert, & pour pénétrer les Mysteres de sa Théologie, il seroit en état de nous convaincre que ce culte, tout absurde qu'il paroît, est fondé sur des principes.

Tout homme qui n'ayant point ces connoissances se mêle de décrire & d'expliquer les dogmes religieux d'une nation, en impose honteusement à ses Lecteurs, & deshonnore la cause de l'humanité.

Il n'eſt preſque point de voyageurs qui ne méritent ce reproche, ainſi que le Lecteur peut s'en convaincre lui-même.

C'eſt à ce défaut d'attention & de capacité qu'on doit attribuer ces fauſſes idées que nous nous formons de la plupart des nations étrangeres; au lieu que ſi nous étions mieux inſtruits, notre raiſon en profiteroit, & nous aurions pour notre eſpece cette bienveillance, ſans laquelle la forme humaine eſt plutôt un malheur qu'un avantage.

Les Hiſtoires qu'on nous a données juſqu'ici des mœurs & de la Religion des Indiens & des Américains, péchent toutes par cet

endroit : mais comme je ne connois que les premiers, ce ſera à eux ſeuls que je bornerai mes remarques, & je ferai en ſorte de les juſtifier des abſurdités groſſieres qu'on leur impute. Je ſuis même ſurpris que nous oſions les traiter de ſtupides, après avoir ſi ſouvent éprouvé la ſupériorité qu'ils ont ſur nous en fait de commerce.

Ayant parlé en paſſant du Viedam & du Shaſtah (on appelle ainſi les écritures des Gentous), il eſt bon de vous dire que le premier eſt ſuivi par les Gentous des côtes de Mallabar, de Coromandel, & par les habitans de l'iſle de Ceylan, & le ſecond par les Gentous des

provinces de Bengale, & par tous ceux de l'Inde proprement dit; c'eſt-à-dire la plus grande partie d'Oriſſa, le Bengale propre, Bahar, Banaras, Oud, Eleabar, Agra, Delhy, &c. & tout le long des rivieres du Ganges & de Junna, juſqu'à l'Inde.

Ces deux Livres contiennent les inſtituts de leurs Religions & de leurs autres cultes reſpectifs; mais ſouvent ſous le voile de l'allégorie & de la fable, de même que l'Hiſtoire de leurs anciens Rajahs & Princes. Les Indiens ne ſont point d'accord ſur l'antiquité de ces Livres: mais la reſſemblance de leurs noms, de leurs idoles & de

leurs cérémonies ne permet pas de douter, & même prouve clairement que ces deux livres n'en formoient qu'un seul au commencement; & si l'on compare la pureté & la chasteté des mœurs du Shastah avec les absurdités & les impuretés dont le Viedam est rempli, on n'hésitera point à regarder le dernier comme une corruption du premier. J'ajouterai seulement que mes remarques ne regardent que le Shastah.

Le goût ne varie pas moins en fait de lecture qu'en fait de viandes. Ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. Je n'ai jamais été invité à un festin que je n'aie souhaité qu'on

me donnât la liſte des plats qu'on devoit ſervir. Pour vous éviter le même regret, je vais vous donner celle de ce que je vais vous préſenter, afin que vous puiſſiez choiſir ce qui ſera le plus de votre goût.

Le premier Chapitre contient l'Hiſtoire de l'Empire de l'Indoſtan, depuis Auring-Zebe juſqu'à Mahomet-Shavv. Mon ami M. James-Fraſer a déja traité ce ſujet, mais pour avoir ignoré l'invaſion de Nadir-Shavv, il nous a laiſſé ignorer les révolutions étonnantes qui ſont arrivées dans ce court intervalle de temps. J'appris ces particularités à

Patna, en 1733, d'un Armenien qui avoit réſidé alternativement à Agra & à Delhy, durant ces révolutions.

Le ſecond contient les révolutions arrivées à Bengale depuis le temps ou Jaffier-Khan gouvernoit ces Provinces, juſqu'à l'uſurpation d'Aliverdi-Khan avec les circonſtances extraordinaires qui accompagnerent l'élévation de ce dernier Soubah & celle de ſon frere Hodjee-Hamet. *

* Le Public a déja vu une partie de mon ſujet dans un Livre imprimé à Edimbourg, en 1761, ſous le titre de *Reflexions ſur le*

Le troiſieme, une Hiſtoire abrégée des Provinces de Ben-

---

gouvernement de l'Indoſtan, *avec un abrégé de l'Hiſtoire de Bengale*, *depuis l'année 1739*, *juſqu'en 1756*. Ce petit Ouvrage me tomba entre les mains environ dix-huit mois après qu'il eut été imprimé. Je fus ſurpris en le liſant de voir que l'eſquiſſe de l'Auteur faiſoit partie des Manuſcrits dont j'ai parlé ci-deſſus & formoit dix-ſept pages de ſa lettre. Ces Manuſcrits furent écrits de ma main en 1750, lors de mon paſſage en Europe. Je les communiquai pendant le petit ſéjour que je fis en Angleterre à M M. William Baker, Mabbot, R. Drake, Davis, & au Docteur Campbel. Je perdis l'original à la priſe de Caloctta, & lorſque je retournai dans l'Inde, en 1757, j'appris qu'un de mes amis en avoit pris une copie, & on me la communiqua. J'ignore les moyens dont il s'eſt ſervi pour l'avoir. Il m'a fait beaucoup d'honneur en copiant mon Ouvrage, mais il s'en fut fait davantage à lui-

gale, de ſes principales Villes, leurs diſtances entr'elles, & de Calcutta, avec une eſtimation de leurs revenus.

La quatrieme, l'expoſition des Dogmes des Gentous qui ſuivent le Shaſtah.

Le cinquieme, l'Hiſtoire du Shaſtah, de la Création du monde ou de l'Univers.

Le ſixieme, la maniere dont les Gentous ſupputent le temps,

---

même, s'il avoit dit de qui il le tenoit, & s'il n'avoit point déguiſé ſon plagiat en tronquant & défigurant mon ſujet de la maniere dont je ſçai qu'il l'a fait.

& ce qu'ils penſent de l'âge du monde & de ſa diſſolution.

Le ſeptieme, le détail & l'explication des jeûnes & des Fêtes des Gentous, avec une repréſentation de la grande Fête de Drugah, où l'on voit leurs principales idoles, & la généalogie de leurs Divinités inférieures. Si l'on connoiſſoit les jeûnes & les Fêtes d'une nation, on auroit une idée diſtincte de ſa Religion, l'un étant la ſeule regle dont on puiſſe ſe ſervir pour juger de l'autre.

Après avoir expoſé les motifs qui m'ont fait prendre la plume, & donné le plan de mon Ouvrage, je finirai ici mon Diſcours Préli-

minaire. Je ſerai ſuffiſamment récompenſé de mes peines, ſi le Public le goûte, & daigne l'honorer de ſon approbation.

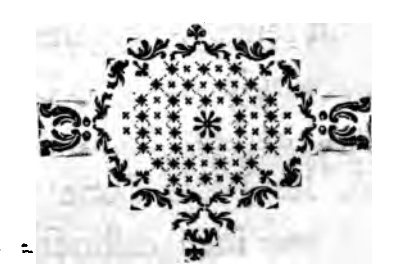


TABLE
DES CHAPITRES
Contenues dans la premiere Partie.

Fin de la Table.

TABLE

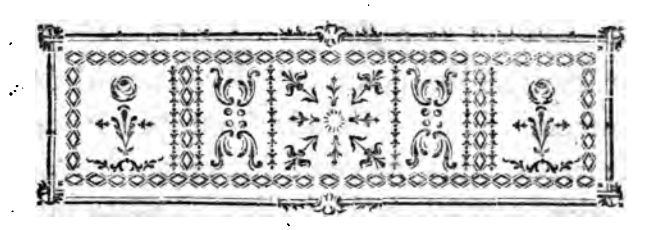
DES CHAPITRES

Et Sections contenus dans la seconde Partie.

TABLE.

Fin de la Table.

ÉVÉNEMENS



ÉVÉNEMENS HISTORIQUES INTÉRESSANS, RELATIFS *Aux Provinces de Bengale, & à l'Empire de l'Indostan.*

CHAPITRE PREMIER.

Succession des Empereurs du Mogol depuis Auring-Zebe.

QUICONQUE a lu attentivement les histoires de la fondation des Etats & des Royaumes, doit avoir fait cette triste observation, que la route qu'on prend

ordinairement pour usurper l'autorité souveraine, est d'éteindre tout principe de vertu dans le cœur humain, & de fouler aux pieds la justice, l'affection naturelle, la reconnoissance & la bienveillance. On trouvera peut-être dans le cours de plusieurs milliers d'années quelques exemples du contraire ; mais ils sont si rares, qu'ils ne sauroient détruire ce que je viens d'avancer.

L'éclat d'une couronne éblouit tellement les yeux de la raison, qu'elle devient aveugle pour toute autre considération.

L'ambition & la soif insatiable de regner, ont toujours été le fléau des droits civils & de la liberté des hommes, & l'on seroit presque tenté de croire que cette passion est inhérente à leur nature & à leur constitution, vu qu'autrement on ne sauroit rendre raison de leur conduite. On remarque, en effet, que chaque individu de l'espece humaine, quelque rang & quelqu'état qu'il tienne dans

le monde, aſpire ſans ceſſe à dominer ſur ſes ſemblables, faute de connoître cette vérité invariable, que celui qui dépouille les autres de leurs droits & de leurs biens, fournit une leçon & un prétexte à autrui de le dépouiller de ce qu'il poſſede. Je tâcherai dans la ſuite d'expliquer la cauſe de ces guerres & de ces diſputes continuelles qui regnent parmi les hommes depuis la création. Contentons-nous pour le préſent de gémir ſur un malheur, de la réalité duquel on n'eſt que trop convaincu.

Jamais hiſtoire n'a fourni plus d'exemples des funeſtes effets de cette ſoif de regner, que celle que je vais donner des ſucceſſeurs d'Auring-Zebe au trône de l'Indoſtan. Il y parvint lui-même en faiſant couler des ruiſſeaux de ſang, & par une ſuite continuelle de fraudes pieuſes, de perfidies & de cruautés, dont on n'a point d'exemple, laiſſant à la poſtérité cette preuve inconteſtable, qu'il n'y a point de lien, quelque ſacré qu'il

ſoit, qui puiſſe réſiſter aux charmes de la royauté. Ses deſcendans ſuivirent exactement ſon exemple ſanguinaire.

Année 1707. Auring-Zebe étant mort le 21 de Février 1707, ſon ſecond fils Mahommed-Mauzm lui ſuccéda. Quoique ce prince par ſon dernier teſtament eût diſpoſé de ſa couronne en faveur de Mahommed-Azem-Shaw, Mahommed-Mauzm, Auring-Zebe. imitant l'exemple de ſon pere, diſputa la couronne à ſon aîné, lequel fut défait & tué dans la bataille qui ſe donna près d'Agra. Mahommed-Mauzm fut auſſi-tôt proclamé Empereur, & prit entr'autres titres mentionnés par M. Fraſer, celui de Shaw-Allum, roi du monde. J'ai deux Mohurs d'or frappés ſous le regne de cet empereur en 1709 & 1711, dont l'un porte pour empreinte Shaw-Allum, & l'autre Bahadr-Shaw, le roi vaillant, titre dont il étoit extrêmement jaloux.

Son regne ne fut que de ſix ans, & ne laiſſa pas que d'être malheureux &

agité. La fortune de la guerre le rendit héritier des domaines de son pere ; mais il n'hérita ni de sa réputation, ni de sa capacité. L'ambition de ses quatre fils, qui disputoient sa couronne de son vivant, lui causa tant de chagrins, qu'il mourut l'an 1713. Shaw-Allum.

Leurs noms étoient Mauz-Odin, Mahommed-Azim, Raffeuil-al-Kaddr, & Khojista-Akhter. Ils avoient été pendant quelques années gouverneurs de province, & à la mort de leur pere, ils se trouverent à la tête d'une puissante armée, & par conséquent en état de soutenir leurs prétentions au trône. Année 1713.

Comme Mahommed-Azim étoit supérieur à ses trois autres freres en force, en richesses & en réputation, ils se liguerent contre lui, & jurerent sur le *Khoran* de demeurer fidelles l'un à l'autre & de partager également l'empire, aussi-tôt qu'ils auroient battu & détrôné leur frere.

En conséquence de cet accord, les

trois freres réunirent leurs armées respectives, & en vinrent à une bataille générale, dans laquelle Mahommed-Azim fut tué d'un coup de fléche, comme il attaquoit avec beaucoup de courage, monté sur son éléphant, le centre de l'armée de ses freres, qu'on lui avoit dit que son aîné Mauz-Odin commandoit en personne.

Année 1714.

Les trésors de Mahommed-Azim, tomberent entre les mains de Mauz-Odin par l'adresse d'un Omrah, nommé Zulfeçar-Khan, qui étoit dans ses intérêts; il s'en servit pour débaucher les troupes de ses deux freres, & les attaqua sur le champ de bataille, sans aucun égard pour la foi qu'il leur avoit jurée.

Les freres, qui ne s'attendoient point à une action aussi perfide, firent très-peu de résistance : le plus âgé des deux (il se nommoit Raffeeil-al-Kaddr) fut tué, & ce qui mérite d'être remarqué, tomba sur le corps de son frere Mahommed-Azim. Khojista-Akhter, le plus

jeune des quatre, ayant rassemblé un petit nombre de soldats de son armée & de celle de Raffeeil-al-Kaddr, s'enfuit dans la province de Deccan, dont il étoit gouverneur; mais ayant été poursuivi & attaqué par Mauz-Odin, il eut le même sort que ses freres.

Ce fut ainsi que Mauz-Odin, à l'exemple de son pere & de son aïeul, s'empara du trône de l'Indostan par la destruction de ses freres. On peut alléguer en sa faveur qu'il étoit l'héritier légitime de la couronne, mais cette circonstance ne pouvoit le justifier, après l'accord volontaire qu'il avoit fait avec eux. Il fut proclamé empereur sous le titre de Mauz-Odin-Jehandar-Shaw, le roi qui possede le monde, & il nomma Zulfecar pour son Visir.

Comme Jehandar étoit un prince foible, il ne se crut pas plutôt affermi sur le trône, qu'il se livra tout entier aux plaisirs & aux débauches du serrail, passant son temps avec une fameuse courti-

Shaw-Jehandar.

Année 1715.

ſane, nommée Lol-Koar (elle eſt beaucoup plus connue dans l'Indoſtan ſous le nom de Loll-Koorée), & négligeant entiérement les affaires.

Cette courtiſane étoit d'une beauté parfaite, & n'excelloit pas moins dans le chant que dans la danſe ; on prétend même que ſa converſation étoit extrêmement attrayante. Ce monarque, enivré de ſes charmes, n'eut plus d'autre volonté que celle de ſa maîtreſſe, & éleva tous ſes parens aux premieres charges de l'empire, ſans avoir égard à la baſſeſſe de leur naiſſance. Cette conduite inſenſée lui attira un mépris univerſel, & dégoûta tellement les Omrahs & les grands officiers de la couronne, qu'ils l'abandonnerent ſous divers prétextes, en attendant le moment favorable de le dépoſer.

Parmi les mécontens étoient deux Généraux & Omrahs de la cour, d'un mérite & d'une autorité diſtinguée, dont l'un ſe nommoit Hoſſan-Aly-Khan, &

l'autre Abdallah-Khan. Ils étoient freres, de la Tribu de Seyds, pour laquelle les Mahométans ont une vénération religieuse. Ceux-ci, de concert avec les autres Omrahs, résolurent de placer Mahommed-Furrukhsir sur le trône, & se retirerent à la tête d'un corps de troupes choisies à Bengal, où Furrukhsir faisoit alors sa résidence.

Ce jeune Prince étoit fils de Mahommed-Azim, dont j'ai parlé ci-dessus, & neveu de l'empereur. Il avoit résidé pendant quelques années à Dacca, qui étoit dans ce temps-là la capitale de Bengale, par ordre de son aïeul Shaw-Allum, & s'étoit fait tellement aimer, que les habitans de cette ville déplorent encore aujourd'hui sa perte dans leurs chansons ordinaires, & célebrent sa mémoire. Année 1715.

Furrukhsir n'eut pas plutôt appris la mort de Shaw-Allum, & la catastrophe funeste de son pere & de ses oncles, qu'il abandonna Dacca, se doutant bien

que ſon oncle Jehandàr ne ſe croiroit jamais en sûreté ſur le trône, tant qu'il le ſauroit en vie & dans ſon voiſinage. Comme il ſe retiroit de la province à la tête d'un petit corps de cavalerie affidée, incertain & irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre, il rencontra les députés des rébelles qui lui dirent de ſe rendre à Patna, dans la province de Bahaar, où il fut reçu par Seyd-Hoſſan, Aly-Khan, Seyd-Abdallah-Khan, & les autres principaux Omrahs & officiers, qui le proclamerent à l'inſtant empereur de l'Indoſtan.

Au premier avis de cette révolte, la cour fut ſaiſie d'une terreur panique; mais l'empereur, aveuglé par les careſſes de ſa chere Loll-Koorée, regarda cette entrepriſe comme indigne de ſon attention, & ſe contenta d'envoyer ſon fils Eas-Odin à la tête de 15000 hommes de cavalerie pour l'étouffer, avec ordre de lui apporter la tête du traître. Cependant, ayant appris que le parti de

Furrukhsir se renforçoit de jour à autre, & qu'il avançoit à grands pas vers Agra, l'empereur envoya un renfort à son fils, sous les ordres de son Visir Zulfecar-Khan & de son favori Gokuldas-Khan, ignorant la jalousie & l'inimitié qui subsistoient entr'eux depuis long-temps.

Dans ces entrefaites, Furrukhsir se trouvant assez fort pour quitter Patna, s'avança par des marches forcées jusqu'à Chivalram, dans la province d'Eleabas, où Eas-Odin le joignit à la tête de 15000 chevaux. Ce jeune prince, après quelques légeres escarmouches, s'étant apperçu de la supériorité de son ennemi, se retira en bon ordre du côté d'Agra, où il reçut peu de jours après un renfort de troupes de l'empereur sous les ordres du Visir Gokuldas-Khan. Il prit le parti d'attendre l'ennemi, il ne languit pas long-temps, & l'on en vint à une bataille générale.

Année 1715.

Zulfecar-Khan fut d'avis que l'on partageât les forces de l'empereur en trois

corps. Eas-Odin prit le commandement du centre, Gokuldas-Khan celui de la droite, & Zulfecar-Khan celui de la gauche.

Furrukhſir obſerva la même diviſion. Il donna le commandement du centre à Seyd-Hoſſan-Aly-Khan, celui de la droite à Seyd-Abdallah-Khan, & ſe chargea lui-même de la gauche, ce poſte lui ayant paru le plus honorable, parce qu'il étoit le plus dangereux, étant oppoſé à Gokuldas-Khan, qui commandoit la droite de l'armée impériale, & qui paſſoit pour le général le plus expérimenté, & le ſoldat le plus intrépide de l'empire.

M. Fraſer prétend que l'empereur ſe trouva en perſonne à cette bataille; mais il a été mal informé, car l'on ſait, à n'en point douter, qu'il ne quitta jamais ſon ſerrail, tant il étoit enſeveli dans ſes plaiſirs léthargiques; & en effet les avis que Loll-Koorée lui faiſoit donner à toute heure de la défaite des rébelles, de peur

qu'il ne s'abſentât, l'empêcherent de donner ſon attention de ce côté-là, juſqu'au moment qu'il ne fut plus à même d'y remédier. Je reviens à mon ſujet.

Le combat fut des plus opiniâtres, & l'on rapporte quantité de prodiges de valeur que firent Eas-Odin, Gokuldas-Khan, Furrukhſir & Seyd-Hoſſan-Aly-Khan; mais ce fut Seyd Abdallah-Khan qui frappa le coup déciſif auquel on dut la victoire. Ce général s'étant apperçu que le Viſir plioit & ſe retiroit avec ſa diviſion, tourna Eas-Odin & le prit en flanc, dans le temps que Seyd-Hoſſan-Aly-Khan l'attaquoit de front. Eas-Odin ayant appris dans ces entrefaites que le brave Gokuldas-Khan avoit été tué, & que ſa droite venoit d'être battue par Furrukhſir, la déroute devint générale. Il prit lui-même la fuite, & regagna Delhy où il mourut quelques heures apres de ſes bleſſures en préſence de ſon pere.

Furrukhſir eut la prudence de défen-

dre qu'on poursuivît les fuyards; & cet acte de clémence, joint à l'adresse des émissaires qu'il envoya, fit tant d'impression sur eux, qu'ils abandonnerent l'empereur & se joignirent à Furrukhsir, dont la joie fut beaucoup diminuée par l'absence de Seyd-Hossan-Aly-Khan, qu'on disoit avoir été tué dans le combat. Que la vue des hommes est bornée! ce prince ne prévoyoit point que celui dont il regrettoit la mort, devoit dans peu lui ôter la vie. Il promit une récompense à celui qui lui en donneroit des nouvelles: on le chercha, & on le trouva parmi les morts avec quelques signes de vie; on le pansa & il guérit en peu de temps.

On attribua la trahison du Visir Zulfecar-Khan à sa lâcheté, & au chagrin qu'il eut de partager le commandement avec Gokuldas-Khan. Il se rendit à Delhy avec sa division, où Eas-Odin le joignit peu de temps après, & annonça par sa mort à son pere la destinée qui lui étoit réservée.

L'empereur leva quelques troupes, & mit la ville en état de défense; mais l'arrivée de Furrukhsir fit bientôt évanouir toutes ses espérances. Il fit arrêter son oncle, lui fit couper la tête, & fit promener son tronc sur un éléphant par toute la ville. Il fit attacher le Visir Zulfecar-Khan par les pieds à la queue du même éléphant, & le fit traîner jusqu'à ce qu'il expira: mort cruelle, & la plus déshonorante qu'on puisse infliger à un criminel, mais néanmoins trop douce pour un ministre, qui sacrifie les intérêts & la cause de son maître, à son ressentiment personnel. Il fut peu regretté, parce qu'il s'étoit attiré la haine du peuple par sa mauvaise administration.

Année 1715. Mahommed-Furrukhsir.

Mauz-Odin-Jehandar-Shaw étant ainsi devenu la victime de son indolence & de ses infâmes amours, Mahommed-Furrukhsir fut proclamé empereur de l'Indostan sans la moindre opposition. Il commença par récompenser ceux qui l'avoient élevé sur le trône; il nomma

Seyd-Abdallah-Khan pour son Visir, & Seyd-Hossan-Aly-Khan pour son Bukshi ou trésorier général, avec le titre d'Emir-al-Omrah (le prince des princes). & lui donna le gouvernement du Deccan, récompensant à proportion les autres Omrahs qui lui avoient rendu service.

Avant de passer au regne de Furrukhsir, on me permettra de faire quelques remarques sur le défunt empereur Jehander, dont le caractere ressemble trait pour trait à celui de l'infortuné & du licentieux Marc-Antoine.

Son pere Shaw-Allum le jugea le seul général capable de repousser les invasions annuelles & dangereuses des Boluccais, qui menaçoient l'empire du côté de la Perse. Il envoya le prince Mauz-Odin contre ce peuple belliqueux à la tête d'un corps de troupes choisies, & pendant les cinq années que dura sa campagne, il se signala dans plusieurs combats qu'il livra aux usurpateurs. Dans

Dans un de ces combats, l'ennemi s'étant retranché derriere un bois, où on ne pouvoit l'attaquer que d'un seul côté, il se fraya un passage à travers, le força dans ses retranchemens l'épée à la main, & le tailla en pieces, de maniere qu'il n'en échappa pas un seul. La nouvelle de cette action ne fut pas plutôt arrivée à la cour, que l'Empereur son pere lui donna le titre de prince des haches, & c'est le même qu'on donne encore aujourd'hui au premier prince du sang.

Il étoit, avant de parvenir au trône, d'un caractere si aimable & si engageant, qu'il devint l'idole de tout l'empire. Son pere en fut si jaloux, que pour contrebalancer son pouvoir, il partagea son autorité avec Mahommed-Azim, son fils cadet, le pere de Furrukhsir, ce qui le mit en état de disputer l'empire à ses freres après la mort de Shaw-Allum, ainsi qu'on l'à vu ci-dessus. En un mot, s'il eût été moins perfide envers ses freres, & qu'il eût pu se garantir des filets de

Loll-Koorée, cette Cléopatre de l'Orient, il auroit acquis une réputation infiniment supérieure à celle de son aïeul Auring-Zebe.

Loll-Koar fut condamnée à une prison perpétuelle dans le château de Selimgur ; quelques-uns de ses parens furent punis de mort par le conquérant, & les autres dégradés.

Furrukhsir ayant obtenu le diadême de la maniere que je viens de dire, il sembloit que la paix alloit regner dans l'empire ; mais la mauvaise destinée de ce prince fut cause qu'elle ne fut pas de longue durée. Durant ce période, le pouvoir des Seyds devint si énorme, qu'ils ne laisserent à l'Empereur que le nom & les ornemens de la royauté. Ils disposerent des places les plus importantes, ils amasserent des richesses immenses, & s'étant appropriés les revenus publics, ils surent si bien corrompre les principaux officiers de la couronne, qu'il n'y en eut presque aucun qui ne

fût entiérement dévoué à leurs intérêts.

Furrukhsir ne tarda pas à s'appercevoir de son esclavage; mais se ressouvenant de ce qu'il devoit au courage & à l'amitié de ces freres ambitieux, il supporta patiemment les indignités auxquelles ils l'assujettissoient, sans oser rien entreprendre contre eux, sachant que sa vie & sa couronne dépendoient de leur volonté. Il redoutoit leur puissance, & en effet, elle étoit plus grande qu'il ne convenoit à sa sûreté & à son honneur, sur-tout sous un gouvernement aussi despotique.

Lassé à la fin de cette dépendance, il résolut de briser les liens qui le tenoient depuis si long-temps attaché, en faisant assassiner ces deux freres à la fois; savoir, Abdallah-Khan à Delhy, & Hossan-Aly-Khan sur la route du Deccan, où il alloit pour détrôner Nizam-al-Moulouck.

Un dessein d'une nature si compliquée ne pouvoit s'exécuter sans le se-

cours d'autrui. L'Empereur en fit part à deux Omrahs en qui il avoit une entiere confiance ; savoir, Khondoran-Khan & Mhîr-Jumla, & les chargea de son exécution. C'étoient les deux seuls officiers de la cour que les Seyds avoient négligés. On soupçonna Khondoran d'avoir révélé ce secret à Abdallah-Khan ; mais soit que cela soit vrai ou non, il est certain que les deux freres furent aussi-tôt avertis du dessein qu'on tramoit contre eux, & ils résolurent de le prévenir en détrônant l'Empereur.

Le Visir quitta la cour, envoya plusieurs couriers à son frere pour le presser de venir le joindre, & se mit à la tête du corps de troupes qu'il commandoit en vertu de son poste.

Furrukhsir voyant qu'on avoit découvert son secret, eut recours à la dissimulation. Il envoya sa mere au Visir pour le désabuser de l'avis qu'on lui avoit donné, l'assurer de son amitié, le prier de retourner à la cour, & de rétracter

ce qu'il pouvoit avoir marqué à son frere.

Le Visir, qui avoit des preuves certaines de l'assassinat que l'Empereur méditoit, lui fit répondre qu'il exigeoit de lui pour sûreté de sa promesse, qu'il renvoyât ses gardes & ses domestiques, & qu'il reçût ceux qu'il lui donneroit. L'Empereur fut assez imprudent pour se soumettre à cette condition; & le Visir, content de sa démarche, attendit patiemment l'arrivée de son frere, sans rien de plus. Ces événemens arriverent vers le commencement de l'année 1719.

Seyd-Hossan-Aly-Khan n'eut pas plutôt reçu la lettre de son frere, qu'il partit à la tête d'un gros corps de cavalerie, & arriva à Delhy le 14 de Février 1719, où après un court entretien avec le Visir, & Ajeet-Singh (Mahah-Rajah & beau-pere de l'Empereur) & plusieurs principaux Omrahs, ils se rendirent tous ensemble chez la fille d'Auring-Zebe au château de Selimgur, & la prierent

de leur livrer Raffeeil-al-Dirjaat, fils de Raffeeil-al-Kaddr, troisieme fils de Bahadr-Shaw, qui avoit environ dix-sept ans ; ils le proclamerent empereur de l'Indostan, & lui prêterent serment de fidélité.

Année 1719. Reffeeil-al-Dirjaat

De-là ils se rendirent au palais avec leur nouveau roi, & étant entrés dans l'appartement de Furrukhsir, les Seyds lui reprocherent sa perfidie & son ingratitude, Ajeet-Singh d'avoir violé le serment qu'il avoit fait à son avénement au trône, en imposant le Jescrah, ou la capitation sur les Indiens ; & après lui avoir ôté son épée & les ornemens de la royauté, ils lui dirent sans beaucoup de formalité, qu'ils avoient placé Raffeeil-al-Dirjaat sur le trône, l'obligerent à le reconnoître, & l'enfermerent dans la tour qui est au-dessus de la principale porte de la citadelle.

Ils lui firent créver les yeux le lendemain. Le second jour il avala une dose de poison pour mettre fin à ses

tourmens ; mais n'ayant point produit son effet, le Visir envoya le troisieme des bourreaux pour l'étrangler. Il ne sentit pas plutôt le cordon autour de son cou, qu'il le saisit avec les mains & le cassa, prolongeant ainsi sa vie jusqu'au lendemain, 24 de Février 1719, qu'il fut enfin étranglé après un regne d'un peu plus de quatre ans. M. Fraser le prolonge jusqu'à sept, mais cela ne peut-être ; car de son propre aveu Auring-Zebe mourut au commencement de 1707 : son fils Shaw-Allum regna six ans ; savoir, jusqu'au commencement de 1713. Furrukhsir fut assassiné au commencement de 1719, de maniere que si sa succession avoit été interrompue, elle n'auroit pû l'être que pendant six ans : mais le regne de son oncle Mauz-Odin-Jehander-Shaw, qui fut de 18 mois, réduit celui de Furrukhsir à quatre ans & six mois.

Les Seyds voyant que le génie du jeune Empereur n'étoit pas tel qu'ils l'avoient

cru (ils ne l'avoient placé sur le trône par préférence à son aîné Raffeeil-al-Dowlat, que parce qu'ils croyoient que sa jeunesse s'accordoit mieux avec leurs vues) le firent empoisonner au bout de trois mois, & mirent son aîné à sa place, lequel prit le titre de Shaw-Jehan (roi du monde.)

Année 1719. Raffe-eil-al-Dowlat. Shaw-Jehan.

Les freres enivrés de leur autorité, commencerent à s'attirer quantité d'ennemis par les vexations & les meurtres qu'ils commirent. Cette haine universelle, jointe à l'envie des principaux Rajahs & Omrahs, qui étoient fâchés de voir les Seyds en possession d'un pouvoir qu'ils auroient voulu partager, fut cause qu'ils formerent contr'eux un puissant parti.

Les chefs de cette confédération étoient Savejee-Jeet-Singh, connu plus communément sous le nom de Rajah-Singh, Gopaul-Singh-Bowderee, & Chivalram Roy, tous puissans Rajahs. Le premier nommé est gouverneur héréditaire de la

forteresse d'Agra. Voici une anecdote de cet empire, que peu de gens savent.

Lorsque les Rajahs-Hindoo, ou les princes de l'Indostan, se soumirent à Tamerlan, un des principaux articles de la capitulation fut que les Empereurs épouseroient une fille de la maison de Rajah-Jeet-Singh; que le chef de cette maison seroit à perpétuité gouverneur de la citadelle d'Agra; qu'il oindroit le Roi à son couronnement, & que les Empereurs ne mettroient jamais le Jescrah ou la capitation sur les Hindoos.

Ces trois puissans Rhaasepoot-Rajahs, de concert avec quelques Omrahs mécontens, se retirerent de la cour, & s'assemblerent dans les environs d'Agra; où à la premiere nouvelle qu'ils eurent de la mort de Raffeeil-Dirjaat, ils tirerent du château Nicosir, fils du grand Ekhbar, qui y étoit detenu prisonnier depuis quarante ans, le proclamerent Empereur, & leverent une armée formidable pour soutenir leur élection con-

Année 1719.

tre celle des Seyds en faveur de Shaw-Jehan.

Au premier avis de cette élection, on envoya Seyd-Hossan-Ali-Khan à Agra, à la tête de quarante mille hommes de cavalerie, & il rencontra à quatre milles de la ville l'armée de Nicosir, laquelle étoit commandée par Jeet-Singh. Celui-ci se mit à la tête de ses Rhaasepoots, & attaqua avec intrépidité l'armée de Seyd-Hossan-Ali-Khan. Le combat fut des plus opiniâtres, mais à la fin les troupes de Nicosir ayant commencé à plier, les Rhaasepoots, à l'exemple de Rajah-Jeet-Singh, déployerent l'écharpe jaune (c'est pour eux un signal qu'ils doivent vaincre, ou mourir) sur quoi la fortune changea de face. Les troupes d'Hossan-Ali-Khan épouvantées à la vue de ce signal, & voyant la fureur avec laquelle les Rhaasepoots revenoient à la charge, lâcherent le pied & s'enfuirent à vauderoute, sans égard pour l'exemple & les menaces de leur géné-

ral, lequel voyant qu'il ne pouvoit les rallier, fit sa retraite du mieux qui lui fut possible.

Shaw-Jehan profitant sagement de la faute qui avoit été funeste à Mauz-Odin, dans une situation pareille à la sienne, se remit aussi-tôt en campagne avec le Visir Seyd-Abdallah-Khan à la tête d'un gros corps de troupes choisies, & fut joindre Seyd-Hossan-Ali-Khan.

Ce général, dans sa retraite, ou plutôt dans sa fuite, avoit été vigoureusement poursuivi par Rajah-Jeet-Singh, & par son Empereur titulaire Nicosir, lequel vouloit empêcher sa jonction avec Shaw-Jehan & son frere, qu'il savoit s'être mis en marche pour le secourir. Il échoua cependant dans son dessein, & Hossan-Ali-Khan joignit l'Empereur avant que le Rajah pût l'atteindre. Comme les deux armées étoient extrêmement fatiguées de la marche forcée qu'elles avoient faite, on remit au lendemain la bataille qui devoit de-

cider du sort de ce puissant empire.

On prétend qu'Hossan-Ali-Khan, la veille de la bataille, forma un corps de deux mille chevaux, composé de tous les officiers subalternes, auxquels il donna ordre de faire tous leurs efforts pour tuer Nicosir ou Jeet-Singh, ou les prendre prisonniers.

La bataille commença le lendemain dès que le soleil fut levé, & dura pendant trois heures avec une fureur & une opiniâtreté inconcevables; mais à la fin, le parti dont je viens de parler, s'acquitta si bien de l'ordre qu'on lui avoit donné, qu'il prit Nicosir prisonnier; sur quoi son armée prit la fuite; car chez les Orientaux le sort du Général décide toujours de celui d'une bataille. Celle-ci se donna vers la mi-Juin 1719, dans la plaine de Fatteabad, & assura à Shaw-Jehan la possession paisible de l'empire.

L'Empereur proposa à Nicosir l'alternative, ou de mourir, ou d'avoir les yeux crevés. Il préféra ce dernier parti,

qui fut exécuté sur le champ de bataille, & on le conduisit en prison à Agra, de maniere qu'il devint la victime de l'ambition d'autrui.

Savagee-Jeet-Singh se retira à Agra avec un corps de troupes choisies, & rentra bien-tôt après dans les bonnes graces de l'Empereur ; car la politique de ce gouvernement est de vivre en bonne intelligence avec les principaux Rajahs, & sur-tout avec le chef de cette maison, vu qu'il est toujours en état de former un parti considérable en cas de révolution, dans cette monarchie despotique & précaire.

Shaw-Jehan ne jouit pas long-temps de sa dignité, car il mourut à son retour à Delhy vers la fin de l'année 1719. Sa fin fut plus heureuse qu'il ne devoit s'y attendre; car s'il eût témoigné la moindre envie de régner par lui-même, il auroit infailliblement eu le même sort que ses prédécesseurs.

Les Seyds eurent l'adresse de cacher

ſa mort pendant pluſieurs jours, & la nuit que Shaw-Jehan mourut, Hoſſan-Ali-Khan ſe rendit à Agra avec un corps choiſi de cavalerie, pour en annoncer la nouvelle. Il proclama auſſi-tôt, avec le conſentement du Mhaahah-Rajah & de Savagee-Jeet-Singh, Mahommed-Shaw empereur de l'Indoſtan, & le Rajah l'oignit en conſéquence. Mahommed-Shaw étoit fils unique de Khojiſah-Akhter, dont j'ai parlé ci-deſſus, le dernier des fils de Shaw-Allum. Le Viſir & les autres grands officiers de la couronne ſe rendirent peu de temps après à Agra pour faire leurs ſoumiſſions au nouvel Empereur, qui les confirma tous dans leurs poſtes.

Mahommed-Shaw fut bien-tôt convaincu par les premieres démarches des Seyds, que quoiqu'il eût toutes les marques extérieures de la royauté, il n'étoit guéres au-deſſus d'un priſonnier d'Etat, vu que les deux freres jouiſſoient entiérement de l'autorité qu'ils avoient uſurpée

avec tant de ſuccès. Il ne manquoit pas de courage, mais il ſentit qu'ils étoient trop puiſſans pour les attaquer à force ouverte. Il prit donc le parti de diſſimuler, en attendant qu'il pût connoître la façon de penſer des Omrahs & des Officiers, & ſavoir qui d'entr'eux méritoit le plus ſa confiance.

Il ne tarda pas à découvrir les perſonnes qu'il cherchoit ; & il eut aſſez de pénétration pour s'appercevoir que Mahomed-Amin-Khan, Heydr-Kuli-Khan & Kondoran, qui tenoient le premier rang parmi les Omrahs, étoient les ennemis cachés des Seyds. Il s'ouvrit donc à eux vers la mi-Septembre 1720, il leur dépeignit, dans les termes les plus pathétiques, la dépendance honteuſe dans laquelle il gémiſſoit ſous les Seyds, & implora leur ſecours pour ſe délivrer lui, eux & ſes peuples de leur tyrannie.

Les Omrahs, ſenſibles à la confiance que l'Empereur leur témoignoit, lui jurerent une fidélité inviolable, & il leur

promit de son côté de créer Mahommed-Amîm-Khan grand Visir, Khondoran-Mir-Bukhsi & Emhir-al-Omrah, & de donner à Heydr-Kuli-Khan, qui étoit pour lors général d'artillerie, le gouvernement d'Ahmedabad.

Ces conditions ainsi réglées, & s'étant assuré de la fidélité des Omrahs, plutôt en les prenant par leur propre intérêt, que par l'effet de leur attachement pour la famille royale, il n'attendit plus qu'une occasion favorable pour agir, & les Seyds ne tarderent pas à la faire naître. La mesure de leurs iniquités étoit remplie, & il y avoit assez long-temps qu'ils opprimoient le souverain & ses sujets.

Le premier acte d'autorité que firent les Seyds, aussi-tôt après l'avénement de Mahommed-Shaw au trône de l'Indostan, fut de l'obliger à déclarer Nizam-al-Moulouck traître à l'Etat, & de le citer à comparoître à la cour.

Il y avoit long-temps que Nizam s'étoit rendu odieux aux Seyds : la révolte

volte que Rajah-Jeet-Singh avoit excitée en faveur de Nicosir, avoit détourné pendant quelque-temps leur attention, mais ils n'eurent pas plutôt mis Mahommed-Shaw sur le trône, qu'ils résolurent de le perdre.

Nizam, sachant qu'il n'y avoit point de milieu entre la mort & la jalousie des Seyds, au lieu d'obéir à l'ordre de l'Empereur, tua les Gursburdars ou messagers qui l'avoient apporté, & se rendit de son gouvernement de Malva à Eugon où il s'empara du trésor royal. Il pénétra ensuite dans le Deccan, dont Seyd-Hossan-Ali-Khan étoit gouverneur, attaqua la capitale de la province & la prit; se fit déclarer Soubah, & envoyant ses Niabs ou députés gouverneurs, il déplaça ceux d'Hossan-Ali-Khan, & traita même ses femmes avec les dernieres indignités. Après ces exploits, auxquels on prétend que l'Empereur lui-même l'avoit excité en secret, pour aigrir les Seyds, il lui écrivit une

lettre très-soumise, dans laquelle il rejettoit la faute de sa conduite sur la tyrannie & les injustices que les Seyds avoient exercées envers lui.

L'Empereur feignit d'être extrêmement irrité de son procédé, & jura par Mahomet qu'il alloit marcher en personne contre ce rébelle. Cette résolution fut le résultat d'une conférence secrete qu'il eut avec ses Omrahs. Ils jugerent que la premiere démarche qu'il falloit faire pour détruire ces dangereux freres étoit de les séparer. En conséquence l'Empereur ordonna à Seyd-Abdallah-Khan de retourner à Delhy, pour veiller sur l'administration publique, & entretenir la paix dans la ville pendant son absence. Il se mit lui-même en campagne avec Seyd-Hossan-Ali-Khan & ses autres Omrahs, le 28 de Septembre 1720, à la tête d'une puissante armée, pour réduire, disoit-il, le rébelle Nizam-al-Moulouck.

L'Empereur fit ce jour-là une longue

marche vers Deccan, & campa bien avant dans la nuit. Les trois Omrahs que le prince avoit chargés de l'assassinat de Seyd-Hossan-Ali-Khan, concerterent ensemble sur les moyens qu'il falloit employer pour exécuter leur dessein. Ils s'ouvrirent à plusieurs de leurs confreres, qu'ils savoient être extrêmement irrités contre les Seyds, & entr'autres à un nommé Hyddr-Khan, petit Munsubdar d'un courage distingué, qu'ils chargerent de la commission. Comme l'entreprise étoit extrêmement périlleuse pour lui, Mahommed-Amîm-Khan, & Heydr-Kuli-Khan, lui promirent de lui prêter main-forte pour le soustraire à la rage des amis d'Hossan-Ali-Khan.

Le lendemain dès le point du jour, après qu'on eut donné le signal pour décamper, Seyd-Hossan se rendit dans la tente de l'Empereur, pour lui faire la révérence & recevoir ses ordres. Tous les Omrahs & les officiers étoient cam-

pés tout autour comme c'eſt la coutume. Hyddr-Khan ſe tint à la porte avec un placet à la main, & prit le temps que Seyd-Hoſſan ſortoit pour monter ſur ſon palanquin, pour le lui préſenter; & pendant qu'il le liſoit avec attention, il lui donna un coup de poignard dans la gorge, & l'étendit roide mort ſur la place.

Malgré la promeſſe ſolemnelle qu'on lui avoit faite de le ſecourir, on jugea qu'il convenoit de le ſacrifier, afin d'aſſouvir en quelque ſorte par ſa mort, la colere des gardes qui accompagnoient la perſonne du général. Ils tomberent ſur Hyddr-Khan avec une fureur inexprimable, & il ſe défendit quelque-temps avec ſon cimeterre, mais à la fin il ſuccomba, & fut taillé en pieces. Comme le tumulte continuoit, Mahommed-Amîm-Khan, Khondoran, & Heydr-Kuli-Khan s'avancerent avec leurs troupes pour l'appaiſer. L'Empereur monta ſur ſon éléphant, & fit publier que

c'étoit par son ordre qu'on avoit tué l'Emhir-al-Omrah, ce qui rétablit le calme dans l'armée, à l'exception du quartier où Jieratt-Khan, neveu du général campoit avec cinq mille hommes. Ils en vinrent aux mains avec les troupes de l'Empereur, & il y eut quantité de gens tués de part & d'autre, parmi lesquels se trouva un fils de Mahommed-Amîm-Khan : mais Jieratt-Khan ayant enfin été tué d'un coup de fléche, que l'Empereur lui décocha, (on prétend qu'il vuida trois carquois dans cette action) le reste des troupes demanda quartier.

L'Empereur s'étant rendu dans la tente de Seyd-Hossan-Ali-Khan, s'assit sur son éléphant, & permit à ses soldats de piller. Ils y trouverent un khorore de roupies, * & la même somme en bijoux, qu'il garda pour son usage.

Mahommed-Khan comprenant qu'il

* Un million de livres sterling.

n'auroit rien fait, tant que Seyd-Abdallah-Khan resteroit en vie, prit aussitôt la route de Delhy, après avoir nommé Mahommed-Amîm-Khan Visir, & Khondoran, Emhir-al-Omrah.

Abdallah-Khan étoit à quelques milles de Delhy, lorsqu'il reçut un exprès de Jieratt-Khan, lequel lui apprit la fin tragique de son frere. Il reconnut le danger où il étoit, & envoya sur le champ un officier de confiance avec un détachement de cavalerie à Delhy, avec ordre de lui amener Sultan-Ibrahim, le cadet des Empereurs Raffeeil-al-Dirjaat, & Raffeeil-al-Dowlat. L'officier exécuta sa commission avec la plus grande célérité, il revint avec Sultan-Ibrahim, & Abdallah le proclama Empereur de l'Indostan. Il se mit ensuite à la tête d'une armée nombreuse, & fut à la rencontre de Mahommed-Shaw.

Les deux armées se rencontrerent vers la fin d'Octobre 1720, & la bataille fut des plus sanglantes. La victoire fut long-

temps douteuſe, & elle penchoit enfin pour Abdallah, lorſque Diabahadr, neveu de Chivalram, gouverneur d'Eleabas, arriva avec un renfort de troupes, ce qui ſauva l'Empereur. Seyd-Abdallah-Khan fut battu & fait priſonnier, mais l'Empereur lui ſauva la vie en conſidération des ſervices qu'il lui avoit rendus, le condamna à une priſon perpétuelle, & s'empara de tous ſes biens.

Ce fut ainſi que tomberent les Seyds-Hoſſan-Ali-Khan, & Abdallah-Khan, par un revers de fortune trop commun pour être remarquable. Ce qui étonne eſt qu'ils aient pu ſe ſoutenir auſſi long-temps, ſous un gouvernement auſſi violent & auſſi deſpotique, dans un degré de puiſſance & d'autorité, dont on ne trouve aucun exemple dans l'hiſtoire, & cela pendant les regnes de cinq Empereurs ſucceſſifs, dont quatre furent placés ſur le trône de leurs propres mains.

Ce dernier coup déciſif aſſura à Ma-

hommed-Shaw la possession paisible de l'empire de l'Indostan. La paix en fut la suite, & l'Empereur se livra sans ménagement au penchant qu'il avoit pour le vin, les femmes & la chasse. Il devint tout à fait indifférent pour les affaires, il abandonna les rênes du gouvernement, la confusion se mit dans l'empire, les Omrahs ne penserent qu'à s'enrichir, & ne se mirent nullement en peine du bien public. Ce désordre universel ébranla l'Etat, & donna lieu en 1738 à l'invasion de l'empire par Nadir-Shaw, dont M. Fraser nous a donné un détail curieux. Elle fut ménagée par les intrigues de Nizam-al-Moulouck, lequel étant rentré en faveur après la réduction des Seyds, fut confirmé, ou, pour mieux dire, se maintint dans le gouvernement du Deccan avec la même indépendance qu'auroit pû le faire un souverain légitime.

Le lecteur doit s'être apperçu parce que je viens de dire, que j'ai suivi le fil

de la narration succinte de M. Fraser, excepté dans les choses dont je suis mieux instruit que lui, de même que dans plusieurs circonstances qu'il a passées sous silence, parce qu'elles n'avoient rien de commun avec son principal objet, qui étoit de donner une liste des Empereurs du Mogol depuis Timur-Lung, ou Tamarlan, & une légere idée de l'état progressif de l'empire de l'Indostan jusqu'à l'invasion de Nadir-Shaw, sans s'embarrasser des circonstances particulieres des successions, qu'autant qu'elles avoient rapport à son sujet. Je ne me suis proposé autre chose que d'éclaircir l'ouvrage de ce savant Ecrivain, lequel comprend l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la mort d'Auring-Zebe, jusqu'à la chûte des Seyds.



CHAPITRE II.

Évènemens arrivés dans la province de Bengale, depuis l'année 1717, jusqu'en 1750 inclusivement.

LE sujet que je traite m'oblige de remonter au regne de Furrukhsir, pendant lequel Jaffir-Khan, Omrah qui avoit beaucoup de crédit à la cour, gouverna ces provinces avec une verge de fer. Son nom est encore aujourd'hui en horreur dans le pays. Comme l'avarice étoit son vice dominant, & qu'il vouloit remplir ses coffres à quelque prix que ce fût, il infligea aux Rajahs & aux Zimindars des châtimens qui ne sont connus que dans ce gouvernement Oriental. Il opprima pareillement les Européens établis dans ce canton ; & cependant, malgré sa mauvaise administration, il eut l'adresse de réunir en sa personne les gouvernemens de Bahar, d'Orissa & de Ben-

gale, qui jusqu'alors avoient été séparés.

Après avoir augmenté son pouvoir de la maniere que je viens de dire, il transporta le siege de son gouvernement de Dacca, qui jusqu'alors avoit été la résidence des Soubahs, à Morshadabad, qui devint par ce moyen la capitale de ces provinces.

Jaffir-Khan avoit une fille qu'il aimoit beaucoup, & qu'il maria à un habitant de Delhy, nommé Soujah-Khan, lequel tenoit un rang distingué dans la ville. Il le nomma Niab, ou lieutenant-gouverneur d'Orissa, lorsqu'il changea le siege de sa résidence, & qu'il quitta Dacca.

Soujah-Khan eut deux fils de ce mariage, savoir Mahommed-Tukhee-Khan & Suffraaz-Khan. Le premier, qui étoit l'aîné, résida constamment avec son pere à Cuttack, capitale d'Orissa, & le second, avec son aïeul à Morshadabad.

Jaffir-Khan avoit tant de tendresse pour Suffraaz-Khan, qu'ayant obtenu

de la cour, la survivance de son gouvernement pour Soujah-Khan, il fit nommer Suffraaz-Khan Dewan des provinces, au préjudice de son aîné Mahommed-Tukhee-Khan.

Cette marque d'affection, & cette préférence mal-fondée du vieux Soubah, firent naître entre les deux freres une inimitié implacable; quoiqu'à dire vrai elle n'eût pas besoin de cette cause pour éclater, vu qu'elle étoit fondée sur la différence de leur génie & de leur caractere, qui se ressentoient beaucoup des exemples de leur pere & de leur aïeul. Soujah-Khan étoit hardi, rigide dans le gouvernement, mais complaisant & affectionné. Mahommed-Tukhee-Khan étoit brave & généreux, & passionné pour tous les exercices de la guerre, Jaffir-Khan vindicatif, & un monstre de cruauté; Saffraaz-Khan fougueux, présomptueux & vindicatif; & comme on ne l'avoit jamais contredit dès son enfance, lorsqu'il fut parvenu à

un âge avancé, il ne pût souffrir qu'on s'opposât à ses volontés, ni qu'on lui donnât des conseils, quelque sages qu'ils fussent.

Jaffir-Khan étant mort en 1725, au contentement général des provinces, Soujah-Khan se rendit en hâte à la capitale, & se chargea des rênes du gouvernement. Il mena avec lui Mahommed-Tukhee-Khan. Année 1725.

Les freres ne se virent pas plutôt, que leur ancienne inimitié se réveilla, & elle auroit eu des suites funestes, si le Soubah ne se fût servi de son autorité pour les prévenir. Voyant qu'il étoit impossible de les réconcilier, il prit le parti de les séparer & nomma Mahommed-Tukhee-Khan, son Niab d'Orissa, lui ordonnant de partir le lendemain pour son gouvernement. Il mourut au bout de quelques mois, & fut généralement regretté. Son pere fut extrêmement sensible à sa perte, car il l'aimoit tendrement.

Soujah-Khan n'eut pas plutôt pris possession de son gouvernement, qu'il relâcha tous les Rajahs & Zemindars que son beau-pere avoit fait emprisonner, & les exempta de certaines taxes onéreuses qu'il leur avoit imposées. Les ayant tous fait assembler, il leur ordonna de veiller soigneusement à la culture de leurs terres, & de perfectionner les manufactures, les assurant que dorénavant ils seroient exempts des sévérités qu'ils avoient éprouvées sous ses prédécesseurs: il les fit souvenir que l'oppression qu'ils avoient soufferte, devoit leur apprendre à ne point fouler leurs vassaux; & les avertit qu'au cas qu'ils manquassent à payer leurs redevances, il donneroit leurs terres à d'autres, après quoi il les renvoya poliment dans leurs districts respectifs.

Il augmenta les troupes du pays, qui jusqu'alors n'avoient été que de cinq à six cens cavaliers au nombre de cinq à six mille hommes; il fit divers réglemens

touchant le commerce des provinces, ſur-tout par rapport à celui des Européens, empêchant autant qu'il pût qu'ils ne s'arrogeaſſent plus de priviléges & d'immunités que leurs Fhirmaunds ne leur en accordoient.

Pour cet effet, il augmenta le nombre des Chowkee, ou des bureaux des Douanes, & en établit vingt ſur les différentes rivieres, au lieu qu'avant lui il n'y en avoit que deux, l'un à Buxsh-Bundar, & l'autre à Azimgunge.

On s'apperçut bientôt des effets de cette ſage adminiſtration. Les provinces prirent une nouvelle face, le commerce & les manufactures fleurirent, & il augmenta au bout de quelques années le revenu de l'Empereur, s'obligeant de payer tous les ans au tréſor un khorore, un lac, mille une, cent & une roupies, indépendamment de plus de quarante lacs de roupies qu'il envoyoit annuellement à la cour à différens

Année 1730.

Omrahs qui y faisoient leur résidence. Son crédit augmenta, il fut confirmé dans son gouvernement, & l'Empereur en assura la survivance à ses enfans.

Après avoir conduit le Soubah Soujah-Khan à ce période heureux & honorable, & donné l'état de ces provinces opulentes, il me reste à rapporter les causes, les circonstances & les progrès d'une usurpation extraordinaire de ce gouvernement, qui arriva en 1742.

Quoique l'ambition, l'avarice, l'ingratitude, la trahison & la violence de deux aventuriers rusés paroissent l'avoir occasionnée, elle n'auroit cependant point eu lieu sans quelques autres incidens que je vais rapporter.

Peu de gens en ont connu les ressorts, & on les ignoreroit encore sans le manuscrit de 1750, dont j'ai parlé dans mon discours préliminaire, & que l'Auteur des Réflexions s'est approprié, le publiant sous le titre d'Essai de l'histoire de

de Bengale, depuis 1739 jusqu'en 1750.*

Aliverdi-Khan & Hodjee-Hamet étoient deux freres Tartares, que le desir de faire fortune amena à Delhy en 1721; ils se mirent sous la protection du Visir Khondoran. Ils ne différoient pas moins par leur génie que par leurs talens. L'aîné, Hodjee-Hamet, étoit poltron, mais extrêmement intriguant; il étoit versé dans la politique, & connoissoit les hommes à fond. Il ne possédoit aucune vertu morale qui pût l'empêcher de faire valoir ces talens, de maniere qu'il étoit aussi propre pour la cour de Delhy que pour toute autre qui auroit voulu l'employer.

Aliverdi-Khan étoit hardi & entrepre-

* Il rapporte les mêmes faits contenus dans le manuscrit avec très-peu de variation, excepté qu'il les déguise, qu'il emploie des expressions différentes, & qu'il les accompagne de quelques réflexions triviales, que je lui abandonne de bon cœur. J'ai jugé cette note nécessaire pour empêcher qu'on ne m'accuse de m'approprier le travail d'autrui.

nant, brave, courageux, versé dans la discipline militaire, d'un génie pénétrant, mais naturellement vertueux. Les mauvais conseils de son frere furent cause qu'il dégénéra dans la suite, & qu'il se servit de ses autres talens pour seconder les vues ambitieuses d'Hamet, lequel vouloit enrichir sa famille à quelque prix que ce fût.

Ce dernier acquit le titre d'Hodjee pour avoir été en pélerinage dans sa jeunesse à Hodge, ou au tombeau de Mahomet à la Mecque. Tout bon Musulman est obligé d'y aller une fois en sa vie, ou en personne, ou par procureur, & celui qui y va lui-même acquiert le titre honorable d'Hodjee, & est extrêmement respecté par les vrais croyans.

On a avancé, & c'est même un bruit courant à Bengale, qu'Hodjee-Hamet obtint à Delhy le poste de garde des bijoux de la couronne, mais qu'il en emporta une partie, & sanctifia dans la

suite ce vol, par un pélerinage qu'il fit à la Mecque. Je me suis exactement informé du fait, & je puis assurer que ce bruit est faux, & que les deux freres ne parurent à la cour qu'en 1721. D'ailleurs, tout le monde convient de la bassesse de leur origine; & cela étant, comment peut-on s'imaginer qu'Hodjee ait obtenu un poste qu'on ne confie pour l'ordinaire qu'à un des premiers Omrâhs de l'empire?

En supposant même, comme on le prétend, qu'Hodjee fut pendant quelque-temps au service du garde des bijoux de la couronne, & que ce fut ce qui lui donna occasion de commettre le vol en question, le fait ne seroit pas plus vraisemblable; car si cela eût été, les deux freres n'auroient sûrement point obtenu la protection de Khondoran, lequel leur donna une lettre de recommandation, qu'ils apporterent avec eux en 1722 à Cuttac, où le Nabad Soujah-Khan faisoit alors sa résidence.

Année 1722. Ils entrerent en arrivant au ſervice de Soujah-Dowla, Hodjee en qualité de premier Kiſtmutgar ou laquais, & Ali-verdi ſur le pied de Chilum-purdaar, ou de garde-pipe, avec la paye & le titre de Cipaye ou de fantaſſin.

Leur élévation fut extrêmement rapide, mais elle n'a rien qui doive étonner dans un pays où il ſuffit d'avoir des talens pour s'avancer. Le Nabab découvrit bientôt dans Hodjee un génie vaſte & étendu, & une profonde connoiſſance des hommes & des affaires; & celui-ci connut à ſon tour le foible de ſon maître & le penchant qu'il avoit pour les femmes.

Hodjee ſut ſe prévaloir de ſa paſſion, & la ſatisfit même au-delà de ſes deſirs. Le compilateur dont j'ai parlé, dit qu'il ſacrifia ſa propre fille à la convoitiſe de ſon maître, ce que je n'ai jamais oui dire; mais ſoit que cela ſoit vrai ou non, il n'eſt pas moins certain qu'Hodjee prit tant d'aſcendant ſur ſon maître, qu'il

disposa de tous les petits emplois, & que tous ceux qui avoient quelque demande à faire, s'adressoient à lui.

Les talens militaires d'Aliverdi-Khan n'échapperent point à la connoissance de son maître. Il le fit nommer Jemmautdar des gardes à pied du Nabab, & peu de temps après, à la sollicitation de son frere, il lui obtint une compagnie de cavalerie. La passion dominante d'Hodjee étoit une soif insatiable des richesses ; mais tandis qu'il s'étudioit à flatter les vices de son maître, & à profiter de l'ascendant qu'il avoit sur lui, il ne perdoit point de vue les intérêts ni la fortune de son frere.

Dans cette vue il s'étudia à se rendre de plus en plus utile à Soujah-Khan, & comme il entendoit parfaitement les finances, & qu'il étoit fertile en expédiens pour trouver de l'argent, il eut bientôt acquis sa confiance. Ce talent est le plus utile qu'un Ministre puisse avoir, tant dans l'Orient que dans l'Occident. Il

s'étudia aussi à épier la conduite des Niabs, & des autres officiers du Nabab, auprès desquels il avoit toujours des émissaires ; de maniere qu'il ne se passoit rien dans la province d'Orissa, que son maître n'en fût aussi-tôt informé.

Le gouvernement de l'Indostan est peut-être le seul au monde où le métier d'espion soit honorable. L'Empereur & tous les Soubahs des provinces ont auprès de leurs personnes un officier auquel ils donnent le titre d'espion, & qui est pour l'ordinaire un homme de considération ; mais qui, de même que le diable, est généralement détesté. Hodjee n'avoit point le titre d'Hircarrah (espion) du Nabab, bien qu'il le fût réellement ; il gagna par là la confiance de son maître, & éventa plusieurs trames que l'on commença à ourdir contre lui en 1724, mais dont il ne donna aucune connoissance à son frere.

Année 1724.

L'ascendant & l'autorité des deux freres augmenterent au point, qu'à la fin

de l'année ils furent entiérement les maîtres des actions & des inclinations du Nabab. Ce dernier ayant succédé à Jaffir-Khan dans le gouvernement des trois provinces, comme on l'a vu ci-dessus, ils l'accompagnerent à sa capitale, ce qui leur donna occasion d'exercer leurs différens talens. Hodjee-Hamet fut nommé premier ministre, & Aliverdi obtint le commandement d'un corps de cavalerie.

On prétend que les sages réglemens que fit le Nabab furent le fruit des conseils qu'Hodjee-Hamet lui avoit donnés: mais quand ce fait seroit vrai, on ne doit point en conclure que les avis qu'il lui donnoit fussent dictés par l'attachement qu'il avoit pour son maître, ni par l'intérêt qu'il prenoit à sa réputation, ni par la commisération qu'il avoit pour les souffrances des Rajahs. La suite fit voir que ces motifs ne l'avoient jamais dirigé. La modération du Soubah, & la sagesse des mesures qu'il prenoit,

ne servoient qu'à affermir le crédit de son ministere, & on lui faisoit honneur d'une clémence qui n'étoit que l'effet de la bonté du cœur de son maître, qui avoit toujours détesté la conduite de ses prédécesseurs.

Cependant le Ministre se fit quantité d'amis, & remplit ses coffres aux dépens du revenu public, pàr les différens traités secrets qu'il fit avec les Rajahs qu'il favorisoit. Le crédit du Soubah diminua, à mesure que celui du Ministre augmentoit. Il se reposoit tellement sur les talens & la probité d'Hodjee-Hamet, qu'il lui abandonna les rênes du gouvernement, pour se livrer à sa passion dominante; & celui-ci, se voyant maître absolu de ses volontés, bouleversa tout sans dessus dessous, disposa de tous les emplois en faveur de ses créatures, & acquit par ce moyen des richesses immenses. Pour mieux captiver l'affection de son maître, il eut soin d'entretenir sa passion en lui procurant les plus belles

femmes du pays, & l'on m'a même assuré qu'il n'alloit jamais au coucher du Soubah sans lui en présenter quelqu'une, qui lui paroissoit propre à attirer son attention.

Pendant qu'Hodjee-Hamet travailloit ainsi à établir son crédit & sa fortune, & à aveugler le Soubah pendant les trois ans que dura son gouvernement, son frere Aliverdi-Khan commença à croire qu'il le négligeoit; mais Hodjee ne tarda pas à le faire revenir de son erreur.

Aliverdi n'avoit jusqu'alors acquis d'autre lustre que celui qu'il tiroit du ministere de son frere. Il n'avoit encore fait d'exploits à Orissa & à Bengale qu'autant qu'il en falloit pour lui acquérir la réputation d'un soldat intrépide; mais le temps vint enfin de mettre ses talens au grand jour, & il se présenta une occasion de le faire, que son frere attendoit depuis long-temps avec impatience.

Année 1729. Comme il y a déja quelque-temps que j'ai perdu de vue Suffraaz-Khan, le fils unique du Soubah, il est à propos que j'y revienne & que j'en dise un mot au lecteur. J'ai dépeint ci-dessus son caractere. Il avoit été nommé Dewan du Roi, & selon toutes les apparences, il devoit succéder aux gouvernemens de son pere. Il y avoit long-temps qu'il regardoit de mauvais œil le pouvoir & l'ascendant qu'Hodjee-Hamet acquéroit tous les jours dans l'état, les croyant également dangereux pour son pere & pour lui, mais il ne savoit quels moyens employer pour les diminuer. L'impétuosité de son tempérament le portoit quelquefois à insulter le Ministre, & à lui dire des paroles dures, que celui-ci supportoit avec patience; mais cette conduite du fils ne servoit qu'à indisposer le Soubah contre lui. Le rusé Hodjee avoit trop bonne mémoire pour oublier ces insultes; il ne manquoit point de rappeller tous les jours au Soubah les extravagances de

ſon fils, & elles n'étoient que trop bien fondées ; mais quand même cela n'eût pas été, le Soubah ne l'en eût pas moins cru ; car il ne l'aimoit point, & il ne ceſſoit de dire que ſon inſolence avoit été cauſe de la mort de ſon fils bien-aimé Mahommed-Tukhee-Khan.

Le gouvernement de Patna étant venu à vaquer en 1729, Hodjee-Hamet engagea ſecrettement la maîtreſſe favorite du Soubah, qui étoit dans ſes intérêts, à le demander pour ſon frere, & il l'obtint dès le lendemain. Suffraaz-Khan ayant appris cette nomination, eut aſſez de hardieſſe pour dire à ſon pere en plein Durbar, qu'il nourriſſoit dans ſon ſein deux viperes, qui cauſeroient ſa perte & celle de ſa famille. Le Soubah le fit mettre en priſon, mais il le relâcha à la ſollicitation d'Hodjee.

La nuit ſuivante, les deux freres eurent entr'eux une conférence ſecrette, à laquelle ils admirent pluſieurs Rajahs & officiers qui étoient dans leur con-

fidence. On dreſſa le plan qu'Aliverdi-Khan devoit ſuivre dans ſon gouvernement; il partit le lendemain pour Patna, & il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il mit en uſage les maximes politiques, & les inſtructions que ſon frere lui avoit données.

Depuis 1729, juſqu'en 1735. Voici les exploits qu'il fit pendant les ſix premieres années de ſon gouvernement, ſavoir depuis 1729 juſqu'en 1735 incluſivement. Il ſubjugua par la force, la trahiſon, la ruſe & la politique, la plupart des Rajahs de la province de Bahar. En ayant attiré quelques-uns à Patna, il les fit égorger, & s'empara de leurs biens. De ce nombre fut le brave Sonder-Shaw, &c. il porta enſuite ſes armes contre les Chukwaars, qui ſont une race de Gentous braves & belliqueux, qui habitent le pays oppoſé à Mongheer, ſur la riviere Samboo. Le prince ou Rajah de ce pays n'avoit payé juſqu'alors aucun tribut, & ne reconnoiſſoit ni les Soubahs de Bengale, ni

le Mogol lui-même. Il avoit mis un impôt ſur tout ce qui venoit de Mongheer par la riviere, de maniere que les Européens étoient obligés de faire eſcorter les marchandiſes qu'ils tiroient de Patna, ou qu'ils y envoyoient, ce qui les conſtituoit tous les ans dans de grandes dépenſes.

Le brave Rajah de ce peuple, qui avoit ſouvent combattu corps à corps avec le Major Hunt, cet intrépide commandant de nos troupes, mourut en 1730, & fut remplacé par ſon fils, qui n'avoit que dix-ſept ans. Ce jeune prince intimidé par les exemples qu'on avoit faits de pluſieurs Rajahs de Bahar, ſe ſoumit après une légere réſiſtance, & reconnut l'Empereur & le Soubah pour ſouverains. Il s'obligea à payer pendant quatre ans un tribut dont on convint, & l'on marqua un endroit éloigné de cinq milles de l'embouchure de la Samboo, & de trente de la capitale des Chukwaars, où le Prince devoit ſe trou-

ver tous les ans à un certain jour marqué avec l'Officier du Nabab, l'un pour payer, & l'autre pour recevoir le tribut, sans pouvoir avoir ni l'un ni l'autre plus de trente personnes à leur suite.

Le 20 d'Octobre 1735, le terme du payement échut. L'armée Angloise, aux ordres du commandant Holcombe, campoit ce jour-là dans le bois de Mongheer avec la Compagnie du comptoir de Patna. Nous apperçumes sur les onze heures du matin un bateau qui sortoit de la riviere de Samboo, & qui prenoit la route de Patna. Le Commandant, croyant qu'il étoit chargé de poisson, détacha deux Pulwaars légers, avec ordre de l'amener; mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au lieu de poisson nous le trouvâmes chargé de têtes humaines! il y en avoit cinq corbeilles pleines, & une sixieme dans laquelle il n'y en avoit qu'une.

Nous étant informés de ce que c'étoit, on nous dit qu'avant le point du jour,

l'Officier député pour recevoir le tribut annuel du Rajah des Chukwaars, avoit, conformément aux ordres qu'il avoit reçus du Nabab Aliverdi, mis quatre cens hommes en embuſcade ſur le bord de la riviere près du lieu du rendez-vous. Que le prince & l'officier du Nabab, dont j'ai oublié le nom avec leur ſuite, s'aboucherent à neuf heures du matin, & qu'après les cérémonies ordinaires & le payement du tribut, comme le Rajah s'en retournoit, les troupes étoient ſorties de leur embuſcade, & l'avoient taillé en pieces avec toute ſa ſuite, à l'exception d'un ſeul, qui s'étoit ſauvé à cheval, & avoit été donner l'allarme dans la ville. L'Officier qui étoit chargé de la conduite du bateau, ajouta, qu'il avoit ordre de ſe rendre à Patna en toute diligence, & dépoſer ſa cargaiſon aux pieds du Nabab, & que la tête qui étoit ſeule dans une corbeille, étoit celle du Rajah. Il nous dit encore que le Fowzdar de Bahar étoit en pleine marche pour

Samboo. Son récit fut confirmé peu de temps après, car vers les quatre heures du soir, nous apperçumes un nuage de fumée au-dessus de la ville, & nous apprîmes, entr'autres particularités, qu'à la premiere nouvelle qu'on avoit eue de la mort du Rajah, sa femme, la jeune Begum, s'étoit enfermée dans son appartement avec son fils (il avoit environ un an) & ses suivantes, & s'étoit brûlée avec elles; que les troupes du Nabab étoient entrées dans la ville, & y avoient mis le feu après l'avoir pillée.

Un corps de troupes du Rajah disputa quelque-temps la possession du pays contre celles du Nabab, mais le Fowzdar, ayant reçu un renfort de son camp, qui étoit à Durriapour, à quelques milles de Mongheer, il eut bientôt soumis le pays & le brave peuple qui l'habitoit.

Ce furent-là les exploits qui rendirent le nom d'Aliverdi-Khan redoutable dans tous les districts voisins, & qui lui acquirent

acquirent des richesses immenses. Il eut soin d'en envoyer une partie à Morshadabad, pour entretenir son crédit & celui de son frere auprès du Soubah, réservant le reste pour un dessein qu'il méditoit, & dont son frere lui avoit fourni l'idée.

Pendant qu'Aliverdi-Khan établissoit son pouvoir par les moyens que je viens de dire, Hodjee-Hamet continuoit de gouverner le Bengale; mais le Soubah ouvrit enfin les yeux, à l'occasion d'un incident que je vais rapporter.

Aliverdi-Khan oubliant son devoir, & les obligations qu'il avoit à son maître, & cédant aux conseils de son frere, commença vers l'année 1736 à solliciter secrettement en cour le gouvernement de Patna & celui de la province de Bahar, sans qu'il fût tenu de reconnoître le Soubah de Bengale. Cette négociation, quoique conduite avec beaucoup de secret, parvint à la connoissance de Soujah-Khan. La rage s'em- Année 1736.

para auſſi-tôt de ſon cœur, il renvoya Hodjee & le tint pendant quelque-temps en priſon ; mais s'étant enfin laiſſé appaiſer par les lettres d'Aliverdi & par les amis qu'il avoit dans le ſerrail, car Hodjee ne manquoit jamais de reſſources, il le remit en liberté, & feignit de lui rendre ſes bonnes graces.

Aliverdi continua ſes négociations, malgré la découverte qu'on avoit faite de ſa trahiſon ; il ſe ſervit de la faveur de Khondoràn, & ſut ſi bien placer ſes préſens, qu'à la fin de 1737, il obtint un Phimaund & un Sunnods de la cour, qui l'établiſſoient gouverneur abſolu de la province de Bahar.

Année 1737.

Cette nouvelle preuve de l'ingratitude & de la trahiſon des deux freres, toucha vivement Soujah-Khan. Il eut cependant aſſez de fermeté & de prudence pour diſſimuler, ſentant parfaitement qu'ils étoient trop puiſſans pour agir contr'eux à force ouverte, & qu'il ne pouvoit les réduire que par la ruſe & la

diſſimulation. Il ménagea ſi bien les choſes, qu'il étoit à la veille de ſe venger des deux freres, lorſque la mort fit évanouir ſes projets. Il y a toute apparence qu'Hodjee, qui conſervoit toujours ſon aſcendant dans le ſerrail, fut inſtruit des deſſeins du Soubah, & qu'il le fit empoiſonner ; car il mourut ſans avoir le temps de ſe reconnoître. Année 1738.

Suffraaz-Khan hérita des Etats de ſon pere, de même que de ſon reſſentiment contre les deux freres.

L'indépendance ne fit qu'augmenter les mauvaiſes qualités qu'il avoit apportées en naiſſant. Il s'adonna à la boiſſon & aux femmes avec un excès qui n'a point d'exemple, & ſe rendit inſupportable à tout le monde par ſon orgueil & ſa brutalité. Il traita ſes principaux Officiers avec la derniere ignominie. La plupart de ces derniers ſavoient mauvais gré à cette famille de la préférence qu'elle avoit donnée à Aliverdi-Khan, en l'établiſſant gouverneur de Patna,

mais Suffraaz-Khan n'y avoit aucune part.

Il y avoit dans ce temps-là à la cour un Gentou nommé Allum-Chund, qui pendant plusieurs années avoit été Dewan de Soujah-Khan. Ce dernier le respectoit beaucoup à cause de son âge, de sa sagesse, & des services qu'il lui avoit rendus. Ce Ministre fut le seul qui osa réprimer les extravagances de Suffraaz-Khan. Il lui représenta les larmes aux yeux & dans les termes les plus respectueux & les plus soumis l'égarement de sa conduite, & les suites funestes qu'elle auroit, s'il ne se corrigeoit; qu'il ne manqueroit pas d'aliéner le peu d'amis qui lui restoient, & de favoriser les mauvais desseins de ses ennemis.

Suffraaz-Khan, au lieu de profiter de ses remontrances, le traita avec le dernier mépris, & s'aliéna par-là le cœur du seul homme de la province, dont la sincérité, la capacité & l'autorité pouvoient faire échouer les pernicieux

desseins d'Hodjee & de son frere.

Ce Prince conserva encore quelque-temps Hodjee-Hamet dans le ministere, mais il ne laissa échapper aucune occasion de lui témoigner la haine qu'il avoit conçue pour lui. Il l'appelloit ordinairement dans le Durbar le Mercure de son pere, & le traitoit avec tant de mépris, qu'il s'en absentoit le plus souvent qu'il pouvoit; & en effet, comment un homme qui depuis plusieurs années étoit aussi respecté que son maître, eût-il pu supporter un traitement aussi indigne? Il n'est donc pas étonnant qu'il cherchât l'occasion de se venger: elle ne tarda pas à se présenter; car la folle conduite de Suffraaz-Khan lui fournit le moyen d'exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-temps.

Quelques mois après que Suffraàz-Khan eut pris possession de son gouvernement, il fit à la maison de Futtuah-Chund une insulte qui hâta sa ruine. Quoique ce fait soit connu de plusieurs

Année 1739.

personnes, on n'ose cependant en parler publiquement, par égard pour une famille qui depuis le regne d'Auring-Zebe jouit de la plus grande considération dans la province. Futtuah-Chund obtint de Furrukhsir le titre de Jaggaut-Seet, & l'on peut dire que c'est le plus riche banquier qui soit au monde.

Il venoit de marier depuis peu le plus jeune de ses petits-fils, qui se nommoit Seet-Mortab-Roy, avec une jeune fille d'une beauté exquise, qui avoit environ onze ans. Le Soubah en ayant entendu parler eut envie de la voir, & envoya prier Jaggaut-Seet de la lui amener. Le bon-homme, qui avoit quatre-vingt ans complet, conjura le Soubah de ne point ternir l'honneur ni le crédit de sa maison, ni la réputation dont il avoit joui jusqu'alors, en lui demandant une chose à laquelle il savoit qu'il ne pouvoit consentir.

Le Soubah fut insensible à ses raisons & à ses larmes, & ordonna qu'on in-

vestit sa maison, avec un corps de cavalerie, jurant sur le *Khoran* que s'il lui envoyoit sa petite-fille, il se contenteroit de la voir, & la lui rendroit dans le même état qu'il la lui auroit amenée.

Le Seet se voyant réduit à cette extrémité, & sentant que sa résistance ne serviroit qu'à rendre son deshonneur plus public, consentit enfin à sa demande, & lui amena le soir sa petite fille le plus secrettement qu'il put. Le Soubah la lui renvoya dès la nuit même, & je veux croire pour l'honneur de cette famille, qu'il ne lui fit aucune insulte. Mais quoi qu'il en soit, le mari ne voulut plus avoir aucun commerce avec elle.

Jaggaut-Seet n'oublia jamais cette offense, & sa famille conçut pour le Soubah une haine qui pour être cachée, n'en étoit pas moins violente.

Hodjee-Hamet eut bientôt avis de la violence que le Soubah venoit de commettre envers les Seets; il n'ignoroit point

le mécontentement d'Allum-Chund, & comme il étoit avec eux sur le pied d'ami, il résolut de profiter de cette occasion pour se venger des insultes que Suffraaz-Khan lui avoit faites. La vengeance ne fut cependant point le seul motif qui le fit agir; il en eut un plus puissant, & c'étoit l'agrandissement de sa famille, qu'il n'avoit vu jusqu'alors que dans l'éloignement, mais qu'il crut pouvoir effectuer dans la conjoncture présente, en ôtant la vie au fils de son maître, de son ami & de son bienfaiteur, pour mettre son frere Aliverdi-Khan à sa place.

Hodjee, sans perdre du temps s'aboucha secrettement avec les Seets & Allum-Chund, & leur représenta de la maniere la plus vive l'oppression & l'extravagance du gouvernement de Suffraaz-Khan; qu'une pareille tyrannie ne pouvoit qu'avoir des suites funestes pour les provinces, & que traitant avec tant de mépris les personnes pour lesquelles

son pere n'avoit eu que de la vénération & du respect, on avoit tout à craindre de ses violences. Il entra ensuite dans le détail des injures qu'ils avoient reçues, & son discours produisit tout l'effet qu'il s'en étoit promis.

Cette conférence fut suivie de plusieurs autres, & la conclusion du Triumvirat fut, que personne ne pouvoit être en sûreté pour sa vie, son honneur & ses biens, tant que Suffraaz-Khan seroit en possession de son gouvernement. Hodjee ménagea leurs passions avec tant d'adresse, qu'ils lui proposerent eux-mêmes son frere Aliverdi-Kan, comme le seul homme capable de prévenir la ruine des provinces. Ils le prierent de lui faire savoir leurs sentimens, & de le presser de se rendre sans délai à Bengale, pour prendre le gouvernement de la province.

Hodjee les remercia de la bonne opinion qu'ils avoient de son frere, & feignit de se prêter avec peine à leur pro-

position ; il leur dit qu'il n'y avoit que la nécessité du temps, & le danger où étoient les provinces, qui pussent l'obliger à cabaler contre le fils de son maître.

Jaggaut-Seet leur ayant fait observer que la lettre qu'il vouloit écrire à Aliverdi pouvoit être interceptée, il fut décidé qu'Hodjee iroit à Patna pour l'informer de l'état des choses, & l'aider de ses conseils. Mais comme un départ aussi précipité pouvoit faire soupçonner au Soubah que l'on tramoit quelque chose contre lui, Allum-Chund & Jaggaut-Seet l'obligerent de faire passer son départ comme une marque de foiblesse de la part du Soubah.

Après avoir ainsi concerté le plan de leurs opérations, il leur restoit encore une démarche à faire, & c'étoit d'engager dans le complot le Tope-Khonnah-Derogher du Soubah, ou le général de l'artillerie, & quelques autres Officiers mécontens, & la chose fut aussi-tôt exécutée. Un grand Roi disoit qu'on pre-

noit plus de mouches avec une goutte de miel, qu'avec un tonneau de vinaigre. Suffraaz-Khan, par son humeur revêche & insolente, s'aliéna les cœurs de tous ceux qui le servoient, à l'exception de deux ou trois Officiers qui lui resterent attachés; au lieu que s'il se fût conduit autrement, tout le monde auroit été pour lui.

Tout étant ainsi prêt pour l'exécution, Hodjeè, qui étoit impatient d'avoir une entrevue avec son frere, pressa Allum-Chund & Jaggaut-Seet de lui faire obtenir la permission de s'absenter de la capitale.

Ceux-ci profiterent du temps que le Soubah s'emportoit en invectives contre Hodjee dans son Durbar, pour lui représenter qu'il étoit honteux pour la cour que ce Ministre osât s'y montrer, après le métier infâme qu'il avoit exercé auprès de son pere. Chassez-le, leur dirent-ils, de votre présence, de la cour & de la ville, & permettez-lui d'aller

joindre ſon ingrat de frere. Tope-Khon-nah-Derogher & les autres Officiers qui étoient entrés dans la conſpiration, applaudirent à cet avis, ſur quoi le Soubah lui donna ordre à l'inſtant de ſortir de ſes provinces. Hodjee-Hamet étoit trop prudent pour attendre un ſecond ordre; il partit pour Patna avec quelques-uns de ſes confidens, & y arriva dans peu de jours.

Suffraaz-Khan, par cette fauſſe démarche, ſe priva de la plus grande sûreté qu'il eut entre les mains; car il n'avoit d'autre moyen de s'aſſurer de la fidélité d'Aliverdi-Khan, dont il connoiſſoit l'ambition, qu'en retenant Hodjee auprès de ſa perſonne.

Hodjee ne fut pas plutôt arrivé à Patna, qu'il peignit à ſon frere la conduite du Soubah avec les couleurs les plus affreuſes: il employa toute ſon éloquence pour exagérer les mauvais traitemens & les indignités qu'il avoit eſſuyées de ſa part: il lui dit qu'il pouvoit être aſſuré

que Suffraaz-Khan ne lui pardonneroit jamais d'avoir obtenu le gouvernement absolu de Bahar, vu qu'il le privoit par-là d'une grande partie de ses revenus; qu'il savoit, à n'en point douter, qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable de le lui ôter, & de le réunir au sien, & qu'il avoit écrit plusieurs fois à l'Empereur pour ce sujet. Qu'il étoit trop avancé pour reculer; que Suffraaz-Khan étoit généralement haï; & enfin, qu'il ne restoit d'autre sûreté pour lui & pour sa famille que de s'emparer du tout, & que la chose étoit fort facile à faire.

On prétend qu'Aliverdi reçut très-mal la proposition que son frere lui fit, de déposer le fils de son maître & de son bienfaiteur; mais si l'on juge de ses sentimens par la conduite qu'il tint avant & après cette époque, on ne sera point tenté d'ajouter foi à ce rapport. S'il eut quelques scrupules là-dessus, ils furent bientôt détruits, & la preuve en est, qu'il se mit aussi-tôt en marche

pour Bengale, & qu'il en fit donner avis à ses confédérés.

Pour mieux leurrer Suffraaz-Khan, dans le temps même qu'il renforçoit ses troupes, Aliverdi lui écrivit une lettre très-soumise, par laquelle il l'assuroit qu'il étoit aussi affectionné à sa maison, qu'il l'avoit été du temps de son pere. Il lui demandoit la permission d'aller se jetter à ses pieds pour plaider la cause de son malheureux frere, qu'il savoit avoir encouru sa disgrace, & qu'il le supplioit humblement de vouloir lui accorder de nouveau sa protection & son amitié. *

Il partit de Patna à la fin de l'année 1741, à la tête d'environ 30,000 hommes, tant cavaliers que fantassins; après avoir nommé son frere Hodjee-Hamet

* Ce fut le prétexte spécieux dont Aliverdi-Kan se servit pour colorer son invasion dans la province de Bengale; mais le fait est, qu'il se mit en marche avant d'avoir donné au Soubah le temps de répondre à sa lettre.

Niab ou lieutenant-gouverneur de Bahar. Laiſſons Aliverdi continuer ſa marche, & retournons à la cour du Soubah.

Suffraaz-Khan avoit encore près de ſa perſonne trois Officiers de diſtinction, qui étoient dans ſes intérêts, quoique pour des motifs différens, ſavoir Muſſat-Khooli-Khan, Goas-Khan, & Banteer-Ali-Khan, connu plus communément ſous le nom de Baaker-Ali-Khan. Le premier avoit épouſé une fille du Soubah, qui l'avoit nommé Nabab d'Oriſſa. Il devoit ſe rendre dans peu de jours dans ſon gouvernement à la tête d'un petit corps de troupes. Son intérêt l'attachoit au Soubah, parce que ſa fortune en dépendoit.

Les deux autres avoient été fort affectionnés à Soujah-Khan, & étoient demeurés attachés à ſon fils, plutôt par reconnoiſſance, que par un effet de l'amitié qu'ils avoient pour lui. Ils paſſoient pour de très-braves Officiers, & occupoient des poſtes conſidérables ſous

le Vice-Roi ; & à dire vrai, c'étoient les ſeules perſonnes de la cour, pour leſquelles il eût quelque conſidération.

Ces Officiers, après le départ d'Hodjee, eurent avis des conférences fréquentes qu'avoient enſemble Hodjee, Jaggaut-Seet, & Allum-Chund, & ils en avertirent le Vice-Roi, lui diſant que de pareilles aſſemblées entre des perſonnes mal-intentionnées pour le gouvernement, demandoient toute ſon attention ; & ils lui conſeillerent de faire arrêter ſans délai les Seets, Allum-Chund & le Commandant de l'artillerie. Mais Suffraaz-Khan, dont le Ciel avoit réſolu la perte, mépriſa ces avis ſalutaires, & les attribua à une crainte mal-fondée, s'imaginant qu'ils ne lui parloient ainſi que pour le détourner de ſes plaiſirs, ainſi qu'ils avoient eſſaié de le faire par le paſſé.

Cette illuſion fatale empêcha le Soubah d'exercer un acte d'autorité qui auroit pu empêcher ſa ruine ; car en faiſant

ſant arrêter les chefs de la conſpiration, ainſi que Goas & Baaker-Khan lui conſeilloient de le faire, il auroit jetté la terreur dans le parti, & empêché l'invaſion d'Aliverdi, & peut-être fait échouer toutes ſes eſpérances.

Aliverdi-Khan ſuivit la lettre qu'il avoit écrite au Soubah avec tant de diligence, qu'il s'empara du Pas de Siclygully, & entra dans la province de Bengale, avant qu'on ſût à la cour qu'il étoit parti de Patna.

Le Pas de Siclygully ſépare la province de Bengale de celle de Bahar. Il eſt fort long, mais ſa largeur n'eſt que de dix à douze pieds. Il eſt ſitué au ſommet d'une montagne, extrêmement eſcarpée des deux côtés. Sa direction eſt du Nord au Sud; il eſt flanqué du côté de l'Occident d'un bois impénétrable, & à l'Orient de la principale branche du Ganges. Il ne faut qu'un petit nombre d'hommes pour le défendre, mais Suffraaz-Khan étoit tellement aveuglé,

qu'il ne ſongea point à le faire garder.

Comme Aliverdi connoiſſoit l'importance de ce paſſage, il ſe hâta de s'en emparer avant qu'on l'eût mis en état de défenſe, ce qui l'auroit empêché de pénétrer dans la province de Bengale. Il l'occupa de la maniere que je viens de dire, & fit halte pendant quelques jours, pour donner le temps à ſes troupes de ſe délaſſer.

Au premier avis que l'on eut que le Nabad de Patna avoit paſſé Siclygully, la cour du Soubah tomba dans la derniere conſternation, & chacun, à l'exception du Soubah, prévit les conſéquences de ſa marche. Le Prince, qui ignoroit que le Nabab étoit à la tête d'une armée, parut extrêmement irrité de ce qu'il avoit oſé entrer dans la province ſans ſa permiſſion : mais Goas-Khan & Baaker-Khan ne l'eurent pas plutôt inſtruit du nombre de troupes qu'il menoit avec lui, & qu'ils ſavoient par leurs eſpions que le deſſein d'Aliver-

di étoit de le dépofer, qu'il entra dans une fureur extrême. Il manda Jaggaut-Seet, & Allum-Chund, & leur demanda comment ils ofoient fouffrir qu'un corps de troupes entrât dans la province fans l'en avertir, ajoutant qu'une pareille démarche ne pouvoit s'être faite fans leur confentement.

Les accufés qui s'attendoient à cette attaque, avoient eu foin de s'y préparer. Ils concerterent entr'eux leurs réponfes, de peur qu'on ne les prît au dépourvu en les interrogeant féparément. Ils laifferent exhaler la premiere colere du Soubah, après quoi ils l'affurerent d'un ton extrêmement foumis : » que » s'ils avoient eu le moindre fujet de » croire les faux bruits que l'on faifoit » courir fur le compte d'Aliverdi-Khan, » ils auroient été les premiers de fes » efclaves à l'avertir du danger qui le » ménaçoit ; que quelques perfonnes » auffi mal intentionnées pour la per- » fonne du Soubah, que pour la maifon

» d'Hodjee avoient exageré les forces
» d'Aliverdi ; que leurs espions leur
» avoient marqué qu'il n'étoit accom-
» pagné que de ses domestiques, & d'un
» petit nombre de gardes, pour se dé-
» fendre contre les Rajahs & les voleurs
» qui infestoient les montagnes ; qu'ils
» étoient persuadés qu'on avoit mal in-
» terprêté la conduite d'Aliverdi ; qu'il
» n'avoit d'autre dessein que celui de
» venir se jetter à ses pieds, & de justi-
» fier son malheureux frere, dont il avoit
» appris la disgrace. »

Pour mieux appuyer ce qu'ils disoient, ils produisirent des lettres d'Aliverdi & de quelques personnes de sa suite, qui ayant été confrontées avec d'autres qu'on avoit écrites au Soubah de Siclygully, contribuerent si bien à le rassurer, qu'il fit appeller Goas-Khan & Baaker-Ali-Khan, & les tança de ce qu'ils vouloient allumer une guerre dans la province, pour pouvoir, comme on dit, pécher en eau trouble.

Nous avons laissé Aliverdi-Khan au midi du Pas de Siclygulli, où il laissoit reposer ses troupes ; il arriva dans cet endroit un incident qui pensa faire échouer son projet.

Il avoit promis à ses principaux Jemmautdaars, à ses Officiers & à ses soldats quatre mois de paye d'avance, indépendamment des arrérages qui leur étoient dûs, & une gratification de trois lacs de roupies, dès qu'ils seroient entrés dans la province de Bengale. Les Jemmautdaars se présenterent en corps devant le Nabab, lui demanderent leur paye & la gratification qu'il leur avoit promise, lui déclarant qu'ils ne feroient pas un pas qu'il ne leur eût tenu parole.

Cette demande jetta Aliverdi dans un embarras d'autant plus grand, qu'il étoit hors d'état d'y satisfaire ; car il avoit épuisé ses finances par les remises qu'il avoit faites à Delhy pour obtenir le gouvernement de Bahar, sans compter les sommes qu'il avoit déboursées pour cor-

rompre les Officiers du Soubah, & les mettre dans ses intérêts.

Il eut assez de prudence pour cacher l'embarras où il se trouvoit, & leur ordonna d'un ton d'autorité de se retirer, leur disant qu'il ne tarderoit pas à les satisfaire. Il fit assembler son Durbar secret, lequel étoit composé de son Dewan-Chinkumunny & de quelques-uns de ses confidens. Il leur fit part de la demande que lui avoient faite ses Jemmautdaars, & leur représenta avec les plus vives couleurs le risque qu'ils couroient d'être livrés à Suffraaz-Khan, s'ils ne trouvoient le moyen de lui fournir trois lacs de roupies, avec lesquels il espéroit de les contenter pour le présent. Le Dewan répondit à cela, qu'il n'avoit que 45, 000 roupies, & qu'il ne savoit où en trouver davantage.

Cette réponse fut un coup de foudre pour Aliverdi & ses adhérens. On proposa, comme c'est l'ordinaire dans pareils cas, divers moyens, dont un en-

tr'autres fut d'envoyer un exprès à Jaggaut-Seet; mais le Nabab le rejetta, leur repréſentant qu'un pareil délai ruineroit leur entrepriſe. Il étoit même ſur le point de ſe retirer avec les troupes qui lui étoient affidées, lorſque le mauvais génie de Suffraaz-Khan ſe ſervit d'un homme de la ſuite d'Aliverdi pour concilier cette affaire, par le moyen d'un expédient qui mérite d'être rapporté.

Il y avoit à Patna deux marchands connus ſous les noms d'Omy-Chund & Diep-Chund. Le premier ſuivoit le camp, & aſſiſtoit pour l'ordinaire aux conſeils d'Aliverdi, qui l'honoroit d'une confiance particuliere.

Le commerce d'Omy-Chund étoit de prêter de l'argent à uſure aux Officiers & aux ſoldats. Cette coutume eſt autoriſée dans les armées d'Orient, & je crois qu'elle l'eſt de même dans celles d'Occident. Si quelque choſe peut la juſtifier, c'eſt le riſque qu'on court; car le rembourſement de la ſomme qu'on a

avancée dépend non-seulement de la vie de ceux qui empruntent, mais encore de leur succès.

Omy-Chund n'avoit apporté avec lui que 20, 000 roupies pour ce jeu de hasard. Il pria le Nabab d'ordonner à son Dewan de lui remettre les 45, 000 roupies qu'il avoit entre les mains, ce qui fut exécuté à l'instant. Il dit ensuite au Nabab de faire appeller ses Jemmautdaars, de leur demander un état de ce qui leur étoit dû, & de leur dire qu'il leur donneroit des mandats sur Omy-Chund, observant de n'en donner qu'à ceux qui n'avoient qu'une petite somme à recevoir; & que vers le soir, sous prétexte que ses espions l'avoient averti que Suffraaz-Khan s'étoit mis en marche pour le joindre & lui livrer bataille, il fit battre le Nobut, avec ordre de se tenir prêt pour combattre le lendemain matin, & de s'en rapporter à lui pour le reste.

Le Nabab ayant fait venir les Jem-

mautdaars, il leur demanda l'état de ce qui leur étoit dû, ce qu'ils firent en moins d'une heure; car ils ont coutume de le dresser sur un morceau de papier, qu'ils cachent dans leurs ceintures, ou dans leurs turbans. Après avoir examiné leurs comptes, il ordonna à son Dewan de leur donner des mandats sur Omy-Chund. Le Dewan, selon les instructions qu'il avoit reçues, les fit attendre le plus long-temps qu'il pût, pour ne point leur donner de soupçon, & n'en donna d'abord qu'à ceux qui n'avoient qu'une petite somme à recevoir.

Les Jemmautdaars ayant présenté leurs billets à Omy-Chund, il en paya plusieurs sans aucune déduction; & comme il avoit des comptes à régler avec plusieurs autres, il mit tant de temps à calculer, que le jour étoit déja avancé, qu'il n'en avoit payé qu'une huitiéme partie. Feignant ensuite d'être fatigué, il remit à les payer au lendemain matin.

Dès que la nuit fut venue, Aliverdi fit battre le Nobut, & donna ordre à ses Jemmautdaars de se tenir prêts pour combattre le lendemain, leur disant que l'armée de Suffraaz-Khan n'étoit pas éloignée.

Cette nouvelle produisit l'effet qu'Omy-Chund avoit prévu. Ceux qui avoient reçu le montant de leurs billets, lui rapporterent l'argent qu'ils avoient touché, & les autres lui remirent leurs billets entre les mains. Le Nabab continua sa marche le lendemain matin, prit la route de Morshadabad, & les tint toujours dans l'attente d'un combat, jusqu'au moment qu'il rencontra le Soubah, auquel il est temps de revenir.

Baaker-Ali-Khan & Goas-Khan, qui étoient informés par leurs espions des mouvemens & des forces d'Aliverdi, eurent le courage de représenter au Soubah le danger dont il étoit ménacé, & le conjurerent humblement de pourvoir à sa sûreté pendant qu'il en étoit encore

temps, ajoutant qu'au cas qu'Aliverdi eût des vues honnêtes, le moyen le plus ſûr de le maintenir dans ces ſentimens, étoit de lui faire voir qu'il étoit en état de lui réſiſter; & que ſi au contraire il en vouloit à ſon gouvernement, rien n'étoit plus capable de lui aſſurer le ſuccès de ſes entrepriſes, que l'inaction dans laquelle il vivoit. Que la conduite d'Aliverdi, jointe aux avis qu'ils recevoient de leurs eſpions, ne leur permettoit pas de douter de ſes mauvaiſes intentions.

Ces remontrances, jointes aux avis que le Soubah reçut du nombre réel des forces de ſon compétiteur, le tirerent enfin de ſa léthargie; il manda ſes Jemmautdaars & leur ordonna de ſe rendre avec leurs corps reſpectifs dans les plaines de Gyria, environ trois milles au Nord de Morshadabad, & il fut les joindre le lendemain matin. A peine eut-il rangé ſon armée en ordre de bataille, que celle d'Aliverdi parut.

Leurs forces étoient à peu près égales,

ſavoir d'environ 30, 000 hommes, dont 20,000 d'infanterie, & 10,000 de cavalerie. Suffraaz-Khan avoit vingt pieces de canon depuis douze juſqu'à ſix & quatre livres de balle ; Aliverdi n'en avoit aucun.

Suffraaz-Khan plaça ſon canon ſur le front de ſon armée, ordonnant de ne le faire jouer que lorſque l'ennemi ſeroit à la portée d'un coup de mouſquet ; car il mettoit toute ſon eſpérance dans ſon artillerie. Aliverdi donna ordre à ſes troupes d'eſſuyer le premier feu, & de fondre enſuite ſur les troupes du Soubah l'épée à la main. Il donna cet ordre avec d'autant plus de confiance, qu'il ſavoit que le Tope-Khonnah-Droger ne devoit charger ſon canon qu'avec de la poudre. Il ordonna auſſi à ſes Officiers d'attaquer les poſtes où commandoient Muſſat-Khooli-Khan, Baaker-Ali-Khan, & Goas-Khan, ſachant qu'il n'auroit à faire qu'avec les troupes que le Soubah commandoit en perſonne, les autres

étant convenues de ne point tirer l'épée.

L'action ayant commencé, toute l'armée, à l'exception de cinq à six mille hommes des troupes du Soubah, resta simple spectatrice du combat. Les troupes d'élite d'Aliverdi s'avancerent hardiment, essuyerent le feu de son artillerie, & attaquerent la division de Baaker-Ali-Khan, derriere laquelle étoit le Soubah, mais elles furent repoussées deux fois avec une perte considérable ; à la fin cependant les troupes de Baaker-Ali se trouvant accablées par le nombre de celles d'Aliverdi, & leur Commandant ayant été tué, elles plierent, & furent presque toutes taillées en pieces.

Goas-Khan ayant percé jusqu'au centre de l'armée ennemie, alloit tuer Aliverdi de sa propre main, lorsque Sedun-Hazzaary, qui commandoit ses Burkundasses, para le coup, le sauva, & obligea Goas-Khan à se retirer; mais bientôt après ayant été investi par les trou-

pes d'Aliverdi, il fut tué, & tous ses soldats passés au fil de l'épée.

Mussat-Khooli-Khan se défendit pendant quelque-temps avec beaucoup de courage; mais le Soubah ayant appris la trahison du Tope-Khonnah-Droger, de même que la défection & la perfidie de la plupart de ses Officiers & de ses soldats, & la mort de ses deux généraux, & voyant que tout le monde le trahissoit, il lui ordonna de se retirer à Cuttack, pour garantir, s'il étoit possible, la province d'Orissa de l'usurpation d'Aliverdi, lui disant qu'il tentoit en vain d'arrêter le courant de sa mauvaise fortune. Mussat-Khooli-Khan obéit, & se retira avec un petit corps de troupes affidées.

Le Soubah se voyant ainsi abandonné, résolut d'effacer par une mort glorieuse l'ignominie de sa vie passée. Le conducteur de son éléphant lui proposa de le ramener dans sa capitale, lui disant

qu'il s'obligeoit au péril de sa tête de l'y conduire sain & sauve ; & qu'il avoit encore assez d'amis pour pouvoir réparer la défaite qu'il venoit d'essuyer. Non, reprit le Soubah, il ne sera pas dit que Suffraaz-Khan ait fui devant des rébelles & des traîtres. Il lui ordonna de le conduire dans le fort de la mêlée, où avec un petit nombre de gardes qui lui étoient demeurés fideles, il combattit pendant quelque-temps avec beaucoup d'opiniâtreté & en vrai désespéré. On dit qu'il vuida un carquois entier de fléches, qu'il lança plus de douze javelines, & tira plusieurs coups de mousquet de dessus son éléphant : mais à la fin les forces lui manquerent, & il fut tué d'un coup de mousquet que lui tira un de ses soldats. Il tomba de son éléphant, & le combat fut terminé.

Ainsi mourut le fils de Soujah-Khan, faisant voir par ses dernieres actions qu'il avoit une ame capable des plus

hautes entreprises, si l'on avoit eu soin de la cultiver de bonne-heure.

Année 1742. Aliverdi-Khan s'empara de la tente & du bagage du Soubah, & y trouva neuf à dix lacs de roupies qu'il distribua à ses Officiers & à ses soldats. Il reçut ceux de Suffraaz-Khan à son service, & marchant vers la capitale, il y entra aux acclamations du peuple. Il se rendit au palais, s'assit sur le Muztund, & reçut les soumissions des Rajahs, des Jemmautdaars, & des autres grands Officiers, qui le proclamerent Soubah des trois provinces.

Le sort d'un des trois conspirateurs est trop remarquable pour le passer sous silence. Alum-Chund étant retourné chez lui après avoir reconnu Aliverdi, sa femme lui reprocha vivement la perfidie qu'il venoit de commettre envers le fils de son prince & de son maître, & lui prédit qu'il ne tarderoit pas à recevoir de l'usurpateur la récompense que méritent

méritent les traîtres. Ce reproche fit une si forte impression sur lui, qu'il avala de la poudre de diamant, & mourut au bout de quelques heures.

Aliverdi - Khan n'avoit jamais fait grand cas de la bravoure des soldats de Bengale, & il fut tellement frappé de la perfidie & de la lâcheté qu'ils avoient montrée dans la derniere action, qu'il résolut de ne jamais se fier à eux. Il prit donc à son service un corps de 3000 Patanes, dont il donna le commandement à Mustapha-Khan soldat de fortune, qui venoit d'arriver à Bengale avec des lettres de recommandation de la Cour. Il passoit pour un excellent Général, & sa conduite répondit à la réputation qu'il avoit acquise. Ces nouvelles troupes étoient toujours auprès de la personne du Soubah, & pour mieux se les attacher, il admit leur Commandant dans tous ses conseils, & l'honora d'une faveur singuliere.

Il déposa ensuite tous les Officiers

qu'il soupçonna de conserver encore quelque affection pour la maison du défunt Soubah ; & lorsqu'il se crut à couvert des tentatives qu'on pouvoit faire contre lui, il nomma un Niab *pro tempore* pour le gouvernement de Bahar & de sa capitale, & rappella son frere Hodjee-Hamet, pour pouvoir s'aider de ses conseils & de son secours dans le besoin.

Hodjee étant arrivé, il régla avec lui tout ce qui concernoit le gouvernement des provinces ; il le nomma gouverneur de Morshadabad pendant son absence ; & s'étant mis en campagne le 13 de Mars 1742, * il prit la route d'Orissa. Laissons-le continuer sa marche, & disons un mot du Nabab d'Orissa.

Le beau-frere du Soubah s'étant sauvé comme je l'ai dit ci-dessus, se rendit à

* La défaite & la mort de Suffraaz-Khan arriverent le 28 de Janvier 1741-2, & non le 13 de Mars 1742, comme le prétend fort mal-à-propos l'Auteur des Réflexions, pour avoir confondu les dates de ces deux événemens.

la capitale d'Orissa, où plusieurs amis de Suffraaz-Khan vinrent le joindre. Il fortifia la place, & leva quelques troupes pour la mettre en état de défense; mais manquant d'artillerie & de munitions, & apprenant que l'usurpateur s'avançoit avec des forces supérieures aux siennes, il crut qu'il étoit de la prudence de pourvoir à sa sûreté, & il sortit de la province avec sa famille. Il abandonna Kuttack quatre jours avant que l'avant-garde du Soubah y arrivât, & se réfugia dans le Deccan chez Nizzam-al-Moulouck.

Kuttack ouvrit ses portes à l'usurpateur; mais à peine fut-il établi dans le gouvernement d'Orissa, qu'il reçut avis qu'une armée de 80000 Marattes étoit entrée dans la province de Bengale par les montagnes de Bierboheen, & avoit déja pénétré dans la contrée de Burdomaan.

L'usurpateur fut effrayé de cette nouvelle; il vit que non-seulement on lui

avoit coupé retraite, mais encore toute communication avec son frere & avec sa capitale. Laissons-le pour un moment dans l'embarras où il se trouve, examinons les causes de cette invasion & tâchons de connoître le peuple appellé Maharattors ou Marattes, lequel depuis quelques années est devenu la terreur de l'Orient, de même que les Goths & les Vandales furent autrefois celle de l'Occident, avec cette différence essentielle dans leurs caracteres, que ces derniers étoient des usurpateurs des droits & des biens d'autrui, au lieu que les premiers ne font que revendiquer un domaine dont leurs ancêtres ont joui paisiblement pendant plusieurs siécles.

Lorsque l'empire d'Indostan fut envahi, & conquis en partie par les Tartares Mogols vers le commencement du quinzieme siécle, plusieurs Rajahs ou Princes Hindoo du pays se soumirent volontairement aux usurpateurs, à condition qu'ils conserveroient leurs terres & leurs

principautés moyennant un tribut annuel. Mais d'autres, regardant ce tribut comme une marque d'esclavage, refuserent de le payer, se retirerent vers le midi, & s'étant établis dans les contrées méridionales du Deccan, ils y resterent paisiblement jusques vers l'année 1654, ou à la fin du regne de l'empereur Shaw-Jehawn.

Auring-Zebe, son troisieme fils, qui étoit dans ce temps-là Soubah du Deccan, tâcha inutilement de s'emparer de Golconde, à la sollicitation de Mhir-Jemla, lequel entra dans son service après avoir abandonné le Rajah regnant de cette fameuse ville, & de la contrée voisine.

Auring-Zebe étant monté sur le trône d'Indostan en 1659, poursuivit par l'entremise de ses Généraux les desseins qu'il avoit formés contre les Rajahs indépendans de la côte de Coromandel, en quoi il fut aidé des conseils de Mhir-Jemla, dont la valeur le rendit maître de Gol-

conde & de toute la côte, depuis Ganjam juſqu'à la riviere de Coleroon, c'eſt-à-dire, depuis le 11 deg. 40 min. de latitude méridionale, juſqu'au 19 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale.

L'autre promontoire de l'Inde, qu'on appelle la côte de Malabar, depuis les frontieres de la province de Guzerate juſqu'au cap Comorin, n'a été jamais conquis par les Empereurs du Mogol, & a toujours été poſſédé par différens Rajahs, dont le principal étoit celui de Sittarah.

Ce fut à ces princes indépendans que les Rajahs de Coromandel qu'on avoit chaſſés de leurs Etats, s'adreſſerent pour en obtenir du ſecours. Ces Princes allarmés des progrès rapides que faiſoient les armes du Mogol s'aſſemblerent auſſitôt ſous les drapeaux du Rajah de Sittarah.

Ce ſont ces Princes & ces peuples ainſi unis qu'on appelle communément *

* Marattes.

Mâharattors, mot composé de Rattor & Maahah. Le premier est le nom d'une tribu particuliere appellée Raazpoot ou Rojpoot; & le second signifie grand ou puissant, ainsi que le dit M. Fraser. Je me suis servi de ce terme ci-devant, & j'aurai encore occasion de l'employer dans la suite.

Les nouvelles conquêtes que firent les Généraux d'Auring-Zebe lui couterent tant de sang & de dépense, qu'à peine les mines de diamans de Golconde suffirent-elles pour l'en dédommager; car les Princes alliés firent de si vigoureux efforts pour regagner ce qu'ils avoient perdu, qu'Auring-Zebe fut obligé d'entretenir sur pied une armée dont la dépense excédoit les revenus qu'il en tiroit. Cependant la gloire qu'il trouvoit à étendre les bornes de son empire beaucoup plus loin que ne l'avoient fait ses prédécesseurs, le déterminerent à ne point abandonner ses conquêtes : mais voyant qu'il risquoit de perdre le tout

pour les conserver, il prit le parti d'en venir à un accommodement. Il y fut déterminé par différentes incursions que les Marattes firent dans l'Empire. Ils porterent le fer & le feu dans la province de Dowlatabad, ils attaquerent la capitale Auringabad, pénétrerent du côté de Sittarah jusques dans la province de Guzerate, & ménacerent même la cour de Delhy, répandant la terreur partout où ils passoient.

Auring-Zebe voyant enfin qu'il lui étoit impossible de pousser plus loin ses conquêtes sur ces peuples intrépides, chercha à s'assurer la possession de celles qu'il avoit faites. Pour cet effet, il entra en pour-parler avec les Rajahs confédérés, & sut si bien ménager Sehoo Rajah, Roi de Sittarah, que la paix fut conclue aux conditions suivantes; savoir,
» qu'Auring-Zebe conserveroit les con-
» quêtes qu'il avoit faites au midi jus-
» qu'à la riviere de Coleroon, dont j'ai
» parlé ci-dessus, & le port de Surate,

» moyennant un Chout, c'est-à-dire le » quart des revenus du Deccan qu'il » s'obligea de payer aux Marattes ». L'Empereur annexa à cette derniere province celles qu'il avoit conquises du côté du midi.

Ce fut ainsi que finit une guerre qui avoit occupé Auring-Zebe pendant les deux tiers de son regne, quoiqu'il ait été fort long. Ce traité lui fut tellement avantageux, que si ces provinces avoient été bien gouvernées, & qu'on eut observé de part & d'autre les articles dont on étoit convenu, elles seroient devenues une source intarissable de richesses pour ses successeurs.

Tant qu'Auring-Zebe vécut, il paya exactement le Chout aux Marattes; mais il ne fut pas plutôt mort que l'on commença à enfreindre le traité, & qu'on en vint à une rupture ouverte après la mort de Shaw-Allum. L'Empire fut tellement agité, à l'occasion des disputes qui s'éleverent entre ses fils au

ſujet de ſa ſucceſſion, & par les pertes qu'il ſouffrit durant la tyrannie des Seyds, qu'on n'eut pas le temps de ſonger à ce qu'on devoit aux Marattes.

Ceux-ci voyant qu'on les oublioit, réſolurent de ſe payer de leurs propres mains ; ils firent pluſieurs incurſions dans l'Empire, & mirent à contribution la ville de Surate ; & profitant de la foibleſſe du gouvernement, non-ſeulement ils exigerent le Chout des revenus du Deccan, mais encore celui de tous les revenus de l'Empire.

Mahommed-Shaw s'étant affermi ſur le trône par la défaite des Seyds en 1719, il arrêta quelque-temps leurs incurſions ; & en étant venu à un accommodement avec eux, ils s'en tinrent pendant quelques années aux termes du traité qu'ils avoient fait avec Auring-Zebe, & reçurent annuellement le Chout des revenus du Deccan ſur le tréſor royal par l'entremiſe des Agens qu'ils avoient à Delhy ; car depuis l'uſurpation

de Nizam-al-Moulóuck ces revenus n'alloient plus à la Cour.

Les députés du Roi de Sittarah étant venus à Delhy en 1740, pour recevoir le Chout, le Ministre du Mogol leur dit que Nadir-Shaw avoit tellement épuisé les finances, que l'Empereur se trouvoit hors d'état de satisfaire à leur demande, d'autant plus que depuis 1738, il ne recevoit plus les revenus du Deccan à cause de la rébellion d'Aliverdi-Khan, qui, de concert avec son frere Hodjee-Hamet, avoit usurpé le gouvernement de cette province. Il pria en même-temps les députés de vouloir bien engager leur maître au nom de l'Empereur, à envoyer une armée suffisante pour lever le Chout qui lui étoit dû, pour déposer Aliverdi & son frere, & rétablir la famille de Soujah-Khan dans ce gouvernement, vu que les troubles qui agitoient l'Empire, l'empêchoient de mettre sur pied une armée assez forte pour réduire ces deux rébelles.

Les députés retournerent à Sittarah, munis des pouvoirs que l'Empereur leur avoit donnés; ce qui dément ce qu'on a avancé qu'Aliverdi avoit obtenu un Phirmaund qui le confirmoit dans son gouvernement, ainsi qu'on le publia dans les Gazettes vers la fin de 1739. *

Etant arrivés à Sittarah, ils rendirent

---

* On prétend qu'Aliverdi resta un jour entier sur son trône pour recevoir son Phirmaund avec les cérémonies usitées dans pareille occasion; mais c'est-là une farce qu'on a jouée depuis dans quelques endroits de la province de Bengale, & qui a apprêté à rire à tout le monde. Car les Seets étoient à même de fabriquer un Phirmaund toutes les fois que bon leur sembloit. Il est faux qu'Aliverdi ait jamais été confirmé dans son gouvernement, car personne n'ignore qu'au mois de Juin 1750, le Visir Monsoor-Ali-Khan, pere de Soujah-Dowlat, Soubah actuel d'Oude, se mit en marche pour Patna à la tête de 100, 000 chevaux, pour subjuguer ces provinces & punir l'usurpateur; mais l'Empereur Amet-Shaw, fils & successeur de Mahommed-Shaw, s'étant brouillé avec le Rajah-Jeet-Sing, il rappella son Visir. D'autres disent, & la chose paroît plus vraisemblable, qu'Aliverdi acheta sa retraite moyennant cinquante lacs de roupies qu'il lui compta.

compte à leur maître du résultat de leur députation, & lui firent part de ce dont l'Empereur les avoit chargés. Le Roi ne fut pas long-temps à se déterminer, le Mogol lui permettant lui-même d'attaquer ses Etats, & en conséquence, il leva une armée de 80, 000 hommes de cavalerie, dont il donna le commandement à Bos-char-Pundit son favori, avec ordre de pénétrer dans la province de Bengale. Je laisserai pour le présent ce Général & son armée dans la contrée de Burdomaan entre l'usurpateur & sa capitale, pour rapporter les fautes qui le mirent dans l'embarras dont j'ai parlé ci-dessus, & ensuite les moyens qu'il employa pour en sortir.

Quelque-temps avant qu'il partit de Morshadabad, on fit courir le bruit que les Marattes alloient entrer dans le pays, mais l'usurpateur ni son frere n'y ajouterent aucune foi. Tout léger qu'étoit ce bruit, il eut dû mériter son attention, vu qu'il étoit à la veille de se ren-

dre avec toutes ſes forces à l'extrémité de ſon gouvernement. Sachant d'ailleurs qu'on ne pouvoit entrer dans la province de Bengale, ni lui couper la communication avec ſa capitale que par les montagnes de Bierboheen, qui ſont à l'Occident, la prudence exigeoit qu'il s'aſſurât de la fidelité des Rajahs de Bierboheen, & de Biſnapour, qui étoient les ſeuls en état de harceler l'ennemi & de retarder ſes progrès, en cas qu'ils ne puſſent l'empêcher de percer de ce côté-là.

Cependant la fortune dont il étoit le favori, permit qu'il négligeât ces ſages précautions; pour faire paroître ſon mérite avec plus d'éclat. Les deux freres penſerent ſi peu à s'aſſurer une retraite, qu'Aliverdi ſe brouilla avec ces Rajahs auſſi-tôt après avoir uſurpé ſon gouvernement. Il les avoit ſi fort irrités, que loin de s'oppoſer aux progrès de l'ennemi, ils auroient voulu l'introduire eux-mêmes dans le cœur de Bengale, auſſi entra-t-il dans la province ſans la moin-

dre oppoſition ; mais il eſt vrai auſſi qu'en ſatisfaiſant leur vengeance, ils attirerent une infinité de maux ſur leur pays.

Nous avons laiſſé Aliverdi à Cuttack dans l'étonnement où le jetta la nouvelle de cette dangereuſe invaſion. Il diſſimula cependant ſa crainte, & après avoir conféré pendant demi-heure avec Muſtapha-Khan, il ordonna à ſes troupes de ſe préparer à marcher. Il partit de Cuttack le même jour, & ayant forcé ſa marche, il arriva près de Burdwan, la principale ville de Burdomaan, à cinq journées de marche de la capitale, deux jours après que les Marattes s'en furent rendus les maîtres. Il ſe retrancha, & fut auſſi-tôt inveſti par l'ennemi, qui n'oſa pourtant point l'attaquer, encore qu'il fût huit fois plus fort que lui.

Boſchar-Pundit, pour l'intimider, lui envoya un état de ſes forces ; & lui demanda trois ans d'arrérages du Chout qui lui étoient dûs, & les tréſors des deux

derniers Soubahs ; & en outre la permiſſion d'établir un Bureau dans les différens diſtricts de la province, pour recevoir la quatrieme partie des droits impoſés ſur les marchandiſes.

L'uſurpateur reçut ces propoſitions avec des marques du dernier mépris, & ordonna au député de ſortir à l'inſtant de ſon camp, ſans daigner lui faire la moindre réponſe. Jugeant par la demande qu'on lui faiſoit, qu'il n'y avoit pas d'accommodement à eſperer avec le Général Maratte, il réſolut de faire un dernier effort, de percer à travers l'armée ennemie, & d'aller joindre ſon frere. Ce qui lui fit prendre ce parti, fut la frayeur qu'il apperçut parmi les ſoldats de Bengale, dont pluſieurs déſertoient à la faveur de la nuit.

Il donna en conſéquences les ordres néceſſaires, il promit des récompenſes à tous ceux qui ſe diſtingueroient par leur courage ; & jugeant que le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit entiérement des

des Patanes, il mit en ufage les louanges & les promeffes pour les exciter à bien faire. Comme ils font naturellement braves, ils ne tarderent point à s'affectionner à Aliverdi, dans qui ils remarquoient un fonds d'intrépidité extraordinaire.

Tout étant prêt pour l'exécution de fon deffein, l'ufurpateur fit abattre la partie du retranchement qui étoit du côté de Cutwah, & s'étant mis avec Muftapha-Khan à la tête des Patanes demi-heure avant le point du jour, il fondit l'épée à la main fur la partie de l'armée ennemie qui lui coupoit la communication avec la ville que je viens de nommer.

Comme fon arriere-garde étoit entiérement compofée des troupes de Bengale, qui paffent pour les plus mauvaifes de l'Empire, elle fut bientôt inveftie & mife en déroute; mais les Patanes, qui, comme je l'ai dit ci-deffus, étoient commandés par le Soubah &

Mustapha-Khan, & leur arriere-garde par Jeyndi-Amet-Khan, second fils d'Hodjee, se frayerent un passage à travers l'ennemi, & prirent le chemin de Cutwah, où ils arriverent après une marche de trois jours & trois nuits, pendant laquelle ils furent continuellement harcelés par l'ennemi.

L'usurpateur passa son armée en revue, & trouva que de 25000 hommes, avec lesquels il étoit parti de sa capitale, il ne lui restoit que 2500 Patanes, & environ 1500 soldats de Bengale, y compris les officiers. Ces derniers animés par l'exemple des Patanes & de Jaffier-Khan * qui les commandoit, se comporterent beaucoup mieux qu'on ne devoit l'attendre de leur mauvaise discipline & de leur peu de courage.

Aliverdi fit halte pendant quelques jours à Cutwah, pour donner le temps

---

* Plus connu depuis sous le nom de Mhir-Jaffier-Ali-Khan, Soubah de Bengale.

à ses troupes de se délasser des fatigues d'une marche, durant laquelle elles n'avoient eu le tems ni de dormir, ni de prendre aucune nourriture. L'ennemi vint l'investir de tous côtés, excepté de celui de la riviere, où Aliverdi apprit qu'il y avoit un gué, dont le premier n'avoit aucune connoissance.

On crut que l'usurpateur seroit obligé de se rendre, à moins qu'il n'aimât mieux être taillé en pieces avec le peu de monde qui lui restoit. Il courut même un bruit dans la province qu'il avoit été fait prisonnier : mais cette poignée d'hommes avoit repandu une si grande terreur parmi les Marattes, qu'ils les regardoient comme tout autant de tygres pris dans un filet, dont ils n'osoient approcher. Ils espéroient les faire périr de faim, ne se doutant point qu'Aliverdi dût passer la riviere à gué, avec un corps de troupes presque épuisé de veilles & de lassitude.

Aliverdi profitant de la frayeur de l'ennemi, & ne voulant point laisser

refroidir le courage de ses soldats, résolut, sans plus différer, de passer la riviere ; & sachant qu'il y avoit un défilé qui conduisoit du village à la riviere, dont l'ennemi pouvoit lui disputer le passage, il commença par s'en assurer ; tant pour n'être point retardé dans sa marche, que pour empêcher qu'on n'attaquât son arriere-garde, avant qu'elle eût gagné la riviere.

Il confia la garde de ce poste dangereux à Mustapha-Khan, qu'il fit soutenir par un corps de 80 Patanes choisis, commandés par Jeyndi-Amet-Khan & Jaffier-Khan, lesquels partirent aussi-tôt pour s'emparer du défilé. Ils ne s'en furent pas plutôt rendus maîtres, qu'ils envoyerent un exprès au Soubah, pour lui dire qu'il pouvoit passer la riviere lorsque bon lui sembleroit.

Aliverdi, après avoir fait les dispositions nécessaires, se mit à la tête de ses Patanes, & donna le signal pour mar-

cher vers la riviere, dans laquelle ils entrerent sans la moindre opposition, précédés par des guides qui connoissoient parfaitement le gué.

L'ennemi ne s'apperçut pas plutôt de ce mouvement, qu'il attaqua le défilé dans le dessein de s'en emparer. Ils méprisa d'abord le petit nombre de ceux qui le défendoient ; mais ils fut plusieurs fois repoussé avec perte, leurs chefs ayant montré dans cette occasion, un courage digne des plus grands héros de l'antiquité.

Ils se maintinrent dans leurs postes pendant demi-heure, malgré les attaques réitérées de l'ennemi, sans reculer d'un seul pas, jusqu'au moment qu'ils jugerent que le Soubah avoit passé la riviere. Ils commencerent alors à se retirer, & ils étoient déja arrivés au milieu du défilé, * lorsqu'on vint an-

* Le défilé avoit environ 240 pieds de long sur 10 de large.

noncer à Mustapha-Khan que son arriere-garde en étoit aux mains avec les Marattes. * Ce Général, sans hésiter un moment, chargea du commandement de la premiere ligne Jeyndee-Amet-Khan & Jaffier-Khan, & prenant 40 hommes de son arriere-garde, il se mit à leur tête, & donnant ordre à Jeyndee-Amet de continuer sa retraite, il chargea l'ennemi, & l'obligea à se retirer. Après que ses troupes eurent passé le défilé, il en forma une ligne sur le rivage, le dos tourné à la riviere, & feignit de vouloir attaquer l'ennemi ; surquoi celui-ci se retira au plus vîte. Mustapha profitant de l'éloignement où il étoit, fit faire volte-face à sa troupe, elle se jetta à la nâge, & gagna le rivage opposé, sans avoir perdu plus de quinze hommes.

* Voici comme la chose se passa. Un corps de Marattes d'environ 1000 hommes, pénétra dans la ville, & attaqua l'arriere-garde d'Aliverdi, comme elle passoit la riviere, mais il fut repoussé.

Si l'on considere la retraite de ces vétérans, depuis Burdwan jusqu'à l'autre côté de la riviere de Cutwat, dans toutes ses circonstances, on la trouvera aussi surprenante qu'aucune autre dont il soit fait mention dans l'histoire. Quant à moi, elle me paroît aussi digne d'être transmise à la postérité, que celle du fameux général Athénien.

Mustapha-Khan, Jeyndee-Amet-Khan & Jaffier-Khan, furent reçus du Soubah avec toutes les marques d'affection & d'estime possibles. Il donna les plus grands éloges à la valeur de Jaffier-Khan, & en fit depuis un cas tout particulier. Il remercia tous les Patanes qui avoient contribué à la défense du défilé, & ayant laissé reposer ses troupes, il se rendit dans sa capitale, & fut reçu aux acclamations des habitans. Il fit présent à Mustapha-Khan, de dix lacs de roupies, & récompensa à proportion les autres Officiers & soldats.

Pendant que l'usurpateur s'acqueroit

par ses exploits une réputation immortelle, son frere Hodjee-Hamet ne négligeoit rien pour mettre la ville de Morshadahad en état de défense. Il fit creuser un fossé tout autour, défendu par un rempart & un parapet, sur lequel il plaça du canon dans les endroits où la ville étoit la plus exposée. Aliverdi lui reprocha qu'il l'avoit abandonné pour songer à sa sûreté, en négligeant de lui envoyer des troupes pour favoriser sa retraite. Hodjee répondit à cela, qu'ayant jugé par les forces de l'ennemi, par la situation où il se trouvoit, & par le bruit qui couroit qu'il avoit été fait prisonnier & qu'il n'étoit plus au monde, il avoit jugé qu'il étoit plus à propos de mettre la ville en état de défense, que de l'affoiblir, en se privant du peu de troupes qu'il avoit levées. En effet, Aliverdi la trouva en meilleur état qu'il ne l'avoit cru.

L'usurpateur, avant que de partir pour l'expédition d'Orissa, avoit donné

ordre au lieutenant-gouverneur qu'il avoit à Patna, de faire des levées dans la province de Bahar: mais le secours qu'il attendoit n'étant point encore arrivé dans la province de Bengale, il fut obligé, malgré lui, de s'enfermer dans sa capitale, & de pourvoir à sa sûreté.

Les Marattes étant revenus de leur frayeur, & ayant fait reconnoître la riviere, la passerent en corps d'armée, s'avancerent vers Morshadabad, & se contenterent de l'investir. Ils envoyerent des partis dans les environs, qui brûlerent, pillerent & saccagerent tout ce qu'ils rencontrerent. Ils envoyerent aussi quelques détachemens de cavalerie dans l'isle de Cossimbuzar, qui y commirent les devastations & les cruautés les plus horribles : ils nourrirent leurs chevaux & leurs bêtes de somme de plants de mûriers, & causerent par là un tort considérable aux manufactures. En un mot, après avoir

saccagé le pays avec une entiere liberté, ils se retirerent avec leur butin, crainte que les pluies qui commencent à tomber vers la mi-Juin, ne rendissent leur retraite impossible.

Juin 1742. En conséquence, ils leverent le blocus, & repasserent la Cutwah dans le mois de Juin 1742, avec le butin immense qu'ils avoient fait.

De Cutwah, ils pénétrerent dans la province de Burdomaan, qu'ils coururent d'un bout à l'autre, repandant la terreur par-tout, même dans les établissemens des Européens. Les pluies étant enfin survenues vers la mi-Juin, on se flatta que le pays alloit être délivré de ces sauterelles dévorantes : mais hélas ! cette espérance ne fut pas de longue durée. Il est pourtant vrai qu'ils se retirerent, & ils prirent leur route vers les montagnes de Bierboheen, irrésolus s'ils quitteroient la province, ou s'ils prendroient leurs quartiers dans ces montagnes, pour recommencer leurs

ravages vers la fin de Septembre, ou le milieu d'Octobre, qui est le temps où les pluies ont coutume de cesser.

On crut généralement que l'ennemi alloit retourner dans son pays, & il est certain qu'il étoit à la veille de le faire, lorsque Boschar-Pundit donna ordre aux troupes de rentrer dans la province de Bengale. Sa destinée le voulut ainsi, pour le punir des cruautés énormes que ses soldats avoient commises. Juillet 1743.

L'ennemi retourna donc vers la fin de Juillet, il campa dans les montagnes de Burdomaan, & y resta jusqu'à ce que les pluies fussent passées.

Cet événement ruina entiérement le pays. Quantité d'habitans s'enfuirent, les Arungs furent abandonnnés, les terres resterent sans culture; & ces malheureux qui n'avoient emmené avec eux que leurs femmes, leurs enfans, & le peu d'effets qu'ils avoient pu emporter, ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent arrivés sur la rive Orien-

tale du Ganges, où ils aborderent en foule pendant plusieurs jours.

Les manufactures des Arung, reçurent dans cette occasion un coup si funeste, qu'elles n'ont jamais pu se relever depuis. Voyons le motif qui obligea Boschar-Pundit à prendre cette résolution extraordinaire.

Il y avoit un officier chargé de la recette des revenus de Dacca, nommé Mhir-Hubbeeb qui avoit dissipé une somme considérable, & commis plusieurs autres malversations. Aliverdi n'eut pas plutôt usurpé le gouvernement, qu'il le somma de venir rendre compte de sa conduite. C'étoit un homme hardi & entreprenant, d'un jugement solide & parfaitement au fait de la nature des provinces, & de l'état de leurs revenus. En un mot, pour peindre à fond son caractere, il suffit de dire qu'il étoit aussi bon politique qu'Hodjee-Hamet.

Comme il sentoit que sa conduite n'étoit pas à l'épreuve d'un examen, il pro-

fita de la confusion dans laquelle la province se trouvoit ; & au-lieu de se rendre dans la capitale, il fut trouver Boschar-Pundit, dans le temps que ce général étoit à la veille de quitter les provinces, & de retourner á Sittarah.

Il fut reçu à bras ouverts, & ces brigands se servirent de ses talens pour achever de ruiner le pays de fond en comble. Il représenta à Boschar-Pundit, que dans l'état où se trouvoient les provinces, il pouvoit aisément s'emparer du gouvernement, & se faire nommer Soubah ; que ce seroit une honte à lui de se contenter du veau, lorsqu'il pouvoit emmener la vache ; que la saison des pluies seroit bientôt passée, & qu'il seroit en état de faire agir sa cavalerie, d'autant plus que l'usurpateur n'étoit point en état de lui résister. Boschar-Pundit se rendit à son avis, changea de route, & retourna des montagnes de Bierboheen dans la province de Burdomaan, comme je l'ai dit ci-dessus ; &

ayant établi ses quartiers à Burdwan, il envoya différens petits partis pour lever les revenus dans toutes les douanes ; ce qu'ils firent avec autant de tranquillité, que s'ils avoient été les souverains légitimes du pays.

L'usurpateur ne resta cependant point oisif ; il n'eut pas plutôt appris que l'ennemi avoit repassé la Cutwah, qu'il quitta sa capitale ; & ayant été renforcé par les levées de Patna, & le nombre de ses Patanes s'étant accru, il fut camper dans les environs de Morshadabad. Les François, les Anglois & les Hollandois, profiterent des pluies pour fortifier le Fort Guillaume, Chundernagore, Hougly & Cossimbuzar, encore qu'on les eût laissés tranquilles jusqu'alors.

Au commencement d'Octobre, l'ennemi, par l'avis de Mhir-Hubbeeb, construisit sur la Cutwah un pont de bateaux, dont on lui confia la défense. Il obtint aussi par son moyen quelques

pieces de campagne, des fusils & des munitions. Hubbeeb construisit à la tête & à la queue du pont, du côté de Plassey, deux gros batteaux en guise de plate-forme, sur lesquels il mit quelques pieces de campagne; il les entoura de barbacanes, tant pour mettre ses gens à couvert, que pour arrêter les troupes de l'usurpateur, au cas qu'il leur prît envie de l'attaquer.

Ces dispositions faites, les Marattes passerent la riviere, & se répandirent dans tous les endroits de l'isle où l'eau leur permit d'aborder. Ils approcherent plusieurs fois du camp de l'usurpateur, & lui dirent mille paroles injurieuses, sans cependant oser l'attaquer.

Les pluies ayant cessé vers la fin d'Octobre, & les chemins étant devenus praticables, l'ennemi rappella ses partis, réunit toutes ses forces, & vint camper entre le camp de l'usurpateur & le bois de Plassey, avec d'autant plus de sécurité, qu'il comptoit sur son

pont. Il y resta trois jours, & fit courir le bruit qu'il ne se retireroit point, qu'il ne lui eût livré bataille.

Là-dessus, Aliverdi se mit en campagne, & s'approcha de l'ennemi, ne doutant point de le vaincre, si jamais il en venoit aux prises avec lui. Son armée se montoit à 48,000 hommes, parmi lesquels il y en avoit 20,000 de cavalerie. Celle de l'ennemi ne consistoit qu'en cavalerie, & il sçut se prévaloir de cet avantage par les conseils du rusé Mhir-Hubbeeb.

Comme l'usurpateur s'avançoit, il voulut repasser la riviere, mais Aliverdi fondit sur son arriere-garde avec un corps de cavalerie, & l'incommoda beaucoup dans sa retraite.

L'ennemi avoit déja gagné son pont, & passé les trois quarts de son armée, lorsqu'Aliverdi attaqua ce qui restoit en dé-çà, & en fit un carnage horrible. Cependant il fut obligé de se retirer pour se garantir du feu qu'on faisoit sur lui de dessus

dessus la machine flottante, en attendant qu'il eût reçu sa grosse artillerie.

Si Mhir-Hubbeeb, suivant les ordres que Boschar-Pundit lui avoit donnés, se fût retiré, & eût rompu son pont, après que l'arriere-garde des Marattes eut fait sa retraite, & qu'Aliverdi se fut retiré, il eût acquis une gloire immortelle. Mais ne croyant pas que le gros canon de l'usurpateur fût si près, il eut l'imprudence de rester dans son poste, jusqu'au moment qu'Aliverdi eut construit une batterie de trois pieces de six. Mhir-Hubbeeb essuya la premiere décharge, & ensuite reconnoissant la faute qu'il avoit faite, il voulut se retirer avec son parti: mais Aliverdi avoit eu soin de poster dans un lieu avantageux un corps de cavalerie, qui fondit sur l'ennemi, & le tailla en pieces, à l'exception de trois qui se sauverent, & furent rejoindre le gros de l'armée. L'action finit par un accident des plus funestes. Comme les troupes d'Aliverdi filoient sans cesse

pour ſuivre les fuyards, le pont ſe rompit, & il y en eut mille qui ſe noyerent dans la riviere.

Aliverdi répara le pont le plus promptement qu'il put, & ſe mit aux trouſſes de l'ennemi, mais il ne put jamais l'engager à une action générale. Les marches & les contre-marches qu'il fut obligé de faire, fatiguerent extrémement ſes troupes, ſur-tout ſon infanterie; tandis que les Marattes couroient impunément le pays, & levoient les revenus. L'uſurpateur n'oſant diviſer ſon armée, ſe contenta de renforcer la garniſon de Bukchs-Bunder ſur le Ganges de 500 cavaliers & de 100 fantaſſins, dont il donna le commandement à Seraſdi-Mahomet.

Aliverdi au déſeſpoir de voir ſes domaines en proie à ſes ennemis, ſans pouvoir les protéger, ni engager les Marattes à une action déciſive, réſolut enfin de traiter avec Boſchar-Pundit; mais ce Général étoit ſi enflé de ſes

ſuccès, qu'à l'inſtigation de Mhir-Hubbeeb, il ajouta un nouvel article à ceux qu'on lui avoit propoſés à Burdwan, ſavoir, qu'il reſtitueroit à la famille de Soujah-Khan le gouvernement qu'il avoit uſurpé à Suffraaz-Khan ſon aîné. Mhir-Hubbeeb, qui ſavoit qu'un accommodement, de telle nature qu'il fut, lui ſeroit déſavantageux, inſéra à deſſein cette clauſe dans le traité, prévoyant bien que c'étoit le ſeul moyen de l'empêcher. Il fit même plus, il inſinua à Boſchar-Pundit qu'à moins que d'obtenir cet article, il s'éloigneroit des ordres que l'Empereur lui avoit donnés, & le pria humblement de conſidérer la maniere dont il pourroit ſe laver de cette faute auprès du Roi de Sittarah ſon maître.

Cet article produiſit l'effet auquel Mhir-Hubbeeb s'étoit attendu, car les deux freres la rejetterent avec dédain, & les hoſtilités recommencerent de part & d'autre. Il y eut quelques eſcarmou-

ches, dans lesquelles la cavalerie d'Aliverdi eût toujours de l'avantage ; mais elles ne produisirent rien de décisif.

Hodjee-Hamet, que les scrupules de conscience n'empêcherent jamais d'employer les voies les plus illicites pour parvenir à ses fins, marqua à son frere, que dans la situation critique où ils se trouvoient, il convenoit d'obtenir par la trahison, ce qu'ils ne pouvoient effectuer par d'autres moyens. Aliverdi, qui connoissoit aussi-bien que son frere la mauvaise position de ses affaires, se rendit à ses avis. Hodjee forma le plan, & il fut exécuté de la maniere suivante :

Aliverdi mit un nouveau traité sur le tapis ; & pour en accélerer l'exécution, il proposa une conférence à Boschar-Pundit. Le Général accepta sa proposition, contre le sentiment de Mhir-Hubbeeb & de ses principaux Officiers.

On convint que l'usurpateur feroit dresser une tente spacieuse entre les deux camps, & que les Chefs s'y ren-

droient au jour & à l'heure marquée, accompagnés ſeulement de 80 perſonnes, & qu'en attendant on ceſſeroit les hoſtilités de part & d'autre.

Le jour venu, tout étant prêt pour la réception des Généraux, ils vinrent au lieu du rendez-vous avec le nombre de perſonnes dont on étoit convenu. Lorſqu'ils furent arrivés à la tente, Aliverdi entra le premier, & Boſchar-Pundit le ſuivit ſans ſe méfier d'une trahiſon.

Après les cérémonies accoutumées, on s'aſſit de part & d'autre, & au premier ſignal, deux cens hommes qu'Aliverdi avoit fait cacher derriere la doublure de la tente, entrerent tout à coup, & taillerent en pieces le Général des Marattes & ceux qui l'accompagnoient, avant qu'ils puſſent tirer leurs cimeterres. Il n'y en eut que deux ou trois qui échapperent.

On donna à l'inſtant un ſignal de la tente pour faire avancer l'armée de l'uſurpa-

teur; ſurquoi celle des Marattes ſe mit en mouvement, ſans ſavoir ce qui étoit arrivé : ceux qui s'étoient ſauvés étant arrivés dans ces entrefaites, & les ayant inſtruits du ſort de leur Général & de leurs Officiers, ils ne reſpirerent que la vengeance.

Dans le premier tranſport de leur rage, ils s'avancerent, réſolus de tirer raiſon de cette trahiſon, en livrant bataille à l'uſurpateur. Mais Mhir-Hubbeeb les arrêta, leur repréſentant que le ſeul moyen de faire échouer le deſſein que l'uſurpateur s'étoit propoſé dans cette occaſion, étoit de ne point en venir à une action générale. Ils ſe rendirent à ſon avis, & voyant que l'uſurpateur avançoit ils ſe retirerent, ce qui le mortifia beaucoup.

Après que les Marattes furent revenus du déſordre où ils étoient, ils élurent tous d'une voix Alli-Bey pour leur Général. Cet Officier tenoit le ſecond rang après Boſchar-Pundit, & s'étoit acquis

beaucoup de réputation dans les troupes. Ils parurent résolus d'exercer sur les habitans la vengeance qu'ils n'avoient pu tirer de l'usurpateur. Pour cet effet, ils posterent près de son armée plusieurs petits partis pour observer ses mouvemens ; & s'étant donnés rendez-vous à Nagour, capitale de la province de Bierboheen, ils se diviserent, & porterent le fer & le feu par-tout où ils passerent. Ils envoyerent un corps de troupes à Bukchs-Bunder ; ils l'attaquerent, le prirent, le pillerent, exerçant par-tout les cruautés les plus horribles que l'esprit humain puisse imaginer, coupant les oreilles, le nez & les mains à ceux des habitans qu'ils soupçonnoient avoir de l'argent caché, & les mammelles aux femmes qu'ils croyoient être dans le même cas.

Pendant ces scènes affreuses de désolation, l'usurpateur n'oublia aucun stratagême pour les attirer au combat ; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Il

les poursuivit sans relâche depuis le commencement de Décembre 1742 jusqu'à la fin de Février 1743, & les obligea enfin de regagner Nágour, & de sortir de la province, en traversant les montagnes de Bierboheen, d'où ils se rendirent à Sittarah, pour rendre compte de leur expédition, laissant plusieurs de leurs camarades entre les mains d'Aliverdi, qui les avoit fait prisonniers dans différentes actions. De ce nombre fut un Officier de distinction, nommé Sessarow, dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Mars 1742-3. A peine l'usurpateur commençoit-il à respirer, qu'il reçut avis d'Orissa qu'une autre armée de Marattes étoit entrée dans les provinces par la voie de Cuttack, sous les ordres de Ragojee, & pour comble de malheur, comme si la fortune eût voulu mettre sa constance à l'épreuve, Hodjee lui marqua qu'il en étoit entré une autre, commandée par Ballerow du côté de Patna, laquelle étoit

déja à deux ou trois journées de marche de Siclygully. Ces Généraux avoient chacun une armée de 60000 chevaux; le premier étoit parti de Sittarah pour appuyer les ordres qu'on avoit donnés à Boſchar-Pundit, & le mettre à même de les exécuter : le ſecond venoit de la même ville, avec ordre de ſe joindre à Ragojee, & de venger la mort de Boſchar-Pundit, qu'on avoit appriſe à Sittarah de Bierboheen.

L'uſurpateur craignant d'être pris entre deux feux, & qu'on ne lui coupât la communication avec ſa capitale, regagna avec le plus de diligence qu'il pût le pont de Cutwah; & après que ſon armée eut entiérement défilé, il le rompit, & prit le chemin de ſa capitale, outré de ſe voir obligé d'abandonner pour la ſeconde fois ſon pays à des ennemis implacables, auxquels il étoit hors d'état de réſiſter avec des troupes auſſi épuiſées que les ſiennes.

Le Lecteur ſe reſſouvient ſans doute

de la faute que fit l'infortuné Suffraaz-Khan de ne pas s'emparer du Pas de Siclygully, & de le mettre en état de défense. L'usurpateur qui en connoissoit l'importance, n'eut pas plutôt pris possession de son gouvernement, qu'il en commit la garde à un Officier de confiance, auquel il donna un corps de troupes choisies, & trois pieces de canon, persuadé que s'il étoit bien défendu, on empêcheroit les ennemis d'entrer dans la province de Bengale du côté de Patna, ou du moins qu'on retarderoit considérablement leurs progrès. Il ne croyoit point qu'on pût trouver un autre débouché, à moins que de se porter à l'Occident & de prendre le chemin de Pachet, & de traverser les montagnes de Birboheen, ainsi que Boschar-Pundit l'avoit fait l'année précédente; se flattant que s'ils prennoient cette route, ils ne pourroient arriver avant la chûte des pluies; mais il se trompa.

Ballajee-Row, connu plus communé-

ment sous le nom de Ballerow, étant arrivé dans les environs de Boglyporę, apprit de ceux qui l'avoient joint, & qui étoient les ennemis déclarés de la maison de l'usurpateur, qu'en entreprenant de forcer le Pas de Siclygully, il couroit risque de perdre beaucoup de monde, & même d'abandonner son entreprise. On lui proposa de prendre la route de Pachet, mais il rejetta ce conseil, disant qu'il perdroit le butin qu'il se proposoit de faire cette année; que Ragojee en profiteroit, & qu'il se verroit réduit à subsister lui & son armée des contributions qu'il pourroit lever dans la province de Bahar.

Pendant qu'il étoit dans cet embarras, le mauvais génie de l'usurpateur, & de la malheureuse province de Bengale, lui dicta un expédient qui l'en tira, sans danger pour lui, ni pour ceux qui le suivoient. Il envoya chercher quelques petits Rajahs qui demeuroient dans le voisinage des montagnes de Colgong,

& après leur avoir demandé s'ils ne connoissoient pas quelque passage pour entrer dans la province de Bengale, il promit une récompense à celui qui lui fourniroit un guide pour l'y conduire. Les Rajahs étoient très-disposés à le satisfaire, car la conduite que l'usurpateur avoit tenue pendant les six années qu'il gouverna la province de Bahar, l'avoit rendu odieux à tout le monde ; mais aucun d'eux ne connoissoit assez les trois chaînes de montagnes, qui séparent la province de Bahar de celle de Bengale, pour tenter une entreprise aussi périlleuse.

Cette nouvelle s'étant répandue, elle vint aux oreilles d'un vieux paysan, qui habitoit dans les montagnes de Colgong. Il se rendit au camp des Marattes, & demanda à parler au Général ; ce qui lui ayant été accordé, il s'obligea moyennant un lac de roupies, de le conduire par un passage secret dans la province de Bengale.

Le Général ayant appellé à l'écart deux Rajahs qui connoiſſoient le payſan, il leur demanda s'il pouvoit ſe fier à lui ; & lui ayant répondu que oui, il lui fit compter la ſomme qu'il avoit demandée, & donna ordre à l'armée de ſe tenir prête à marcher le lendemain.

Le guide, ſuivant la promeſſe qu'il avoit faite, conduiſit d'abord l'armée Maratte du côté de l'occident, un ou deux degrés en tirant vers le midi, juſqu'à un paſſage qui étoit au centre des montagnes de Colgong. Ce paſſage le guida pour le reſte de l'expédition ; & il la mena par d'aſſez beaux chemins dans la plaine qui eſt entre les montagnes de Colgong, & celles de Telliagurry. De-là il tira vers le midi, & ſe rendit à un ſecond paſſage, qu'il franchit avec la même facilité que le premier. Il traverſa pendant deux jours la plaine qui eſt entre les montagnes de Telliagurry & celles de Rajamhol, en tirant vers le ſud-eſt. La nuit venue, il

fit faire halte au Général jusqu'au lendemain. Il le conduisit ensuite du côté du midi, & le soir il entra dans un passage qui traversoit les montagnes de Rojamhol, & l'armée déboucha, sans avoir perdu un seul homme, ni un seul cheval, dans la province de Bengale, dans la plaine qui est à l'occident de la ville de Rajamhol, dans une petite ville appellée Banian-Gang. Il fit cette route dans l'espace de six jours, à compter de celui qu'il partit de Bogulpore, que les Anglois appellent Boglypore, par des chemins qu'on avoit regardés jusqu'alors comme absolument impraticables. Ballajee-Row ajouta un présent à la somme qu'il lui avoit donnée, & il s'en retourna chez lui. Il s'appelloit Sittaram-Roy, & il étoit de la tribu de Raazpout. Ballajee-Row arriva à Banian-Gang, le 13 de Mars 1742-3.

L'usurpateur ayant eu avis du départ de Ballajee-Row, & de la route qu'il avoit prise vers l'occident,

ne douta point qu'il n'eût côtoyé les montagnes, pour entrer dans Bengale par la route de Pachet ou de Bierboheen. Il en étoit si persuadé, qu'il se disposa à entrer en campagne, espérant de pouvoir battre l'armée de Ragojee, avant que celle de Ballajee-Row pût la joindre. Mais à peine eut-il pris cette résolution, qu'il reçut un courier du Gouverneur de Rojamhol, lequel lui dit, que Ballajee-Row étoit entré dans la province de Bengale par des passages qu'on lui avoit indiqués dans les montagnes, & qu'à l'heure qu'il lui parloit, il devoit avoir joint Ragojee.

Cette nouvelle fit évanouir ses espérances, mais elle n'ébranla ni son courage, ni sa constance. Il renonça au dessein qu'il avoit formé de repasser la Cutwah, mais il ne voulut point s'enfermer dans sa capitale, à la sûreté de laquelle il avoit pourvu, & établit son camp dans les environs.

Les deux Généraux Marattes se joi-

gnirent dans la province de Burdomaan le 17 Mars 1742-3 ; & après avoir eu une conférence ensemble, ils convinrent que les deux armées partageroient également le butin, mais qu'elles agiroient chacune séparément sous leurs Généraux respectifs. Ils convinrent des routes que prendroient leurs partis, & se mirent en possession de la province. Le corps de l'armée se rendit à Cutwah, construisit un nouveau pont, & défila dessus. Ils se séparerent ensuite, & continuerent les déprédations que Boschar-Pundit avoit commencées l'année précédente.

Pendant que ces choses se passoient, l'usurpateur se tint enfermé dans ses retranchemens, mais il ne resta pas oisif. Voyant qu'il ne pouvoit employer la force, il eut recours à la fraude & aux stragêmes, dans lesquels il étoit aussi bien versé que dans les armes. Il commença par s'informer du caractere, du génie & de la capacité des Généraux ennemis,

ennemis, de même que des sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre ; en quoi Sessarow dont j'ai parlé ci-dessus, lui fut d'un grand secours. Il l'avoit ménagé du moment qu'il devint son prisonnier, prévoyant qu'il pourroit lui être utile un jour. Il redoubla ses caresses dès l'instant que les Généraux furent arrivés, & fut s'attacher par les liens de l'amitié un homme, qui un peu auparavant, étoit son ennemi déclaré.

La maxime de Tibere *divide & impera*, étoit la maxime favorite de l'usurpateur. Il comprit parce que Sessarow lui dit, que les esprits des Généraux ennemis étoient disposés à recevoir les impressions qu'il vouloit leur donner. Il sut que Ballajee-Row étoit extrêmement hautain & insolent, & d'une avarice extrême : que Ragojee avoit beaucoup de courage, mais qu'il étoit fâché de partager le commandement avec un homme qui lui étoit inférieur. Il sut encore qu'ils s'étoient brouillés

avec leurs troupes, au sujet du partage du butin.

Il agit en conséquence, & s'efforça d'augmenter une bréche, qui n'étoit pas encore grande pour l'assaut. Il fomenta les sémences de division & de jalousie qui existoient entr'eux, & pour cet effet il se servit de quelques émissaires, qui agirent avec tout le succès qu'il s'étoit promis. Ils sémerent la division entre les deux armées, qui s'accuserent réciproquement d'avoir manqué de bonne-foi dans le partage des revenus & du butin. Les espions étoient si bien instruits, qu'ils produisirent des preuves de ce qu'ils avançoient, auxquelles il étoit impossible de se refuser. Cela occasionna des jalousies & des inimitiés entre les deux armées; elles en vinrent à une rupture ouverte, & elles résolurent d'agir chacune séparément. L'usurpateur saisit cette occasion, & sachant que Sesfarow avoit quelque ascendant sur Bailajee-Row, avec lequel il étoit allié, il se

servit de lui pour négocier un traité de paix avec ce Général.

Sessarow se donna tant de mouvement auprès de son parent, qu'il le fit enfin consentir à faire sa paix avec l'usurpateur; & il s'y prêta d'autant plus aisément, qu'il espera qu'en traitant avec lui à l'insçu de son collégue Ragojee, il en tireroit un bien meilleur parti.

On convint bientôt des préliminaires. L'usurpateur promit à Ballajee-Row le Chout de deux années de revenu, & celui-ci s'obligea de joindre son armée à la sienne, & de l'aider à chasser Ragojee de ses Etats. Ils convinrent en outre que pour mieux tromper Ragojee, Ballajee-Row, s'approcheroit du camp d'Aliverdi, & feindroit même de vouloir l'attaquer, tant pour amuser Ragojee, que pour faciliter une entrevue entre l'usurpateur & le Général, que l'on fixa au 13 de Mars 1743 à Plassey.

L'usurpateur décampa le 29 de Mars, & prit la route de Plassey. A peine se

fut-il mit en marche, que les espions lui donnerent avis que les deux armées ennemies étoient en mouvement. Aliverdi craignant que Ballajee-Row n'eût consenti au traité que pour l'amuser, & le tirer de son camp, y retourna aussitôt, & différa à l'exécuter jusqu'à ce qu'il fût instruit de la cause de ces mouvemens.

Seffarow, piqué d'un soupçon aussi injurieux pour lui, répondit sur sa tête de la sincérité de son cousin, & Ballajee-Row ayant juré par le Ganges de remplir ses engagemens, on remit le traité sur le tapis, on fixa le jour du rendez-vous au 3 d'Avril, & les deux Généraux convinrent de s'aboucher entre Plassey & Burwah, quelques milles plus près du camp & de la capitale de l'usurpateur. *

* Voici ce qui donna lieu aux soupçons d'Aliverdi. Ragojce ayant appris que Ballajee-Row devoit attaquer le camp de l'usurpateur, & ne doutant point que la

Aliverdi décampa de nouveau le 2 d'Avril, & ſe mit en marche; mais comme il craignoit Ragojee, il donna ordre à Muſtapha-Khan de marcher ſur le flanc de l'armée avec un corps de 10000 hommes de cavalerie.

Les deux Généraux ſe rendirent le trois dans une tente éloignée d'environ deux coſſes des deux camps, qu'ils avoient eu ſoin de faire auparavant viſiter par des députés. Le Général Maratte inſiſta à ce que les vingt-cinq lacs de roupies, auxquels ſe montoit le Chout des revenus, lui fuſſent payés en or. L'uſurpateur répondit à cela, que toute injuſte qu'étoit cette demande, vu qu'il avoit levé les revenus & les impôts depuis deux années, il vouloit bien s'y prêter, à condition que Ragojee ſignât le traité. Ballajee-Row trouva

ville ne ſe rendît, au cas qu'il vînt à réuſſir, ſe mit en mouvement, pour être plus à portée de partager le butin.

cette proposition si déraisonnable, qu'il fut sur le point de rompre le traité; mais Sessarow le détermina à en faire l'ouverture à Ragojee, moyennant une récompense qu'Aliverdi lui promit.

Ragojee répondit qu'il ne se prêteroit à aucun accommodement, qu'on n'accordât aux Marattes le Chout à perpétuité, & qu'il ne passeroit point outre à moins qu'on ne convînt de cet article préliminaire. *

Le messager étant retourné avec cette réponse laconique, on fut sur le point de suspendre l'exécution du traité, mais Sessarow ayant interposé sa médiation, l'usurpateur fit enfin la paix avec Ballajee-Row aux conditions suivantes; » savoir, qu'Aliverdi payeroit vingt-» deux lacs de roupies en or, pour » deux années du Chout, & qu'au cas

---

* Ce préliminaire lui fut dicté par Mhir-Hubbeeb, qui le joignit au moment qu'il entra dans la province de Bengale.

» que Ballajee ne pût s'accommoder avec
» son collégue, il aideroit l'usurpateur
» à le chasser de ses Etats. Ils s'oblige-
» rent par les sermens les plus solem-
» nels à exécuter ce traité, & ils se sépa-
» rerent après s'être fait réciproquement
» des présens & quantité de politesses ».

L'usurpateur remplit ses engagemens au bout de deux jours, & Ballajee-Row fut si touché de sa bonne-foi, qu'il retira son armée, repassa la Cutwah, & se rendit dans la province de Burdomaan, où son collégue le suivit bientôt après, ne se sentant pas en état de faire face à Aliverdi.

Ballajee - Row rappella les différens partis qu'il avoit dans la province, & après avoir distribué à ses troupes une partie de la contribution qu'il avoit levée, il sortit de Bengale & retourna à Sittarah par le chemin de Bierboheen, laissant à son collégue le soin de s'accommoder aux termes les plus avantageux

qu'il pourroit, malgré le serment solemnel qu'il lui avoit fait.

Ce Général, sans perdre du temps, s'empara des cantons que les partis de Ballajee-Row venoient d'évacuer. Il envoya Mhir-Hubbeeb, avec le titre & l'autorité de Général, prendre possession d'Orissa ; celui-ci s'établit à Cuttack, & gouverna la province avec un pouvoir aussi illimité que s'il en eût été Souverain légitime.

L'usurpateur, réveillé par les clameurs de ses peuples, quitta de nouveau sa capitale, passa la Cutwah, & se mit aux trousses de Ragojee jusqu'à la mi-Mai, sans pouvoir l'engager à une action générale, malgré les ruses & les stratagêmes qu'il mit en usage. Les pluies étant survenues cette année de meilleure-heure, les chemins devinrent impraticables, & les deux armées furent obligées de se cantonner vers le 20 de Mai. A la fin de cette campagne l'ennemi se

trouva maître d'Orissa & de tout le pays qui est à l'occident de la riviere d'Hougley, depuis Ballasour, jusqu'à quelques milles du fort de Tanna, qui est près du fort Guillaume, * où les Anglois ont un comptoir.

L'usurpateur, par le traité qu'il fit avec Ballajee-Row, se délivra du danger qui le ménaçoit, mais ses provinces n'en furent pas plus soulagées. Le Maratte n'en exécuta qu'une partie, & il ne dut point en être surpris, après les exemples de trahison & de perfidie qu'il avoit donnés.

Ce malheureux pays éprouva dans cette occasion tous les fléaux inséparables de la guerre. Le grain devint extrêmement rare, la main-d'œuvre augmenta de prix, & le commerce fut interrompu. Les manufactures se releverent il est vrai depuis le mois de Juin jus-

---

* Aliverdi se retira avec son armée à Morshadabad, & Ragojee à Bierboon durant les pluies.

qu'à celui d'Octobre, mais ce répit fut si court, que les étoffes augmenterent de prix, sans être pour cela mieux fabriquées, ce qui fit qu'on ne pût les débiter dans les ports qui sont à l'occident de Juddah, de Mocha & de Bussorah.

Le commerce des Européens eut beaucoup à souffrir ; l'ennemi pilla souvent leurs effets, & ils éprouverent une infinité d'exactions de la part de l'usurpateur. Mais ce malheur leur fut commun avec tous ceux qui se trouverent à portée de l'ennemi. La maison de Juggaat-Seet, qui avoit contribué à l'usurpation d'Aliverdi, ne fut pas plus épargnée que les autres, ce qui causa une joie infinie aux partisans de la famille de Soujah-Khan.

Si quelque chose pouvoit justifier les vexations d'Aliverdi, c'étoit la fâcheuse situation où il se trouvoit ; & en effet elle étoit telle, que tout autre que lui eût mérité d'être plaint. Quoiqu'il se fut emparé des trésors des trois derniers

Soubahs, il lui en restoit cependant peu de chose, vu les dépenses continuelles qu'il avoit été obligé de faire. On a su qu'indépendamment de ce qu'il lui en coûta pour faire sa paix avec Ballajee-Row, il fit présent à ce Général de quatre millions de livres sterling; mais qu'on fit courir le bruit qu'il ne lui avoit donné que vingt-deux lacs de roupies, pour sauver son crédit, & fournir au Maratte le moyen de s'approprier cette somme. On ne doit donc pas être surpris qu'à son départ il ait fait présent à Jeyndi-Amet-Khan, second fils d'Hodjee, d'un habillement complet, qu'on évalua deux lacs de roupies.

Les deux armées se remirent en campagne dans le mois d'Octobre 1743, Ragojee descendit des montagnes de Bierboheen, & vint camper dans les environs de Burdwan. Les mois suivans se passèrent en marches, contre-marches & escarmouches, avec différens succès, mais toujours au malheur des peuples,

Année 1743.

qui ne furent pas moins foulés par les troupes de l'usurpateur, que par celles de l'ennemi; les premieres se déguisant en Marattes, pour mieux cacher leur brigandage.

Année 1743-4 Dans le mois de Mars 1744, ces brigands, excités par le butin immense qu'avoient fait leurs camarades pendant les deux années précédentes, pénétrerent dans les provinces par Cuttack, Bierboheen & Patna, de maniere que pendant six années consécutives, ce malheureux pays devint la proie des Marattes, sans autre répit que celui que lui laissoient les saisons pluvieuses. Ils le laissoient engraisser pendant ces intervalles, pour pouvoir le dévorer plus à leur aise. Cependant l'usurpateur se maintint avec une constance, une intrépidité, & une adresse admirables, quoiqu'il fût souvent réduit à la derniere détresse, & qu'une partie de sa capitale eût été plusieurs fois pillée & saccagée par les Marattes.

Vers la fin de 1744, il attaqua & força tous les quartiers de l'ennemi, & l'obligea à se retirer plutôt que de coutume. Comme il étoit encore maître d'Orissa, il se rendit dans le mois de Décembre dans cette province avec une diligence incroyable, reprit Cuttack, & obligea l'ennemi à regagner les montagnes. Aprés y avoir mis garnison, il retourna dans sa capitale au commencement de Février 1744-5, & y fut reçu aux acclamations du peuple. Ayant réfléchi sur la confusion où étoient les affaires dans la province de Bahar & dans la ville de Patna, & sentant de quelle importance il lui étoit de s'en assurer la possession, il en donna le gouvernement à son neveu Jeyndi-Amet-Khan, dont il connoissoit le courage, les talens & l'intégrité, lequel s'y rendit sous l'escorte d'un gros corps de cavalerie.

Je passe sous silence quantité d'autres événemens, pour reprendre le fil de ma

narration depuis là fin de l'année 1745, temps auquel il arriva un incident, qui occasionna la destruction de ce Général, de même que celle de son frere & de son neveu.

Ce fut précisément dans ce temps-là que l'usurpateur commença à regarder de mauvais œil la réputation & l'autorité de son favori Mustapha-Khan, lequel ayant amassé des richesses immenses, & sachant les dispenser à propos, avoit acquis sur les troupes, & sur-tout sur les Patanes, un ascendant, qui ne donnoit que trop à connoître ses vues ambitieuses. J'ignore s'il avoit ou non des mauvais desseins contre son maître; mais l'amitié que les troupes lui portoient étoit plus que suffisante pour le rendre suspect dans un gouvernement où le trop de réputation & d'autorité est aussi dangereux pour celui qui les posséde, que pour le Souverain dont il dépend.

L'usurpateur sut de son frere Hodjee que Mustapha-Khan formoit des desseins à son préjudice, & prenoit actuel-

lement des meſures avec les Marattes pour le dépoſer l'année ſuivante & s'emparer du gouvernement.

On ignore ſi cet avis étoit fondé ou non, ou s'il ne fut pas donné pour couvrir le deſſein qu'Hodjee avoit formé de perdre Muſtapha-Khan. Cependant Hodjee produiſit des preuves de ſes ſoupçons qui approchoient beaucoup de la réalité, qui jointes à la jalouſie que ſon frere avoit conçue contre ce Général, le déterminerent à le faire aſſaſſiner la premiere fois qu'il viendroit à la Cour.

Comme Muſtapha-Khan étoit généralement aimé, il eut bientôt avis du deſſein qu'on tramoit contre lui; il prit l'allarme, & s'enfuit à la tête de 3000 Patanes. Sumſeer-Khan, Général Patane, qui commandoit ſous lui, fut le joindre douze heures après avec un corps de 2000 hommes. Ces deux Généraux ſe rendirent par des marches forcées à Siclygully, avant que l'Officier

qui gardoit ce passage pût être instruit de leur brouillerie avec l'usurpateur. Ils lui dirent qu'on les envoyoit pour renforcer Jeyndi-Amet-Khan, si bien qu'ils entrerent dans la province de Bahar, dans le dessein de se rendre dans celle de Patan.

Aliverdi se voyant ainsi abandonné de ses meilleures troupes, & des deux Généraux auxquels il avoit le plus de confiance, ne douta plus qu'il n'eût été trahi, & que Mustapha-Khan ne fût d'intelligence avec les Marattes ; il s'assura les autres Patanes par des présens & des promesses, & dépêcha un courrier à son neveu Jeyndi-Amet-Khan, pour l'informer de cet événement, lui ordonnant de se mettre en campagne pour arrêter les fuyards, ajoutant, qu'il alloit se mettre à leurs trousses, pour tâcher de les prendre entre deux feux.

Il se rendit à la tête d'un gros corps de troupes affectionnées à sa personne & à son gouvernement, à Siclygully, où il

il ne resta qu'autant de temps qu'il en falloit pour faire décapiter l'Officier qui avoit laissé passer les Patanes.

Si Mustapha-Khan eût fait autant de diligence pour s'éloigner du Pas de Siclygully, qu'il en avoit mis à s'y rendre, il fût sorti de la province de Bahar avant que Jeyndi-Amet, ou l'usurpateur eussent pu l'atteindre. Mais comme il ne soupçonnoit point qu'on le poursuivît, il fut si long-temps en marche, qu'Aliverdi le joignit entre Monghir & Patna, & lui fit offrir son pardon, s'il vouloit se soumettre, & rentrer dans son service.

Mustapha-Khan ne voulut écouter aucune proposition, & renvoya le Messager avec une lettre de défi. Ayant appris que Jeyndi-Amet n'étoit éloigné que de quelques-heures de marche, il résolut de combattre l'usurpateur, il mit ses troupes en ordre de bataille, & fit sonner la charge.

Le combat fut sanglant, mais de

courte durée. Mustapha-Khan, n'écoutant que son courage & son ressentiment, & se flattant de tirer vengeance de l'usurpateur fondit avec impétuosité dans l'endroit où Aliverdi combattoit en personne ; mais n'ayant point été soutenu, il fut investi de toutes parts & tué sur la place. On lui coupa la tête, & on la mit au bout d'une pique. Les Patanes ayant appris sa mort, Sumseer-Khan s'enfuit avec ceux qui avoient échappé au combat, & prenant un chemin différent de celui par où venoit Jeyndi-Amet-Khan, il sortit de la province, malgré tous les mouvemens qu'on se donna pour l'atteindre.

Aliverdi retourna dans sa capitale, beaucoup plus craint qu'il ne l'étoit auparavant, mais encore plus détesté à cause de ce dernier trait de politique. On attribua la mort du Général Patane à une basse jalousie, & ses amis voyant l'ingratitude dont il payoit les services qu'il lui avoit rendus, craignirent à leur

tour de devenir les victimes des soupçons d'Hodjee.

Hodjee, qui avoit accompagné son frere dans son expédition contre Mustapha-Khan fut joindre son fils Jeyndi-Amet-Khan avec la tête du Général. Il retourna avec lui à Patna, & après avoir exercé mille indignités sur cette tête, qu'il n'osoit regarder auparavant sans frayeur, il la fit porter trois fois en triomphe autour de la ville. La justice divine parut s'intéresser à la vengeance de ce galant homme, en favorisant la fuite de Sumseer-Khan par une voie extraordinaire. Jeyndi-Amet-Khan, voyant les indignités que son pere exerçoit, ne put retenir ses larmes, car il étoit lié d'une amitié intime avec le défunt. Revenons à Sumseer-Khan.

Le Général Patane étant arrivé dans son pays, commença à lever des troupes, & avec tant de succès, qu'il fut en état en 1747, de retourner à la tête de 8000 chevaux.

Il eſt à propos d'avertir ici le lecteur, que les deux Généraux Patanes, au ſortir de Morshadabad, écrivirent à Mhir-Hubbeeb, qu'ils retourneroient l'année ſuivante pour s'emparer de Patna, que de-là ils iroient joindre les Marattes, pour attaquer enſemble l'uſurpateur, déclarant qu'ils ne vouloient plus avoir aucun commerce avec cet aſſaſſin. Mhir-Hubbeeb enchérit ſur le plan, & leur conſeilla de n'employer d'autres armes contre les deux freres que celles dont ils avoient coutume de ſe ſervir, ſavoir la ruſe & la trahiſon. Que ménageant les choſes comme il faut, & feignant de ſe repentir de leur conduite paſſée, il leur étoit aiſé d'obtenir une entrevue avec le Nabab à Patna, ce qui leur donneroit le moyen de l'aſſaſſiner, & de piller la ville.

Cette correſpondance de lettres fut fatale à Muſtapha-Khan, en ce qu'elle l'empêcha de ſortir de la province de Bahar auſſi promptement qu'il auroit dû

le faire : mais Sumſeer-Khan profita avec d'autant plus de plaiſir du conſeil de Mhir-Hubbeeh, qu'il étoit brave, réſolu, & en état de l'exécuter, ſes ſoldats lui ayant promis avec ſerment de venger la mort de leur Général, ou de périr juſqu'au dernier homme.

Cette réſolution priſe, Sumſeer-Khan ſe mit en marche, & étant arrivé près de Patna ſur la rive oppoſée de la riviere, il écrivit à Jeyndi-Amet-Khan qu'il étoit marri de ſa conduite paſſée, mais qu'il n'avoit agi que par le conſeil de ſon Général ; qu'il ſavoit lui-même l'attachement qu'il avoit toujours eu pour ſon oncle ; qu'il levoit actuellement un corps de troupes, qui, de même que lui, étoient réſolues de ſervir ſous ſes ordres contre les ennemis communs de ſa maiſon & de ſes Etats ; qu'il eſpéroit qu'il voudroit lui permettre de l'aller voir, pour lui donner des preuves de ſon attachement & de ſa ſoumiſſion.

Année 1747.

Jeyndi-Amet-Khan communiqua cette

lettre à son pere Hodjee, lequel s'étoit rendu à Patna sur les avis qu'il avoit eu que Sumseer-Khan & Mhir-Hubbeeb concertoient ensemble sur les moyens de piller sa capitale. Il ordonna à son fils de recevoir la visite de Sumseer-Khan, & de le faire assassiner, ajoutant qu'il lui diroit les moyens de le faire.

Jeyndi-Amet-Khan, trouvant cette résolution trop barbare, résolut d'attendre les ordres de son oncle, à qui il envoya une copie de la lettre de Sumseer-Khan. Il écrivit au Général Patane qu'il avoit fait part de sa proposition au Soubah, & qu'il ne pouvoit lui donner une réponse positive qu'il n'eût su ses intentions. Le Soubah répondit à son neveu, à l'égard de ce qui se passe entre vous & Sumseer-Khan, suivez de point en point les ordres de votre pere.

Hodjee ordonna à son fils de marquer au Général Patane, qu'il recevroit avec d'autant plus de plaisir sa visite, qu'elle lui procureroit le moyen de l'embrasser :

que le Soubah acceptoit ses services, & le prioit de se rendre incessamment à Morshadabad. Pour mieux le leurrer, l'usurpateur lui écrivit aussi là-dessus dans les termes les plus pressans.

J'ai dit ci-dessus la méthode que Mhir-Hubbeed avoit proposée aux deux Généraux Patanes pour se défaire du Nabab de Patna, & piller sa capitale. Les deux freres n'avoient appris que cette derniere circonstance, & ne savoient rien de l'assassinat qu'on méditoit. Voici l'expédient qu'Hodjee imagina pour se défaire de Sumseer-Khan. Jeyndi-Amet-Khan donna rendez-vous au Général Patane dans une petite plaine qui est au nord de la ville. On dressa une tente magnifique, sous laquelle on devoit mettre feu par-dehors, lorsque Jeyndi-Amet-Khan seroit éloigné de quelques pas de la tente. Sumseer-Khan fut averti du complot par un Patane qui étoit au service d'Hodjee.

Mai 1747.

Sumſeer-Khan ayant reçu les lettres de l'uſurpateur & des Nababs, paſſa la riviere avec ſes troupes environ deux milles au nord de la ville, & étant arrivé au lieu du rendez-vous à un ſtade de la tente, le Nabab l'envoya prier de faire faire halte à ſes troupes, pour qu'ils ne fuſſent point incommodés par la pouſſiere, d'autant qu'il n'avoit que cinq perſonnes à ſa ſuite. Là-deſſus le Général Patane s'avança avec quelques Officiers affidés, qui avoient eu ſoin de cacher des armes ſous leurs habits.

Ils s'embraſſerent avec les plus grandes démonſtrations d'amitié, & après bien de complimens de part & d'autre, ils s'aſſirent, & commencerent à diſcourir ſur les opérations de la guerre qu'ils avoient deſſein de faire aux Marattes. Au bout d'une heure, un domeſtique s'approcha du Nabab & lui parla à l'oreille, ſurquoi celui-ci ſe leva, diſant au Général qu'il alloit donner quelques

ordres touchant ſa réception, & qu'il ſeroit à lui dans quelques minutes. Lorſqu'il fut à mi-chemin de la porte, Sumſeer-Khan, & ceux qui l'accompagnoient, ayant mis le ſabre à la main, tombèrent ſur Jeyndi-Amet-Khan, & le tuerent avec tous ceux qui étoient dans la tente. Quelques-uns d'entr'eux ſortirent à l'inſtant, & furent dans l'endroit où étoit la fuſée, pour empêcher qu'on n'y mît le feu ; mais ceux qui étoient prépoſés pour cet effet, s'enfuirent dans la ville, au premier bruit qu'ils entendirent.

Sumſeer-Khan ayant fait avancer ſes troupes, monta à cheval, & entra dans la ville preſqu'auſſitôt que les fuyards, & avant qu'Hodjee eût reçu le moindre avis de la funeſte deſtinée de ſon fils.

Il ſe rendit à l'inſtant au palais, & s'empara d'Hodjee au moment qu'il alloit s'enfuir, & ayant donné ordre qu'on le gardât à vue, il fut chercher dans la ville les tréſors que ſes eſpions lui avoient

indiqués. Il les fit porter au palais, & livra la ville au pillage à ses soldats, qui y commirent pendant trois jours toutes les cruautés que la vengeance & l'avarice sont capables de suggérer. Ils n'épargnerent que les Comptoirs des François, des Anglois & des Hollandois.

Sumseer-Khan, après lui avoir reproché dans les termes les plus amers & les plus injurieux son ingratitude, sa perfidie, & la cruauté dont il avoit usé envers Mustapha-Khan, lui fit donner cent & un coups de fouet, & l'ayant fait mettre sur une âne, les pieds attachés sous le ventre de l'animal, le visage barbouillé de noir & de blanc, il le fit conduire par la ville, & par les mêmes endroits où il avoit fait porter la tête de Mustapha-Khan. Cette marche finie, il lui fit donner encore cent & un coups de fouet, moins dans la vue de le châtier, que pour l'obliger à découvrir l'endroit où étoit son trésor :

mais il endura ce supplice avec une constance héroïque, sans vouloir découvrir où il l'avoit caché. Il le fit ensuite attacher à la jambe de l'éléphant sur lequel on avoit porté la tête de Mustapha-Khan, résolu de lui faire souffrir la mort la plus longue & la plus cruelle; mais un de ses gardes, touché de pitié pour sa vieillesse, pour sa dignité, & pour ses souffrances, & des larmes qu'il versoit pour son fils, lui donna une dose de poison, qui termina sa malheureuse vie.

Sumseer-Khan, après cette vengeance exemplaire, retourna dans son pays avec un butin immense, sans songer aux engagemens qu'il avoit contractés avec Mhir-Hubbeeb.

Les destinées d'Hodjee-Hamet & de Jeyndi-Amet-Khan ne firent pas la même impression sur le public. Il plaignit celle du second, autant qu'il détestoit la mémoire du premier : mais il est aisé de concevoir qu'elles causerent à l'usur-

pateur la plus vive affliction. Elle fut telle, que lorsqu'il reçut la nouvelle de leur mort, il voulut attenter sur sa vie, & qu'on eut toutes les peines du monde à l'en empêcher. La réfléxion vint enfin à son secours, & il surmonta par son courage les premieres impressions que ce malheur avoit faites sur lui. Sa Begum fit tant par ses sages représentations, qu'elle l'obligea à reprendre les rênes du gouvernement. Cette femme fut l'honneur de son sexe par sa sagesse, sa magnanimité, son humeur bienfaisante, & par mille autres qualités dont elle étoit douée. Elle avoit beaucoup de part aux conseils de l'usurpateur, & il la consultoit dans toutes les affaires épineuses, excepté dans les cas où il s'agissoit de prendre quelque résolution sanguinaire, sachant qu'elle étoit incapable de s'y prêter, ni de les approuver quelque bon succès qu'elle eût. Elle lui prédit plus d'une fois que sa conduite causeroit la ruine de sa famille.

Quoique la situation critique de l'usurpateur le tînt continuellement en action, cependant la mort de son neveu avoit fait une trop forte impression sur son cœur, pour être aisément effacée. Il l'aimoit tendrement, & il l'avoit désigné pour son successeur, préférablement à Hodjee son fils aîné, qui avoit dans ce temps-là le titre de Dewan de l'Empereur, titre auquel il avoit autant de droit que son oncle à celui de Soubah. Mais ce dessein ayant échoué par la mort de Jeyndi-Amet, à laquelle son frere & lui eurent beaucoup de part, la seule satisfaction qu'il put donner aux Manes de son neveu, fut d'accorder son affection à son fils ainé Mhirza-Mahommed, qu'il adopta sur le champ; & dès ce moment ce jeune homme fut regardé comme son successeur.

L'usurpateur resta tranquille jusqu'au mois d'Octobre 1747 que les pluies cesserent. Les Marattes rentrerent alors dans la province de Bengale par les Octob. 1747.

montagnes de Bierboheen ; & Sumſeer Khan , après avoir mis le butin qu'il avoit fait à Patna en sûreté , ſe rendit dans la province de Bahar ; il ſe reſſouvint alors de l'engagement qu'il avoit contracté avec Mhir-Hubbeeb, eſpérant, en ſe joignant aux Marattes , de partager pareillement le butin de Morshadabad.

Aliverdi s'étoit mis en campagne de bonne-heure , & au premier avis qu'il eut que Sumſeer-Khan étoit entré dans la province de Bahar , il s'avança par des marches forcées, réſolu de venger la mort de ſon frere & de ſon neveu , eſpérant de le battre avant qu'il pût joindre les Marattes. Dans ces entrefaites , ces derniers , qui ne vouloient point haſarder une action avant que d'avoir joint leurs nouveaux alliés, ſe hâterent d'arriver à Bogolpore , qui étoit le lieu du rendez-vous , ſi bien que les trois armées y arriverent la même nuit. L'uſurpateur poſa ſon camp , & envoya ſes

espions à la découverte. Ils lui dirent à leur retour qu'il étoit campé entre les deux armées ennemies ; que les Patanes étoient un cosse au nord, & les Marattes à peu près à la même distance au midi. Tout autre que l'usurpateur eut été effrayé d'une situation aussi critique. Quelques-uns de ses Généraux lui conseillerent de profiter de l'obscurité de la nuit pour se retirer vers Siclygully, mais il rejetta leur avis avec indignation. Il connoissoit parfaitement le génie & la disposition des ennemis avec lesquels il avoit à faire, & il se régla là-dessus. Il connut à l'instant la seule ressource qui lui restoit.

Il tint à minuit un conseil de guerre, composé de trois ou quatre de ses principaux Officiers. Il leur fit part de son dessein, & leur dit de se tenir prêts à marcher avec leurs troupes demi-heure avant le point du jour, sans lever leurs tentes, avec défense de porter autre chose que leurs armes, se chargeant de ré-

pondre de ce qu'ils laisseroient dans le camp. Ces ordres donnés, il fut se coucher.

L'usurpateur se mit à la tête de son armée avant le point du jour, & s'avança pour attaquer les Patanes. Ceux-ci l'attendirent avec confiance, ne doutant point que leurs alliés n'attaquassent son arriere-garde. On en vint à une bataille sanglante, dans laquelle l'usurpateur pût dire avec raison, qu'il avoit plusieurs fois combattu pour l'Empire, mais que cette fois-ci il avoit combattu pour sa vie. Après un combat des plus opiniâtres, Sumseer-Khan fut tué, & les Patanes prirent la fuite; mais au lieu de les poursuivre, il retourna dans son camp, où, comme il s'y étoit attendu, il trouva les Marattes qui le pilloient; il tomba sur eux & les tailla en piéces; après quoi il retourna triomphant dans sa capitale.

Malgré ces glorieux succès, les Marattes ne lui laisserent aucun relâche, & ce

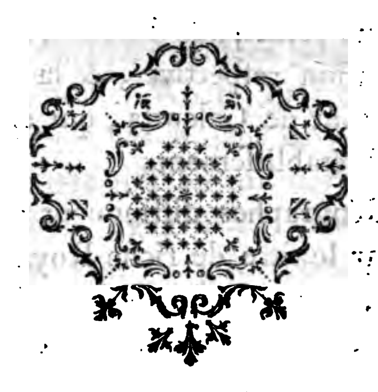
& ce ne fut qu'en 1750, qu'il fit sa paix avec eux aux conditions qu'on peut voir dans l'abrégé de l'histoire de Bengale dont j'ai parlé ci-dessus. C'est-là que le Lecteur pourra voir la conduite de ce scélérat dans son domestique, & dans le sein de la tranquillité publique. Je finirai ce Chapitre par le récit de quelques circonstances qui suivirent sa mort, laquelle arriva en 1756. Tout le monde sait, & nous ne le savons nous-mêmes que trop, qu'il laissa son gouvernement à Mhirza-Mahommed son fils adoptif, lequel prit le titre de Surajad-Dowla; qu'après qu'il eut levé une opposition qu'une partie de sa famille avoit faite à sa succession, il nous déclara la guerre, & détruisit nos établissemens. On a pu voir les causes de cette invasion dans la seconde édition du commerce des Indes, imprimée en 1764, & il est inutile de les rapporter ici.

Lorsque Surajad-Dowla déclara la

résolution qu'il avoit prise de chasser les Anglois de Bengale, la veuve d'Aliverdi tacha de l'en détourner par toutes les raisons que la tendresse & l'autorité maternelles purent lui suggérer, mais sans pouvoir y réussir; car quoique le jeune tyran conservât quelque respect pour elle, il s'en falloit beaucoup qu'il écoutât ses conseils. Voyant enfin qu'il étoit sourd à ses remontrances, elle eut le courage de lui dire, » qu'elle voyoit » que sa destinée étoit liée avec celle » des Anglois, & que s'il persistoit dans » ses injustices, non-seulement il seroit » la cause de sa mort, mais encore » de la ruine de sa famille ». Elle avoit tant de sagesse & de prévoyance, que l'usurpateur avoit coutume de dire, qu'il n'avoit jamais vu aucune de ses prédictions qui n'eût été accomplie.

Je prie le Lecteur de me pardonner l'éloge que je viens de faire de cette

femme extraordinaire. La reconnoissance me l'a dicté, & j'ai saisi avec plaisir cette occasion d'immortaliser la mémoire d'une personne à qui je dois la liberté & la vie dont je jouis.



CHAPITRE III.

APRÈS avoir montré dans le Chapitre précédent, par quelles causes & par quelles gradations, les provinces de Bengale tomberent sous la domination d'Aliverdi-Khan, je vais parler de leurs productions, de leurs principales villes & de leurs principaux districts, marquer leur situation respective, & la distance où elles sont de Calcutta, qui est notre principal établissement.

Les Géographes distinguent ces provinces par le titre de riche Royaume de Bengale, & cette épithete leur est légitimement due, lorsqu'on les considere dans leur état primitif d'opulence & de tranquillité, ainsi que je vais le faire, parce que je suis persuadé qu'on peut leur rendre leur premier lustre, ce qui est une circonstance qui mérite notre attention.

Pour se former une juste idée des richesses & de l'importance de ces provinces, on doit remonter au temps où elles étoient gouvernées par les Princes du sang royal, c'est-à-dire, quelques années avant Jaffier-Khan, sous lequel elles commencerent à décheoir pour les raisons que j'ai dites dans mon premier Chapitre.

Ce dernier étant mort elles fleurirent pendant quelques années jusqu'après le décès de Soujah-Khan, qu'Hodjee-Hamet opprima les Rajahs & les Zemindars au point qu'il les mit hors d'état de remplir les engagemens qu'ils avoient contractés avec le gouvernement. Peu de temps après, commença l'usurpation d'Aliverdi-Khan, & les Marattes étant entrés dans la province, l'accablerent pendant huit ans de toutes sortes de maux.

La paix que l'usurpateur fit avec eux en 1750, sembloit promettre pendant quatre ans un sort plus doux à ce mal-

heureux pays, mais à peine commençoit-il à se relever, que le jeune tyran qui lui avoit succédé le replongea dans de nouveaux malheurs. Les Anglois furent obligés de prendre les armes contre lui, d'où s'ensuivit une révolution aussi funeste pour lui que pour sa famille. La nécessité produisit une seconde révolution ; la mauvaise conduite une troisiéme, & il n'y a que le temps seul qui puisse nous apprendre ce qui arrivera dans la suite. Un pareil systême peut bien enrichir quelques particuliers ; mais il ne peut qu'occasionner tôt ou tard la ruine des provinces & de la Compagnie, quelque heureux succès qu'aient nos armes, à moins qu'on ne prenne d'autres mesures.

Cette récapitulation m'a paru nécessaire pour prouver ce que j'ai avancé, savoir, qu'on ne pouvoit juger au juste de la valeur de ce pays inestimable depuis quarante ans, vu les guerres continuelles qu'il a essuyées, & les maux

ſous leſquels il a gémi. Il faut donc le conſidérer en temps de paix, lorſque les terres étoient cultivées, que les manufactures & le commerce floriſſoient, & que les revenus qu'on en tiroit le rendoient le pays le plus opulent qu'il y eût ſur la ſurface du globe.

On peut le rétablir dans l'état que je viens de dire, au moyen d'un bon gouvernement; à moins de cela, toutes les peines que nous nous donnons n'aboutiront à rien. Je prendrai la liberté d'indiquer les moyens que nous devons employer pour y parvenir. Comme je n'agis que par reconnoiſſance & par amour pour ma patrie, j'eſpere, au cas que le corps reſpectable auquel je m'adreſſe, rejette mes propoſitions, qu'elles ſeront favorablement reçues du public.

Malgré le bon état dans lequel ſont actuellement nos affaires à Bengale, il eſt aiſé de démontrer qu'elles ne ſauroient nous faire obtenir la fin que nous devons nous propoſer, je veux dire la paix

& la tranquillité dont nous avons besoin, & sans lesquelles la Compagnie doit nécessairement succomber sous le poids d'une guerre longue & dispendieuse, laquelle absorbe non-seulement ses nouveaux revenus, mais ébranle encore toutes les branches de son commerce. Une pareille guerre ne peut que distraire les personnes employées au service de la Compagnie, & les détourner de leur commerce, qui seul la fait subsister, & qu'occasionner une infinité d'abus & de négligences. Comment ceux qui sont à la tête des affaires pourroient-ils, s'occuper tout à la fois du commerce & de la guerre; puisque chacun demande un homme tout entier?

Une Compagnie tout à la fois commerçante & militaire, est un monstre à deux têtes dont l'existence ne sauroit être de longue durée. La derniere consomme par son inexpérience & par les dépenses qu'elle est obligée de faire, les

profits & les gains que la premiere a fait. Quelques victoires passageres nous excitent à augmenter nos acquisitions, celles-ci nous obligent à augmenter nos forces pour les défendre ; & à force d'acquérir & de dépenser, nous nous trouvons à la fin hors d'état de conserver le peu que nous avons : au lieu qu'il seroit arrivé tout le contraire si nous avions mis des bornes à notre ambition, ce que nous ne pouvons faire, vu le systême que nous avons embrassé, à moins que de tenir une conduite entiérement différente.

Telles sont les conséquences funestes que doit avoir la conduite que nous tenons, & elles doivent effrayer ceux qui sont chargés de la direction de la Compagnie. Mais, diront-ils, comment y remédier ? J'ai déja indiqué le reméde & l'on n'a pas voulu s'en servir, à cause peut-être qu'il n'étoit pas muni du sceau de l'autorité publique. Cependant, ils soutiennent leurs employés dans une

guerre contre le Mogol, ses Vices-rois & ses sujets, qui, en suivant le plan qu'on a pris, ne peut que causer la ruine de la Compagnie. J'ai un fonds considérable dans cette Compagnie, & par conséquent je suis en droit de parler.

Pourquoi faire la guerre à un Potentat, dont l'alliance nous est si nécessaire, lorsque nous sommes à même de nous l'attacher par les liens de l'amitié? Cette conduite est des plus insensées, & c'est cependant celle que l'on tient depuis cinq ans.

Prenons une route opposée, & osons enfin être Soubahs nous-mêmes. L'Empereur nous l'a souvent proposé, pourquoi hésitons-nous d'accepter son offre? Nous ne nous sommes point fait scrupule de nous emparer d'une partie de ses domaines à force ouverte; il seroit bien plus honnête., & plus conforme aux loix de la nature & des gens, de tenir ces provinces de sa pure libéralité. Je suis assuré qu'il y consentiroit, si

on le lui proposoit, à cause des avantages qui lui en reviendroient.

Nous lui avons déja fait voir que nous sommes à même, lorsque nous le voudrons, de lui enlever ce district, malgré les efforts qu'il peut faire pour nous en empêcher, & même de le garder quelque-temps : mais à quoi cela aboutiroit-il ? à prodiguer mal à propos notre sang & notre argent, & après tout nous ne serions pas plus avancés l'un que l'autre. Tout mouvement qui ne tend point à nous procurer une paix solide & durable, est superflu, & ne peut avoir aucun effet salutaire. Or c'est précisément ce qui arrive par rapport au plan que nous avons suivi jusqu'ici.

Nous avons, il est vrai, chassé les Vice-rois du Mogol de leurs provinces ; mais il est vrai aussi que les troupes de ce Prince ont montré une bravoure, qui doit nous causer les plus vives allarmes. Les Russes, la premiere fois qu'ils attaquerent les Suédois, n'avoient pas

la dixiéme partie du courage & de la discipline que possédent les Indiens; & cependant personne n'ignore ce qu'ils ont fait. Raisonnons donc conséquemment, & ne nous laissons pas aveugler par une fausse sécurité, dans un temps où nous avons tout sujet de craindre.

Supposons que les Vice-rois du Mogol reconnoissent enfin par expérience, que le vrai moyen de nous réduire, & de rendre notre courage & notre discipline inutiles, est d'éviter d'en venir à une action générale avec nous : ils nous obligeront, vu la supériorité de leur nombre, d'entrer en campagne lorsqu'ils le jugeront à propos ; ils partageront leur cavalerie en plusieurs petits corps; ils intercepteront nos convois, enleveront nos quartiers, harcéleront nos troupes, & nous réduiront enfin au néant. On me dira, qu'ils ne prendront point cette méthode; & moi je dis qu'ils le feront, vu que c'est la seule qui puisse leur réussir.

Supposons encore que nous nous brouillions avec la France pendant que nous sommes en guerre avec le Mogol. Elle trouvera le Fort Guillaume, & la plupart de nos autres Comptoirs dégarnis, & notre armée à huit à neuf cent milles du centre de nos possessions. On dira qu'il n'y a pas apparence que nous nous brouillons si-tôt avec cette puissance ; mais supposé que cela arrive, voilà l'article du dernier traité qui nous donne un droit exclusif à la province de Bengale réduit au néant ; & cet article mérite une attention particuliere ; car on ne doit pas s'imaginer qu'elle néglige de nous enlever un établissement aussi avantageux, lorsqu'elle pourra le faire impunément, & qu'elle le trouvera dégarni.

En un mot, tout exige que nous mettions fin à cette guerre ruineuse & précaire par quelqu'autre plan d'opérations, & je n'en trouve point de plus praticable, ni de plus honorable que celui que

je viens de proposer. Nous avons rongé ces provinces pendant huit ans, & malgré les acquisitions immenses que nous avons faites, qu'en est-il revenu à la Compagnie? Ses dividendes sont-ils à huit pour cent comme ils l'étoient jadis? Non, & cela ne sçauroit être tant que la guerre durera. Mordrons-nous sans cesse à l'amorce, jusqu'à ce que la trappe tombe & nous écrase? Je reviens à mon sujet. Daignez donc, Messieurs, donner ordre au Président & au Gouverneur du Fort Guillaume de faire cette ouverture de paix au Mogol. » Que » s'il veut nommer votre Gouverneur » Soubah des provinces de Bengale, » de Bahar & d'Orissa, vous vous obli- » gerez de payer tous les ans au trésor » royal un khorore de roupies, franc » de toute déduction ».

Comme cette somme est le double de celle qu'Aliverdi-Khan étoit convenu de payer par l'accord fait avec le Visir Munsour-Ali-Khan en 1750, som-

me pour le dire en passant qui n'a jamais été payée, & qui double toutes les années, & que les Empereurs n'ont rien tiré de cette province depuis quarante ans, je ne doute point qu'il n'accepte la proposition, d'autant plus qu'il s'acquerra un allié, qui peut lui être utile en cas de besoin.

Si nous sommes une fois en possession de cette souveraineté, & que nous puissions arborer l'étendard du Mogol, nous gouvernerons & contiendrons cette province à moins de frais que ne le fait actuellement la Compagnie. Mais en supposant qu'il en coûtât le double, l'enjeu est plus que suffisant, ainsi qu'il m'est aisé de le démontrer.

Quelques esprits bornés, qui ignorent la nature du pays & de son gouvernement, s'effrayeront de ma proposition, comme capable de faire avorter leurs espérances. Si la Compagnie pouvoit jouir paisiblement de ce qu'elle posséde, & continuer son commerce

ſans interruption, je ſerois le premier à blâmer l'étendue de ſes vues : mais j'ai déja montré que la choſe eſt impraticable ; & ſi l'on y fait bien attention, on ſe convaincra qu'il n'y a point d'alternative qu'on puiſſe adopter avec quelque apparence de ſuccès. Soubah, ou rien, doit être notre déviſe.

Je ne puis qu'applaudir à la réſolution qu'on a priſe d'envoyer le Lord Clive dans le pays, encore qu'il n'ait aucune part au plan que je propoſe, & qu'on eût pu l'exécuter ſans lui ; mais la réputation & l'expérience qu'il a acquiſes pourroient en hâter l'exécution. Il eſt plus propre qu'un autre à le négocier, plus en état que qui que ce ſoit d'exercer cette autorité, & de l'établir ſur un plan ſolide. Ce ſont les ſentimens que j'ai pour lui, & je ne crois pas qu'on m'accuſe de partialité.

Je ſais que le miniſtere ne ſe ſoucie point qu'on ſe mêle des affaires de la Compagnie, ni qu'on en faſſe le ſujet

des

des entretiens publics. Mais comme ces affaires intéressent la nation, & que ces querelles intestines ont fourni matiere à quantité d'écrits, je n'ai pas besoin d'apologie pour justifier la liberté que je prends, n'ayant d'autre motif que de la tirer de l'embarras où elle se trouve. Un homme qui se noie se fâche-t-il contre celui qui lui tend la main pour le sauver? Passons maintenant aux revenus des Provinces.

A Natour, environ à dix journées de marche au nord-est de Calcutta, réside la famille du plus ancien & du plus opulent Prince Hindoo de la province de Bengale, savoir : Rajah-Rhaam-Khaunt, de la race des Bramines, lequel étant mort en 1748, eut pour successeur sa femme, nommée Bowanny-Rhaanee, dont le Dewan ou Ministre, étoit Diaram de la tribu Teely. Son domaine a environ trente-cinq journées de traversée *, & fournit en temps de

* Les Gentous mesurent les distances par kosses;

paix à la couronne soixante-dix lacs de roupies. Ses revenus effectifs se montent à un khorore & demi.

Les principales villes de ces districts sont Malda, Hurrial, Seerpore, Balekooshy & Cogmarry, toutes célebres par leurs manufactures. Elles fournissent à l'Europe des cossacs, des élatches, des hummums, des chowtahs, des ootally, des seersuchers, & de la soie crue. Aux marchés de Bussorah, de Mocha, de Juda, de Pegu, d'Acheen & de Malacca, différentes sortes de cossas, de baftas, de sannoose, de mulmulls, de tanjebs, de kenchees ordinaires, &c.

Cette contrée produit aussi du coposs, ou coton de Bengale, qu'on employe pour fabriquer les étoffes susdites : mais comme on en consomme plus que le

---

mais plus communément par une journée de chemin, qu'ils évaluent à cinq kosses : mais comme ces kosses varient suivant les pays, d'environ un mille & demi ou deux milles d'Angleterre, j'évalue les journées moyennes de chemin à 10 milles.

pays n'en produit, on est obligé d'en tirer de l'étranger, sur-tout de Surate.

Les villes de Bowangunge, Siebgunge, Sorupgunge & Jummaalgunge, sont toutes fameuses par leurs marchés à grain, comme leurs noms le signifient. *

Attenant à ce dernier district, mais plus au nord-est on trouve le domaine de Rajah Praunaut, de la tribu Koyt, dont l'étendue est d'environ cinquante jours de marche. Le terrein en est fort bas, & par conséquent sujet aux inondations. Il paye au Mogol vingt lacs de roupies, & son revenu effectif est de soixante à soixante-dix lacs. Ce pays produit entr'autres choses du grain, de l'huile & du ghee (article dont les Indiens font beaucoup d'usage dans leurs cuisines) de la soie crue, du gingembre, du poivre-long & du piplymol,

* Gunge signifie un marché à grain.

qui composent la plus grande partie de nos cargaisons pour l'étranger.

Les capitales de ce district sont Rungpore, Gooragat & Santose-Buddaal, où le chef de cette famille fait sa résidence ordinaire. La Compagnie des Indes Orientales en tire des sannoos, des mulmulls, des tanjebs & des soies crues.

Le grand marché de Bugwam Gola * en tire trois articles importants, du grain, de l'huile & du ghee. Puisque j'en suis à ce marché, il convient d'en dire deux mots. Cette ville est située sur le Ganges, environ une journée & demie au nord de Morshadabad, & deux au sud de Rajamhol. C'est le plus grand marché pour ces trois articles qu'il y ait dans l'Indostan, & peut-être dans l'univers. Les droits sur le grain se montent à trois lacs de roupies par an. Tous les droits & les impôts de Bugwam-Gola sont compris dans l'état des reve-

* Gola signifie un grenier.

nus sous le nom de Koss-mhol ; le gouvernement les reçoit, & ne les afferme jamais.

Cette ville est défendue du côté du continent par un fossé & des palissades, & en temps de guerre, il y a toujours une garnison de 1000 chevaux, & de 1000 fantassins. Les Marattes l'attaquerent quatre fois en 1743, sous les ordres de Boschar-Pundit, & ne purent jamais s'en emparer. Cette place est d'une si grande importance pour le Soubah qu'il n'en confie le gouvernement qu'à un Officier expérimenté, & dont il a éprouvé la fidélité. Ses revenus en temps de paix se montent à trente lacs de roupies par an. Les Marattes l'assiégerent de nouveau au commencement de l'année 1750, la prirent, & y firent un butin immense.

Au nord-ouest du Fort Guillaume, & environ à trois journées & demi de marche, on trouve les terres de Rajah Tilluck-Chund qui ont douze jours de

traversée. Il paye au trésor trente-deux lacs de roupies par an, & ses revenus effectifs sont de quatre-vingt lacs à un khorore. C'est la capitale de ces trois districts, & elle a été cédée à perpétuité à la Compagnie, par le traité conclu avec Cossim-Ali-Khan en 1760.

Les principales villes de ce district sont Burdwan, Kirpy, Radnagore, Dewangungo & Ballikissagur. Elles fournissent à la Compagnie des Indes Orientales des doorcas, des terrandams, des cuttanies, des soosies, des sootromaals, des gurras, des sestersoys, des santons coupées, des cherriderries, des chilys, & des cussitas, & des doosootas, &c. On peut regarder Burdwan comme le centre du commerce des provinces. En temps de paix, on y débite du plomb, du cuivre, du drap, de l'étain, du papier, &c. Les Marchands de Delhy & d'Agra s'y rendent tous les ans, & y iroient encore, si la paix étoit rétablie. Ils achetent les marchandises susdites argent comptant,

ou les échangent pour de l'opium, du clinquant, du salpêtre & des chevaux.

Le Burdumaan (c'est le nom propre du district) est montagneux, mieux peuplé, & mieux culivé qu'aucun autre des trois provinces ; aussi a-t-il été plus exposé aux incursions des Marattes, comme on l'a vu ci-dessus.

La famille de ce Rajah afferme ses terres à quatre lacs de roupies par an. Elles sont dans les environs de Calcutta. Elle a aussi un palais à Beallah, & environ sept milles au midi le Fort de Buzbudji sur le Ganges.

A l'ouest de Budwan, un peu en tirant vers le nord, on trouve les terres des Rajah Gopaul-Sing, de la tribu Raazpout, qui est une de celles des Bramines. Elles ont seize jours de traversée. Elles produisent tous les ans trente à quarante lacs de roupies, & graces à leur situation, ce Rajah est un des plus indépendans de l'Indostan, ayant la commodité d'inonder son pays, & de

N iv

noyer les armées qui y entreroient ; comme cela arriva à Soujah-Khan, qui en avoit envoyé une pour le réduire. Il la laissa avancer dans le pays, & ayant ouvert les écluses, il la fit entiérement périr sous les eaux. Cette aventure lui ôta l'envie d'y entrer une seconde fois. Cependant, si l'on investissoit ses frontieres de façon à empêcher la sortie des marchandises, ce qui n'est pas difficile, on le réduiroit, & il seroit bien aise d'obtenir sa liberté moyennant un tribut annuel de vingt lacs de roupies. Comme il ne reconnoît ni le Mogol, ni le Soubah, il en est quitte pour lui envoyer un présent de quinze à vingt mille roupies, & il y a des années qu'il ne lui envoie rien du tout.

Mais ce seroit une cruauté d'inquiéter ce peuple fortuné, vu que ce n'est que chez lui qu'on trouve encore des traces de cette piété, de cette pureté, & de cette probité de mœurs qui distinguoient autrefois les peuples de l'Indostan. C'est

le ſeul endroit de l'Inde où l'on reſpecte les droits & les libertés des peuples. On n'y entend parler ni de vols, ni de rapines. Il ſuffit qu'un étranger entre dans le pays, ſoit pour commercer ou autrement, pour que le gouvernement prenne ſoin de lui. Il lui donne des gardes pour le conduire d'une poſte à l'autre, & cela ſans qu'il lui en coûte un ſou. Ils répondent de ſa perſonne & de ſes effets. Après qu'ils ſont arrivés à la premiere poſte, ils le remettent après beaucoup de politeſſes, aux gardes de la ſeconde, qui après l'avoir queſtionné ſur le traitement qu'on lui a fait, renvoyent ceux qui l'ont amené avec un certificat de la conduite qu'ils ont tenue, & un reçu des effets qu'il porte avec lui; on envoie ces certificats au Commandant de la premiere poſte, qui l'enregiſtre, & le fait tenir au Rajah.

Telle eſt la maniere dont un voyageur eſt reçu dans ce pays. Lorſqu'il ne fait que paſſer, il ne lui en coûte rien,

ni pour sa nourriture, ni pour son logement, ni pour le port de ses marchandises. Il n'en est pas de même lorsqu'il reste plus de trois jours dans le gîte, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie, ou quelque accident. Lorsqu'un homme vient à perdre quelque chose, par exemple, un sac d'argent, ou un bijou, celui qui l'a trouvé le pend à un arbre, & en donne avis au premier Chowkey, ou Corps-de-garde; & l'Officier fait aussi-tôt battre le tomtom, ou la caisse, pour que celui qui l'a perdu vienne le reprendre.

Il y a dans ce district 360 Pagodes magnifiques, lesquelles ont été bâties par le Rajah ou par ses ancêtres. La vache est en si grande vénération, que lorsqu'il en meurt quelqu'une de mort violente, la ville, ou le village à qui elle appartient, prend le deuil, & observe un jeûne de trois jours; & tout le monde est obligé, depuis le Rajah, jusqu'au dernier du peuple, de rester

dans l'endroit où ils en ont appris la nouvelle, employant tout ce temps-là à différentes expiations prescrites par le Shastah. Je parlerai plus au long de ces choses dans le Chapitre suivant.

Bisnapour, qui est la capitale, & la principale résidence du Rajah, & qui donne le nom à tout ce district, est aussi le principal siége du commerce. Ce pays produit du bois de Shaal (il est d'aussi bonne qualité que notre meilleur chêne), de la lacque, de la soie crue, du coposs & du grain, autant qu'il en faut pour la consommation des habitans. C'est de là que la Compagnie des Indes Orientales tire la lacque en coquille.

Au nord-ouest de Bisnapour sont les domaines de Buddeir-Jamma-Khan, fils & successeur du Mogol Astoola-Khan & Prince de Bierboheen. Je n'ai jamais pu savoir comment cette famille Mahometane s'est établie parmi les Rajahs Hindoo. Je croirois que c'est à cause de l'importance de ce passage, qui

étant le seul par lequel on puisse pénétrer dans la province de Bengale, l'Empereur a jugé à propos d'en confier la garde à un Prince Mahometan, n'osant point se fier aux Rajahs qu'il avoit conquis.

Les terres que cette famille possédoit autrefois étoient aussi étendues que celles de Bisnapour, & rapportoient les mêmes denrées & les mêmes revenus; mais Aliverdi-Khan n'eût pas plutôt usurpé le gouvernement, qu'il dépouilla le Rajah (c'est ainsi qu'on l'appelle communément) d'une partie de son domaine: aussi eut-il lieu de s'en repentir, comme on l'a vu ci-dessus, & le taxa à dix lacs de roupies par an.

Le canton le plus fertile de cette province est dans le centre des montagnes de Bierboheen. Il fait sa résidence dans le Fort de Nagour, & sa principale ville de commerce est Illumbuzar, d'où la Compagnie tiroit la plus grande partie de ses gurras: mais l'invasion des

Marattes a été caufe que la ville de Cutwah s'eft emparée de cette branche du commerce.

Au nord-eft de Calcutta, environ à trois journées de marche, on trouve le Fort de Kiffnagour, qui eft la capitale du Rajah Kiffen-Chund. Il poffède un pays d'environ douze journées de marche, & eft taxé à neufs lacs de roupies par an, encore que fes revenus fe montent à plus de vingt. Ses principales villes font Sanctipour, Nuddeah, Bouren, &c. où l'on fabrique des mullmulls, des coffacs, & des étoffes de coton pour les marchés d'Europe. Le pays produit du copoff & du grain qui fe confomme fur le lieu.

Les revenus de la ville de Dacca, autrefois la capitale de Bengale, fe montent annuellement à deux khorores pour le moins. Ils proviennent des droits qu'on a mis fur les étoffes, le grain, le ghee, la noix de betel, le fel, le tabac, &c.

L'estimation que je viens de donner des terres de la province de Bengale qui appartiennent aux Rajahs, suffisent pour donner une idée de son opulence. Je ne dis rien de celles qui sont affermées par les Zemindars, dont plusieurs sont extrêmement riches. Leurs taxes sont beaucoup plus fortes que celles des Rajahs.

Le temps me presse, & ne me permet pas d'entrer dans le détail des autres branches des revenus de cette contrée opulente en temps de paix. Ce que je vais dire des autres sources de ses richesses, suffira pour justifier ce que j'ai avancé ; & en même-temps pour montrer l'importance de mon projet.

Je comprends sous cet article les revenus de la ville de Patna, & ceux de la province de Bahar, le gouvernement de Patna, les revenus de Morshadabad; la ville de Rajahmhol ; les villes & les districts de Cossimbuzar, Cutwah, Mercha, Buxbunder, Azimgunge, Jilin-

ghee, Baaker - Gunge, Rajapour; quantité de petits gouvernemens & de Fowſdaarys, &c. Les gouvernemens & les diſtricts de Midnapour & de Chitygongh, qui nous ont été cédés par le traité de 1760, & les Purgunnahs, par celui de 1757, dont nous ne ſerons point aſſurés, tant que nous aurons la guerre avec le gouvernement.

Je ne dis rien de la province d'Oriſſa, dont on évalue les revenus à un khorore & demi, parce que j'ignore ſi l'Empereur ſeroit d'humeur à donner aux Marattes un équivalent ſuffiſant pour les déterminer à l'évacuer. Mais quoi qu'il en ſoit, ſi notre projet réuſſiſſoit, il ſeroit à propos de s'accommoder avec eux; parce que cette province eſt ſuſceptible d'amélioration, & ſert de barriere à celle de Bengale du côté du midi. Je ne dis rien non plus des terres Jagghier, parce qu'elles ne ſont point compriſes dans mon eſtimation, encore qu'elles méritent notre attention.

Je puis donc assurer que les deux provinces de Bengale & de Bahar, rapportent tout au moins onze khorores par an, ou 13,750,000 livres sterling. Or, si elles rapportent cette somme sous un gouvernement tyrannique, que ne donneroient-elles point si les Anglois en étoient les maîtres, & qu'on les cultivât comme elles doivent l'être?

Si nous réussissons dans notre entreprise, outre le renom que nous acquerrons dans l'Inde, il en résultera un profit immense pour la Nation & pour la Compagnie. Si nous échouons, il ne nous reste plus qu'à faire la paix à quelque prix que ce soit ; car si la guerre dure encore quelque-temps, c'en est fait de notre Compagnie, à moins que le gouvernement ne la seconde avec plus de vigueur qu'il n'a fait jusqu'ici.

Fin de la premiere Partie.

Bindabund
10
10
Chuma Serai
Chatic Serai
Horal Serai
Pulonl Serai
Fureed abad
Barapoola
Delhi or Jehan-abad

20 Cotta-one Beggah
100 Beggah-one Cofs-
...buzar English F.
...Dutch F.
...h Fa.

Buqwan Gola

Dusan Serai

8

Jampydoc

4

Muxed-abad

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Coss

Note 4 Covets = one Cottah
20 Cotta = one Beggah
100 Beggah = one Coss - 4

...imbuzar English F.

...Dutch F.

...h Fa.

Bugwan Gola

Dusan Serai

8

Jampydoe

4

Muxed-abad

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

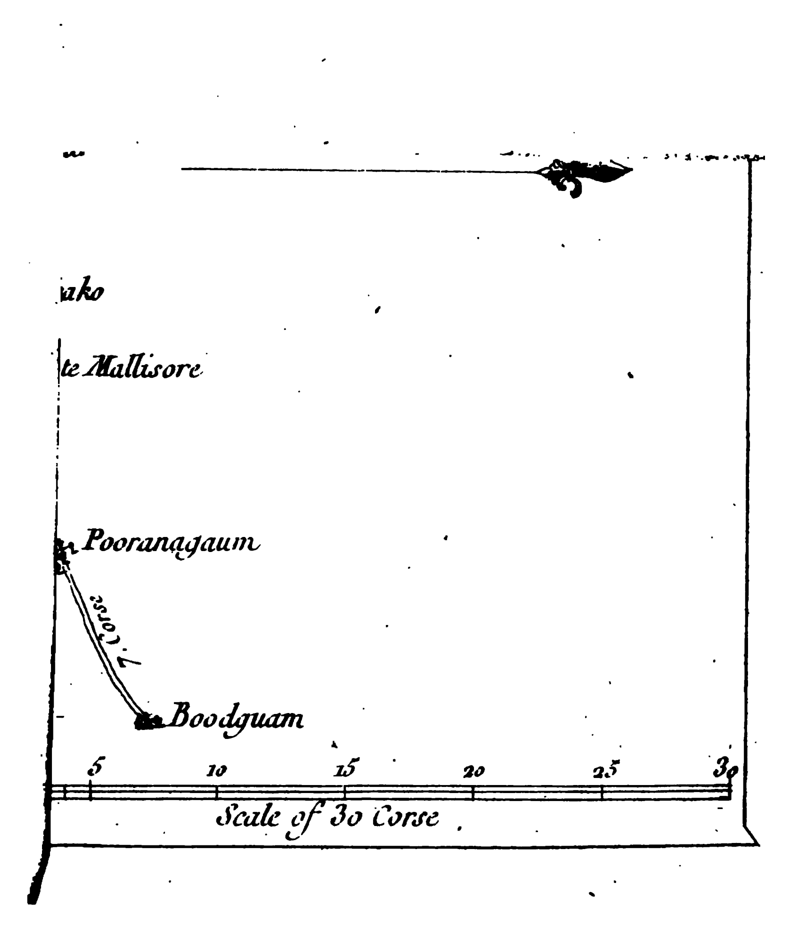
Coss

Note 4 Covets - one Cottah
20 Cotta - one Beggah
100 Beggah - one Coss - 4

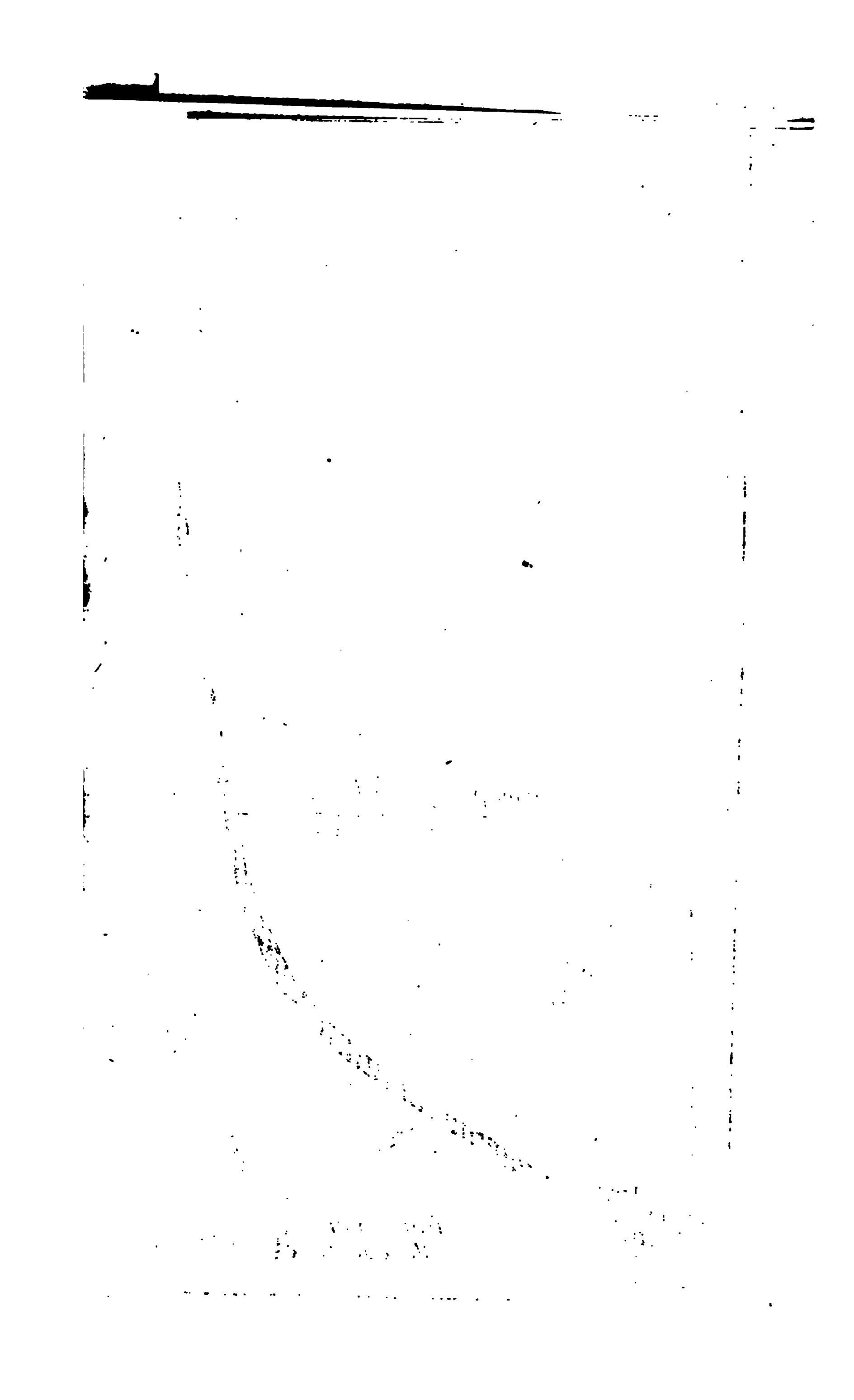
imbuzar English F.

Dutch F.

h Fa.



ako
te Mallisore
Pooranagaum
7 Corse
Boodguam
5
10
15
20
25
30
Scale of 30 Corse



ÉVÉNEMENS

HISTORIQUES

INTÉRESSANS.

SECONDE PARTIE.

ÉVÉNEMENS HISTORIQUES INTÉRESSANS,

RELATIFS

Aux Provinces de Bengale, & à l'Empire de l'Indostan.

ON Y A JOINT

La Mythologie, la Cosmogonie, les Fêtes & les Jeûnes des Gentous qui suivent le Shastah, & une Dissertation sur la Métempsycose, dont on attribue faussement le Dogme à Pythagore.

Ouvrage composé par J. Z. Holwell, & traduit de l'Anglois.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez Arkstée & Merkus;

Et se trouve à Paris,
Chez H. C. De Hansy le jeune, rue S. Jacques,

M. DCC. LXVIII.



ÉVÉNEMENS HISTORIQUES INTÉRESSANS, RELATIFS

Aux Provinces de Bengale, & à l'Empire de l'Indostan.

CHAPITRE IV.

De la Religion des Gentous qui suivent le Shastah de Bramah.

INTRODUCTION.

J'AI dit ci-dessus qu'en parlant de la Religion des Gentous, qui fait le sujet de ce quatrieme Chapitre, je me bor-

nerois aux principaux dogmes qu'ils ont reçus de leurs ancêtres ; car, je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail de leurs cérémonies modernes & des différens cultes établis dans le pays. Ils sont aussi diffus, que les anciens dogmes de Bramah sont courts, purs, simples & uniformes. Il en est de la Religion des Gentous comme de celles de la plupart des autres peuples, qui ont subi le même sort.

Je dirai peu de chose de l'antiquité de ces peuples, & ne m'amuserai point à rapporter les rêveries des Chronologistes & des Historiens, lesquels ont voulu fixer avec précision, encore qu'il n'y en ait pas deux qui s'accordent, les différentes migrations qui arriverent après le déluge. Il me suffit de dire, qu'à en croire les Gentous, l'Indostan a été peuplé d'aussi bonne-heure que la plupart des autres parties du monde connu.

Les premiers Conquérans qui envahirent cet Empire, trouverent les peuples

qui l'habitoient puissans, riches, civilisés, sages & savans, unis sous un même chef, & professant la même Religion, qui leur défendoit entr'autres choses d'avoir commerce avec les étrangers; & ce furent ces invasions qui les obligerent de s'appliquer à la guerre.

Alexandre le Grand, qui fut le dernier qui les conquit, les trouva tels que je viens de les dépeindre; & quoiqu'il paroisse par l'histoire qu'Arrien & Quinte-Curce ont donnée des expéditions de ce Prince; que les différentes principautés dont il s'empara, étoient autant de royaumes indépendans, gouvernés par des Rois & des Princes qui l'étoient aussi; cependant, ce que les Gentous rapportent de Bindoobund & de Banaras, prouve que dans le période dont je parle, & même long-temps après, toutes les principautés de cet Empire reconnoissoient pour souverain un Prince de la maison de Succadit, qu'ils appelloient le Mhaahah Rajah de l'Indos-

tan, qu'on disoit descendre en droite ligne de Bramah, qui avoit été tout à la fois leur Souverain & leur Législateur; & ce ne fut qu'après l'extinction de cette famille sacrée (c'est ainsi que les Gentous l'appellent), que les Rajahs se rendirent indépendans.

La vanité d'Alexandre & de ses Historiens auroit été peu flattée, s'ils se fussent bornés à lui faire conquérir un petit nombre de Rajahs & de Gouverneurs de Provinces. Je ne dispute point la réalité de cette invasion, mais plusieurs raisons me font regarder la plus grande partie de son histoire comme fabuleuse, & aussi peu digne de croyance que celle de Bacchus & de Sesostris. La construction & la terminaison Grecque & Latine des noms des lieux, des Princes & des Royaumes de l'Indostan, dont les Historiens prétendent qu'Alexandre fit la conquête, n'ont aucune analogie avec la langue des Gentous, soit ancienne ou moderne, comme le

ſavent ceux qui en ont la moindre connoiſſance ; & encore que le fonds de de leur hiſtoire ſoit vrai, les circonſtances qu'ils y ont ajouté ſont imaginaires, & la plupart romaneſques. Ceux qui connoiſſent cet Empire, & qui ajoutent foi à ces contes, peuvent croire avec auſſi juſte raiſon qu'Alexandre étoit fils de Jupiter Ammon, ou avec Quinte-Curce, que le Ganges ſe jette dans la Mer rouge. *

Les Annales des Gentous parlent de l'expédition d'Alexandre, auquel elles donnent les épithetes Mhaahah Dukoyt, & Kooneah, de brigand & d'aſſaſſin inſigne ; mais elles ne font aucune mention

* C'eſt à tort que M. Holwell impute à Quinte-Curce une bévue qu'il n'a jamais commiſe. Il a vraiſemblement ignoré que les anciens appelloient Mer Rouge, non-ſeulement le Golfe Arabique, mais encore la partie de l'Océan méridional qui s'étend depuis ce dernier juſqu'au Ganges. *Oroſ.* 1. 2. *In his finibus India eſt, quæ habet ab Occidente flumen Indum, quod Rubro Mari accipitur.* N. D. T.

de Porus, ni d'aucun nom qui ressemble au sien, quoique les Historiens aient décrit la bataille qui se donna entre ce Prince & ce Roi imaginaire avec beaucoup d'emphase, & que les Poëtes l'aient prise pour sujet de leurs Tragédies.

Le Lecteur regardera la critique que je viens de faire de ces fameux Historiens, comme étrangere à mon sujet: mais, j'espere qu'il changera de sentiment, lorsqu'il verra que ces Auteurs, pour s'être livrés à leur imagination, ou pour avoir été mal informés des faits, ou pour avoir ignoré la langue de ces peuples, ont déguisé, ou pour mieux dire, aussi peu connu leur Religion, que le génie & l'état de leur gouvernement.

Le temps qu'Alexandre mit à son expédition dans l'Inde, ne fut pas assez long pour pouvoir apprendre une langue extrêmement difficile par elle-même; & telle, qu'il faut avoir resîdé plusieurs années dans le pays pour en avoir

une connoiſſance médiocre ; & cela étant, comment eſt-il poſſible qu'aucun de ceux qui ſuivirent ce Conquérant, ait pu en auſſi peu de temps la poſſéder aſſez pour pouvoir nous inſtruire de la Religion d'un peuple qu'ils ne connoiſſoient preſque point.

Quant à l'antiquité des Livres ſur leſquels la Religion des Gentous eſt fondée, pluſieurs raiſons me portent à croire que le Shaſtah de Bramah eſt très-ancien. Mais avant de les déduire, il convient de donner la définition du mot Bramah, vu que pluſieurs Auteurs, entr'autres Baldeus, ne s'accordent ni ſur la maniere dont on doit l'écrire, ni ſur le ſens qu'on doit lui donner ; s'imaginant que Birmah & Bramah ſont une ſeule & même perſonne, encore qu'il n'y ait rien de plus différent dans la nature. Cela vient de ce qu'ils ont ignoré la ſignification & l'origine de ces mots, & c'eſt ce qui a jetté quantité d'autres perſonnes dans la même erreur. Il con-

vient donc que j'explique, non-seulement ces deux mots, mais encore ceux des deux autres êtres Bistnoo & Sieb, qu'ils disent avoir été créés les premiers; car à moins qu'on ne connoisse distinctement ces trois personnes Pirmah, Bistnoo & Sieb, & qu'on ne s'en souvienne, on aura de la peine à comprendre une grande partie de l'allégorie du Shastah de Bramah.

Plusieurs Auteurs l'appellent Bruma, Bramma, Burma, Brumma, Birmah, Bramah; mais cette diversité de noms n'empêche point qu'ils ne le reconnoissent pour la même personne, & qu'ils ne lui donnent les mêmes attributs. Ils sont tous à la vérité, dérivés de la même racine, brum ou bram (ces deux mots sont synonimes dans le Shastah); mais on n'y trouve aucun des noms ci-dessus, à l'exception de ceux de Birmah & Bramah. Ils sont tous composés de brum ou bram, esprit, ou essence, & de mah, puissant. Brum, pris

dans un ſens ſimple & abſolu, ſignifie l'eſprit ou l'eſſence de Dieu, & ce n'eſt que dans une ſeule occaſion qu'il en eſt parlé comme d'une perſonne, ſavoir dans l'endroit où brum eſt repréſenté avec les habits & les quatre bras de Birmah, flottant ſur une feuille ſur la ſurface du Chaos, & procédant immédiatement à la création de l'Univers. — Birmah ſe prend dans un ſens perſonnel & abſolu, ou dans un ſens figuré; dans le premier, pour le premier des trois êtres Angéliques créés, & dans ce ſens, ce mot ſignifie littéralement le ſecond en puiſſance, par rapport à Dieu ſeulement. Le Shaſtah l'appelle quelquefois Birmahah, le ſecond très-puiſſant. — Dans le ſens figuré Birmah ſignifie création, créé, & quelquefois Créateur, & repréſente ce que les Bramines appellent le premier & le grand attribut de Dieu, le pouvoir qu'il a de créer toutes choſes.

Bramah eſt le nom qu'ils donnent à

celui qui a publié le Shaſtah, & il marque la ſpiritualité & la divinité de ſa miſſion & de ſa doctrine. De là vient que ſes ſucceſſeurs prennent celui de Bramines, pour donner à entendre qu'ils ont hérité de ſon eſprit divin.

Les mots Biſtnoo & Sieb, de même que celui de Birmah, ont deux ſens, l'un perſonnel & l'autre figuré. On les prend dans le premier pour ſignifier le ſecond & le troiſiéme des Anges qui furent créés les premiers, & qui préſident dans le ciel; le mot Biſtnoo ſignifiant littéralement celui qui aime, qui conſerve, qui conſole, & Sieb celui qui détruit, vange, mutile & punit; & ces trois perſonnes, lorſqu'il en eſt parlé figurément dans le Shaſtah, comme cela arrive ſouvent, repréſentent ce que les Bramines appellent les premiers attributs de Dieu, qui ſont le pouvoir qu'il a de créer, de conſerver, de changer, ou de détruire. Nous verrons que dans la diſtribution des ordres dont ſont chargés

ces trois premieres perſonnes, on aſſigne à chacune une tâche différente ; à Birmah des actes de puiſſance, de gouvernement & de gloire ; à Biſtnoo des actes de tendreſſe & de bienveillance ; & à Sieb des actes de terreur, de ſévérité & de deſtruction. Ce dernier eſt un objet de crainte & de terreur pour les Gentous ; mais les interprétes modernes du Shaſtah de Bramah ont adouci la rigueur de ſon caractere, & lui ont donné des noms & des attributs différens de ceux qu'on donne à Sieb : ils l'appellent Moiſoor (c'eſt une contraction de Mahahſoor, le très-puiſſant deſtructeur du mal), & il eſt adoré ſous ce titre, non point comme Sieb le deſtructeur, mais comme le deſtructeur du mal. L'autre épithete qu'ils lui donnent eſt Moidéb (contraction de Mahadebtah, l'Ange très-puiſſant) & il eſt adoré ſous ce titre comme celui qui détourne le mal, & il a plus d'Autels que les deux autres.

Après cette explication préliminaire,

il eſt temps de paſſer au Shaſtah même. Je rapporterai fidellement ce que j'ai appris de l'origine de ce Livre, auſſi-bien que des innovations & des changemens qu'il a ſouffert. Quoique ce détail ſoit connu de tout ce qu'il y a de plus ſavant parmi les Bramines, il y en a cependant peu qui en conviennent, & ce ſont ſeulement ceux qui ont les mœurs & les principes aſſez épurés, & aſſez de zele pour les doctrines primitives du Shaſtah de Bramah, pour ne point déguiſer la vérité. Voici ce que pluſieurs m'ont raconté là-deſſus.

» Après qu'une partie des Anges ſe » fut révoltée, & qu'ils eurent été chaſ-» ſés de la préſence de Dieu, & bannis » des régions céleſtes, Dieu les condam-» na dans ſa colere à un banniſſement » & à un châtiment éternels : mais s'é-» tant laiſſé fléchir par les prieres de » ceux qui lui étoient demeurés fidelles, » il eut pitié d'eux, & réſolut d'adou-» cir la rigueur de leur ſentence, en

» établissant un cours de châtiment, » de purgation & de purification, après » lequel ils devoient rentrer dans le lieu » d'où ils avoient été chassés à cause de » leur désobéissance, au cas qu'ils se » soumissent, & reconnussent leur faute. » Que Dieu ayant assemblé les Anges » qui lui étoient restés fidelles, leur » marqua le temps qu'il avoit fixé pour » cette épreuve, leur déclara que son » décret étoit immuable & irrévocable, » le fit enregistrer, & envoya Birmah » aux coupables pour leur en faire part, » & leur annoncer la clémence dont » leur Créateur vouloit bien user envers » eux.

» Que Birmah, en conséquence des » ordres qu'il avoit reçus de Dieu, se » rendit auprès des Anges rébelles, » leur communiqua la sentence que leur » Créateur avoit prononcée contr'eux, » & les instruisit de l'expédient que sa » clémence lui avoit dicté pour les sau- » ver.

» Les coupables furent vivement tou-
» chés d'une grace aussi peu attendue, à l'exception des chefs de la révolte, lesquels ayant repris leur premier ascendant, engagerent leurs adhérens à persister dans leur désobéissance, & rendirent inutiles les bonnes intentions du Créateur.

» Que vers le commencement de ce siécle (il y a 4866 ans), les trois premiers êtres créés, & les autres Anges qui étoient restés fidelles, touchés de la méchanceté de leurs freres, & voyant qu'elle ne provenoit que de ce qu'ils avoient oublié les conditions de leur salut, que Birmah leur avoit annoncées, prierent le Tout-puissant de permettre qu'on rédigeât sa sentence & les conditions de leur rétablissement en un corps de Loix écrites, qui pût leur servir de guide, & de leur envoyer quelques Anges pour les en instruire, afin que s'ils persistoient dans leur ré-

» volte, ils n'eussent plus d'excuse à allé-
» guer.

» Dieu leur ayant accordé leur de-
» mande, ils offrirent tous de se charger
» de cette commission; mais Dieu choi-
» sit ceux qu'il jugea les plus propres à
» cet ouvrage salutaire, & les envoya
» dans les différentes régions de l'Uni-
» vers. Il envoya un des premiers An-
» ges dans l'Orient sous le nom de Bra-
» mah, pour marquer la divinité de la
» mission dont il étoit chargé, & de la
» doctrine qu'il devoit annoncer.

» Birmah, par le commandement de
» Dieu, dicta à Bramah & aux autres
» députés les termes & les conditions
» qu'il avoit proposées aux coupables.
» Celui-ci reçut ces Loix & les écrivit
» en Debtah-Nagur, ou dans la langue
» des Anges; & lorsqu'il descendit au
» commencement de ce siécle sous une
» figure humaine, & prit le gouverne-
» ment de l'Indostan, il les traduisit en
» Sanscrit, qui étoit une langue généra-

» lement connue dans le pays, & appella » ce code le Chartah-Bhade * Shaſtah » de Bramah, ou les quatre Livres des » paroles divines de l'eſprit Tout-puiſ- » ſan. Il les publia & les lut aux cou- » pables, comme les ſeules conditions » auxquelles ils pouvoient obtenir leur » ſalut, & rentrer en grace.

» Pendant l'eſpace de mille ans, on » prêcha & l'on répandit les doctrines » du Chartah-Bhade, ſans y faire le » moindre changement, ni la plus lé- » gere innovation, de maniere que quan- » tité de coupables en profiterent, & » furent ſauvés. Mais vers la fin de ce » période quelques Bramines Goſeyns ** » & Battezaaz *** convinrent enſemble » de compoſer une paraphraſe ſur le » Chartah-Bhade, qu'il appellerent le

* Un Livre écrit.

** Evêques Gentôus.

*** Commentateurs du Shaſtah.

Chartah

» Chartah-Bhade de Bramah *, ou les six.
» six Livres de l'Esprit tout-puissant ;
» mais ils conserverent le texte origi-
» nal du Chartah-Bhade de Bramah. Vers
» le même-temps, les Bramines Goseyns
» & Battezaaz garderent pour eux la
» langue Sanscrit, & lui substituerent
» celle qu'on parle aujourd'hui dans l'In-
» donstan ; & non contens de cela, ils
» cacherent sous le voile des emblêmes &
» des allégories, les doctrines de Bramah,
» parce qu'elles leur parurent trop sim-
» ples.

» Environ 500 ans après, c'est-à-dire
» 1500 ans après la premiere publica-
» tion du Shastah de Bramah, les Go-
» seyns & les Battezaaz publierent un se-
» cond Commentaire sur le Chartah-Bha-
» de, & pousserent les écritures des Gen-
» tous jusqu'à dix-huit Livres, qu'ils ap-
» pellerent Aughterrah-Bhade-Shastah,

* Le Polythéisme des Gentous doit son origine à la publication de ce Livre.

» les dix-huit Livres des paroles divi-
» nes.

» Ils se servirent d'une langue compo-
» sée de l'Indostan commun & du San-
» scrit, ce qui fit perdre de vue le texte
» original du Chartah-Bhade, si bien
» qu'on l'eût entiérement oublié, si on
» n'avoit eu la précaution de le citer
» quelquefois. Les histoires qu'ils don-
» nerent de leurs Rajahs & de leur pays,
» ne furent plus qu'un amas de figures
» & de symboles, dont ils firent l'objet
» de leur culte; ils introduisirent quan-
» tité de cérémonies & de cultes, que
» les Commentateurs prétendirent avoir
» trouvés dans le Chartah-Bhade de Bra-
» mah, quoiqu'il n'en dit pas le mot;
» enfin, ils embrouillerent tellement la
» Religion par les fables & les allégo-
» ries qu'ils y mêlerent, que le com-
» mun des Bramines n'y comprit plus
» rien. Les Laïques ne pouvant plus con-
» sulter les Ecritures originales, se firent
» un nouveau systême de Religion en-

» tiérement différent de celui de leurs
» ancêtres.

» La publication de l'Aughtorrah-
» Bhade occasionna un schisme parmi
» les Gentous, qui jusqu'alors avoient
» suivi une profession de foi dans le vaste
» Empire de l'Indostan ; car les Brami-
» nes de Coromandell & du Malabar
» s'appercevant que leurs confreres qui
» habitoient les rives du Ganges, n'en
» avoient usé de la sorte que pour ren-
» dre les Laïques esclaves, composerent
» à leur tour une écriture, fondée, à
» ce qu'ils disoient, sur le Chartah-Bhade
» de Bramah, qu'ils appellerent le Vie-
» dam * de Brummah, ou les paroles
» divines de l'Esprit tout-puissant. —
» Ces nouveaux Commentateurs, à
» l'exemple de leurs confreres, entre-
» mêlerent dans leur nouveau systême

* Viedam, dans la langue Mallabare, signifie la même chose que Shastah dans la Sanscrit, savoir les parole Divines — & quelquefois les paroles de Dieu.

» de religion les hiſtoires de leurs Chefs
» & de leur pays ſous différens ſymboles
» & différentes allégories ; mais ils s'éloi-
» gnerent en même-temps de la pureté de
» mœurs que preſcrivoit l'Anghtorrah-
» Bhade-Shaſtah.

» Ce fut ainſi que les dogmes origi-
» naux, purs & ſimples du Chartah-Bha-
» de de Bramah ſe perdirent, 1500 ans
» après qu'il eût été publié. Ils ne ſe
» conſerverent que dans trois ou quatre
» familles de Goſeyns, qui étoient les
» ſeules qui ſçuſſent les lire & les expli-
» quer en langue Sanſcrit. On peut y
» joindre quelques Bramines Battezaaz
» qui entendoient le Chartah-Bhade, ou
» le texte original.

» Malgré le changement que ces in-
» novations produiſirent dans la religion
» primitive des Gentous, leur gouver-
» nement n'en ſouffrit aucun pendant
» pluſieurs ſiécles, les peuples recon-
» noiſſant un ſeul Souverain, ſavoir le
» Rajah de la maiſon de Succadit, lequel

» descendoit de Bramah en ligne directe.
» — Les Princes de cette branche ayant
» voulu s'oppofer à ces innovations,
» coururent rifque d'être détrônés, &
» furent enfin obligés de recevoir le Char-
» tah-Bhade & l'Aughtorrah - Bhade,
» encore qu'ils prévissent les suites funef-
» tes qu'auroit une pareille condef-
» cendance pour l'Etat & pour la Na-
» tion. Mais les Gofeyns & les Brami-
» nes dont le crédit étoit fondé sur le
» premier de ces Bhades, & qui étoient
» bien aifes de conferver leur autorité,
» & même de l'augmenter à quelque
» prix que ce fût, prirent le parti de
» publier le second. Ils mutiplierent
» tellement les cérémonies de la reli-
» gion, ils créérent tant de Divinités
» nouvelles, & rendirent les chofes si
» obscures, qu'il fut impossible de se
» passer de Bramines ; car les obliga-
» tions & les cérémonies que ces nou-
» veaux instituts prefcrivoient aux Gen-
» tous, depuis le plus grand jufqu'au

» plus petit, étoient si embrouillées &
» si allarmantes, qu'il falloit un Bra-
» mine pour les expliquer & pour pou-
» voir s'en acquitter. Ces derniers eurent
» l'adresse d'en imposer au vulgaire par
» la pompe extérieure qu'ils introduisi-
» rent dans leurs Fêtes & leurs Jeûnes;
» & au moyen d'une seule maxime po-
» litique, savoir la conservation de leur
» race ou tribu, ils réduisirent la nation
» dans l'esclavage.

» Du moment qu'on eut publié l'Augh-
» torrah-Bhade, comme la régle de la
» foi & du culte des Gentous, la super-
» stition s'empara de l'esprit du peuple,
» & il s'en rapporta entiérement pour
» sa conscience, ses actions & sa con-
» duite, tant dans les choses spirituelles
» que temporelles aux Bramines. Car
» chaque chef de famille étoit obligé
» d'en avoir un auprès de soi, de ma-
» niere que le peuple ne fut plus qu'un
» automate, qui n'avoit d'action & de
» mouvement, qu'autant qu'il plaisoit à

» ces tyrans domestiques de leur en don-
» ner.

» L'Aughtorrah-Bhade-Shastah a été
» invariablement suivi par les Gentous
» qui habitent les pays compris depuis
» l'embouchure du Ganges jusqu'à l'Inde
» pendant 3366 ans. C'est-là l'époque de
» l'origine de la Mythologie des Gen-
» tous, & elle n'existoit point avant la
» publication du Bhade. Chaque Gen-
» tou un peu distingué par son rang &
» ses richesses, en a une copie, dont il
» confie la garde à son Bramine, & ce-
» lui-ci a soin d'en lire & d'en expli-
» quer tous les jours un Chapitre à sa
» famille.

» Six cens soixante & dix-neuf ans
» après la publication de l'Aughtorrah-
» Bhade-Shastah, la branche sacrée de
» Bramah s'éteignit dans la personne de
» Succadit, qui fut le dernier Mahahma-
» hah Rajah (le très-puissant Roi) de cette
» famille, & qui regna sur tout l'Indos-
» tan pendant soixante ans. Il fut géné-

» ralement regretté de ses sujets, & sa
» mort fournit une nouvelle époque
» aux Gentous, qu'il appellerent l'ére
» de Succadit. La présente année 1766
» est la 1687, à compter de la mort de
» ce Prince.

» La mort de Succadit devint non-
» seulement remarquable par l'époque à
» laquelle elle donna lieu, mais elle le
» fut encore par un autre événement
» dont il est parlé dans les Annales des
» Gentous, & ce fut la révolution tota-
» le qui survint dans leur gouvernement.
» La branche Royale & sacrée s'étant
» éteinte, comme je viens de le dire,
» les Vices-Rois de ce vaste Empire,
» qui s'attendoient depuis long-temps à
» cet événement, & qui en conséquence
» s'étoient fortifiés dans leurs gouverne-
» mens respectifs, n'apprirent pas plutôt
» la mort du Souverain, qu'ils s'empa-
» rerent des Provinces qu'il leur avoit
» confiées, & prirent tous le titre de
» Rajahs, qu'on ne donnoit auparavant

» qu'à quatre ou cinq des premiers Offi-
» ciers de la Couronne, qui possédoient
» les principaux gouvernemens de l'Em-
» pire. — Cette conduite occasionna
» une confusion générale. — Les Ra-
» jahs qui avoient le plus de crédit &
» de pouvoir, attaquerent, conquirent,
» & joignirent à leurs gouvernemens les
» territoires qui étoient à leur bienséan-
» ce, & il n'y eut que ceux qui se trou-
» voient éloignés qui conserverent leur
» indépendance ; de maniere que l'Em-
» pire fut divisé en autant de Royaumes
» qu'il y avoit de Vice-royautés & de
» gouvernemens Les Rajahs vécurent
» continuellement en guerre les uns con-
» tre les autres : & que pouvoit-on at-
» tendre d'un Empire ainsi divisé, que
» ce qui arriva quelques siécles après?

» Les dogmes simples & intelligibles,
» & les devoirs religieux que prescri-
» voit le Chartah-Bhade, ayant été ainsi
» absorbés par les cérémonies extrava-
» gantes, absurdes & inintelligibles

» qu'avoit introduites l'Aughtorrah-Bha-
» de, l'Indostan fut accablé d'une infi-
» nité de malheurs, ce qui fit échouer
» l'intention que Dieu avoit de sauver
» les Anges rébelles, qu'il avoit desti-
» nés pour habiter cette partie du globe
» terrestre. Les Bramines que Bramah
» avoit choisi lui-même pour prêcher la
» parole de Dieu, & travailler au salut
» des coupables, perdirent de vue leur
» original divin, & lui substituerent des
» doctrines nouvelles & étranges, qui
» ne tendoient qu'à affermir leur auto-
» rité. Le peuple s'y soumit, & tomba
» dans l'esclavage; son courage, de mê-
» me que l'amour qu'il avoit eu pour
» la liberté, s'affoiblirent, la discorde
» s'éleva parmi les Chefs, & l'Empire
» déja ébranlé par les divisions intestines
» qui l'agitoient, devint enfin la proie
» des Mahometans. Ce fut ainsi que
» Dieu châtia ces peuples du mépris
» qu'ils avoient fait de ses Loix, des
» commandemens & des promesses qu'il

» leur avoit annoncées par Bramah son
» Ange favori dans le Chartah-Bhade-
» Shastah ».

Le détail qu'on vient de voir montre l'opinion qu'ont les Bramines eux-mêmes de l'antiquité de leurs écritures, & ce qu'ils pensent des deux innovations qu'elles ont souffert. Ce détail m'a été confirmé dans divers entretiens que j'ai eu avec plusieurs des plus savans laïques du Koyt *, lesquels connoissent souvent mieux les doctrines de leur Shastah que la plupart des Bramines même.

J'espere que le Lecteur voudra bien me permettre d'abréger le détail qu'il vient de voir, & de lui représenter sous un seul point de vue la croyance des Gentous. Quant à l'antiquité de leurs écritures, il paroît qu'ils datent l'origine des dogmes & des doctrines contenues dans le Shastah, de l'expulsion des Anges des régions célestes; que ces dogmes furent

* Tribu des Lettrés.

réduits en un corps de loix écrites il y a 4866 ans, & que par la permission de Dieu, ils furent publiés & prêchés aux habitans de l'Indostan. Que ces écritures originales souffrirent un changement remarquable mille ans après la mission de leur Prophéte & Législateur Bramah par la publication du Chartah-Bhade-Shastah ; & que 3366 après, ces écritures originales souffrirent un nouveau changement par celle de l'Aughtorrah-Bhade-Shastah, qui occasionna pour la premiere fois parmi les Gentous un schisme qui subsiste aujourd'hui entre les sectateurs de l'Aughtorrah-Bhade-Shastah & ceux du Viedam.

Quoique je n'ajoute pas une foi implicite à ce que les Bramines rapportent touchant l'antiquité de leurs écritures, il me paroît que les dogmes de Bramah sont très-anciens, qu'ils n'ont point été puisés dans aucun autre systême de Théologie ; & j'espere prouver dans le cours de cet ouvrage que la plupart des

autres systêmes de ce genre ont été formés sur celui-ci. Je laisse à ceux qui ont plus d'esprit & de capacité que moi pour ces sortes de recherches, à décider si mes conjectures sont bien ou mal fondées.

On prétend généralement que les Gentous ont reçu leurs doctrines & leur culte des Perses & des Egyptiens : mais cette opinion me paroît mal fondée, vu que la raison & les faits prouvent le contraire.

Il n'est pas douteux qu'il y a eu autrefois une communication entre la Perse, l'Egypte & l'Indostan. La premiere confine avec celui-ci, & quoique l'Egypte en soit plus éloignée, cela n'empêchoit pas qu'on ne pût aisément aller par mer de la Mer Rouge dans l'Inde. J'ose donc avancer, sans crainte de me tromper, que les Mages de ces deux Nations ont connu les Bramines, longtemps avant que Zoroastre & Pythagore liassent commerce avec eux.

Il est vrai que la religion défendoit aux Bramines de voyager chez les Nations étrangères, & de lier connoissance avec elles : mais ils étoient si renommés par la pureté de leurs mœurs, par la sublimité de leur sagesse & de leurs doctrines, que tous les Philosophes & tous ceux qui aimoient la science & la vérité, s'empressoient de les connoître. Le portrait que je viens d'en faire est fondé sur le témoignage de toute l'antiquité.

On n'est point d'accord sur le temps dans lequel Zoroastre & Pythagore furent dans l'Indostan. Je supposerai avec la plupart des savans que ce fut vers le temps de Romulus. Mais on sait, à n'en point douter, que ces Philosophes voyagerent bien plus dans le dessein de s'instruire, que d'instruire les autres, & qu'ils ne furent point ensemble dans l'Indostan. Comme ils séjournerent longtemps chez les Bramines qui sont au nord-ouest du Ganges (il est parlé de

Zardhurſt & de Pythagore dans les Annales des Gentous), il y a lieu de croire qu'ils apprirent la langue Sanſcrit, & qu'ils s'inſtruiſirent des dogmes de la religion établie par les Chartah & Aughtorrah Bhades.

Il eſt bon d'obſerver que la Métempſycoſe, de même que les trois grands principes qu'on enſeignoit dans les grands myſteres d'Eleuſine, ſavoir l'unité de Dieu, ſa providence générale ſur toute la création, les châtimens & les récompenſes de l'autre vie, ſont les dogmes fondamentaux du Chartah-Bhade-Shaſtah de Bramah, & que les Bramines les ont prêchés depuis un temps immémorial dans l'Indoſtan, non point comme des myſteres, mais comme des articles de religion qui étoient reçus de tout le monde, ſans en excepter les Gentous les plus ignorans. Si ce fait eût été connu de celui qui a fait tant de recherches ſur les myſteres d'Eleuſine, il n'auroit pas avancé, comme il l'a fait, que les

Nations de l'Orient avoient reçu leurs doctrines des Egyptiens.

Quoique le Polythéisme & la Mythologie des Gentous doivent leur origine, le premier à la publication du Chartah-Bhade-Shastah, & la seconde à celle de l'Aughtorrah-Bhade, cependant les dogmes ci-dessus n'ont souffert aucun changement ; & comme ces dogmes, de même que celui de la préexistence de l'ame, ont toujours été, & sont encore la base de la religion des Gentous, il y a tout lieu de croire, vu le commerce dont j'ai parlé, & les raisons que j'ai données, que les Egyptiens ont emprunté ces dogmes des Bramines.

Il est certain que Pythagore a puisé son dogme de la Métempsycose chez les Bramines ; & si on le lui a attribué dans la suite, ce n'a été que parce qu'on a ignoré sa vraie origine.

En quelque-temps que les deux Philosophes dont j'ai parlé ci-dessus aient été dans l'Indostan, on sait que Pythagore

gore entreprit ce voyage quelques années plus tard que Zoroaſtre. — Au ſortir de l'Inde, il fut dans la Perſe, où il converſa avec les Mages du pays &, s'inſtruiſit de leurs myſteres. On prétend même, & la choſe eſt aſſez vraiſemblable, qu'il eut pluſieurs conférences avec Zoroaſtre au ſujet des doctrines des Bramines. Ils avoient été tous deux initiés dans les myſteres des Egyptiens; & la ſeconde fois que Pythagore fut en Egypte, avant de retourner en Grece, & en reconnoiſſance de ce que les Mages lui avoient appris., il les inſtruiſit plus à fonds de la Théologie, de la Coſmogonie & de la Mythologie des Bramines, dont il s'étoit mis au fait par la lecture des Chartah & AughtorrahBhades.

La Morale de Zoroaſtre & de Pythagore a quelque choſe de divin, mais leur Théologie tient du fanatiſme. — Ils avoient ſi long-temps raiſonné ſur la nature de la Divinité & ſur la cauſe du mal, qu'à force de vouloir approfondir

ces matieres, ils s'égarerent dès qu'ils voulurent réduire leurs principes en systême. — Ils paroissent avoir conservé la base & les contours du Shaftah de Bramah, mais ils ont bâti dessus, de concert sans doute avec les Mages de Perse & d'Egypte, un édifice auquel on ne comprend rien, & se sont efforcés de répandre une Théologie, que ni eux, ni ceux qui leur ont succédé n'ont jamais entendue, tant elle est hors de la portée de l'esprit humain.

Si l'on se donne la peine de comparer les différentes especes de cultes institués par les Chartah & Aughtorrah-Bhades avec ceux des Egyptiens, des Grecs & des Romains, on se convaincra que ces derniers ne sont que la copie de ceux des Bramines. Le Lecteur sera à même d'en juger par ce que je dirai dans la suite de la Mythologie des Gentous, de leurs Fêtes & de leurs Jeûnes.

C'est une loi établie chez les Gentous, que quiconque reçoit un Prosélyte

& l'admet à sa communion, doit être aussi-tôt chassé de sa Tribu, & cette disgrace est telle, qu'il n'y en a aucun qui n'aimât mieux souffrir la mort que de l'encourir. Quoique cette défense rende le peuple esclave des Bramines, elle a cependant cet avantage d'entretenir leur union, & d'empêcher les mariages qu'ils pourroient contracter avec les étrangers. — Ce sont-là les circonstances qui, autant que je puis m'en souvenir, distinguent les Gentous de tous les autres peuples du monde, & prouvent leur ancienneté, de même que celle de leurs écritures.

Une autre chose qui mérite notre attention est la perpétuité des doctrines des Gentous, lesquelles n'ont jamais reçu la moindre altération dans l'espace de plusieurs milliers de siécles, & n'ont jamais varié quant au fonds. — Car, quoique les Chartah & Aughtorrah-Bhades ayent multiplié les cérémonies extérieures de la Religion, cependant les

Gentous ne les admettent & ne les respectent que parce qu'ils les croyent fondées sur le Chartah-Bhade de Bramah; & l'on voit assez souvent des Gentous, qui lorsqu'il s'agit de quelque point de conscience, ou de prendre un parti dans un cas imprévu, rejettent la décision des Chartah & Aughtorrah-Bhades, & se font expliquer, quelque chose qui leur en coûte, le Chartah-Bhade en langue Sanscrit.

En voilà assez pour prouver que les véritables dogmes de Bramah ne se trouvent que dans le Chartah-Bhade; & comme tous ceux qui ont écrit sur ce sujet s'en sont tenus à ce qu'on leur a dit d'après l'Aughtorrah-Bhade & le Viedam; il n'est pas étonnant qu'on ait regardé la Religion des Gentous comme inintelligible, monstrueuse & déshonorante pour l'humanité. — Comme mon dessein est de laver cet ancien peuple de ce reproche, je vais passer, sans qu'il soit besoin d'une seconde introduc-

tion, ni d'une seconde préface, à l'examen de leurs écritures, telles qu'on les trouve dans le Chartah-Bhade. J'accompagnerai chaque Section des explications & des Remarques qui me paroîtront nécessaires pour faciliter l'intelligence du sujet.

Pour plus grande clarté, je vais exposer au Lecteur les dogmes fondamentaux des Bramines sous cinq différens Chefs, tels qu'on les trouve dans le premier Livre du Shastah : savoir,

I. De Dieu & de ses Attributs.

II. La Création des Anges.

III. La chûte d'une partie des Anges.

IV. Leur châtiment.

V. L'adoucissement de ce châtiment, & leur Sentence finale.



SECTION PREMIERE.

De Dieu & de ses Attributs, suivant les Gentous.

» DIEU est un * : — Créateur de tout » ce qui existe. — Dieu ressemble à une » sphere parfaite qui n'a ni commence» ment ni fin. — Dieu regle & gouverne » tout ce qui est créé par une providence » générale qui résulte de principes fixes » & déterminés. — Tu ne chercheras » point à connoître la nature, ni l'essence » de l'Eternel, ni par quelles loix il gou» verne le monde. — Une pareille re» cherche est vaine & criminelle. — Il » doit te suffire de voir ses ouvrages jour » par jour, & nuit par nuit ; sa sagesse, » sa puissance & sa miséricorde. — Pro» fites-en ».

» * Ekhummesha ; littéralement, celui qui a toujours » été ; que nous traduisons par l'Eternel.

REMARQUES.

Cette deſcription ſimple & ſublime de l'Etre-ſuprême compoſe le premier Chapitre & la premiere Section du Shaſtah. —— Les Bramines de l'Aughtorrah-Bhade enſeignent qu'il y avoit anciennement un Chapitre du Shaſtah qui traitoit uniquement de la nature & de l'eſſence divine, mais qu'il s'eſt perdu, & n'a jamais été tranſmis à la poſtérité par Bramah, celui-ci l'ayant déchiré de ſon Chartah-Bhade.

Baldeus, qui avoit réſidé pendant trente ans dans l'île de Ceylan, & qui nous a donné une traduction du Viedam, raconte une ſemblable anecdote de ces écritures, & dit, que le Chapitre qu'on a perdu traitoit de Dieu, & de l'origine de l'Univers, ou du monde viſible, & que les Bramines regrettent ſenſiblement cette perte. —— Cet Auteur paroît être tombé dans une double erreur; 1°. en diſant que ce Chapitre

traitoit de l'origine de l'Univers, tandis que le Viedam & le Shastah ne laissent rien à désirer sur ce sujet, & fixent non-seulement la période de sa création, mais encore son âge précis, & le terme de sa durée, comme on le verra plus bas; & par conséquent on ne peut pas dire qu'ils regrettent la perte d'une chose qu'ils ont. Mais la vérité est que tout ceci n'est qu'une allégorie, ce qui est une circonstance qu'il paroît que Baldeus n'a jamais sçue.

Dans les différens entretiens que j'ai eus avec quelques savans Bramines sur le passage de l'Aughtorrah-Bhade que je viens de citer, ils ont tous été d'accord sur le sens & l'interprétation qu'ils lui ont donnée; savoir, que Dieu dans le dessein d'exercer la raison & la vertu de l'homme avoit livré à sa contemplation les merveilles visibles de la création; mais que l'Eternel avoit jugé à propos de lui laisser ignorer son origine, son essence, & les loix par lesquelles il

gouverne toutes choses, parce que ces sortes de sujets sont incompréhensibles & au-dessus de la portée des êtres créés ; & que c'étoit la raison pour laquelle on disoit que Bramah avoit déchiré ce Chapitre, pour donner à entendre qu'il avoit défendu ces sortes de recherches, comme inutiles & présomptueuses.

Si cet Ecclésiastique eût employé une partie du temps & de la peine qu'il a mise à traduire littéralement le Viedam, à expliquer les mysteres qu'il contient, les Savans lui auroient sçu gré de son travail ; au lieu que se bornant à une simple version, sans se mettre en peine d'expliquer les allégories que ce Livre contient, il a enfanté un monstre, qui choque la raison aussi-bien que la vraisemblance. —— Outre qu'il a déguisé les choses au point de les rendre odieuses à l'humanité, il a commis quantité de bévues énormes ; je pourrois en citer plusieurs, mais je me bornerai à une seule, que le faux zéle d'un Théologien

chrétien est seul capable de faire excuser.

» Le Viedam, suivant lui, assigne la » même place & la même autorité à » Birmah ou Bramah (car il fait ces deux » mots synonimes quoiqu'à tort) que le » Shastah; & comme les Mallabares re- » connoissent Bramah pour le fils de » Dieu & le gouverneur suprême des » Anges, & lui donnent une figure hu- » maine, *il prétend que ces attributs* » *doivent leur origine à ce qu'ils ont oui* » *dire, quoique peut-être confusément de* » *Jesus-Christ le fils de Dieu* ».



SECTION II.

La Création des Anges suivant les Gentous.

» L'Eternel, dans la contemplation » de sa propre existence, résolut dans » la plénitude du temps de partager sa » gloire & son essence avec des êtres ca- » pables de goûter & de partager sa » béatitude, & de contribuer à sa gloire. » ... Ces êtres n'existoient point en- » core. —— L'Eternel le voulut. —— » Et ils existerent. —— Il les forma en » partie de sa propre essence; capables de » perfection, mais avec le pouvoir de la » perdre; l'un & l'autre dépendant de leur » volonté. —— L'Eternel créa d'abord » Birmah, Bistnou & Sieb; & ensuite » Moisasour & tout le Debtah-Logue.* —— L'Eternel accorda la prééminence

» * Debtah, Anges; Logue, Peuple, multitude, ou » congrégation; Debtah-Logue, l'armée des Anges.

» à Birmah, Biſtnou & Sieb. —— Il » établit Birmah Prince du Debtah-Logue, & lui ſoumit Debtah: il l'établit » auſſi ſon Vice-régent dans le Ciel, & » lui donna Biſtnou & Sieb pour coadjuteurs. —— L'Eternel partagea le » Debtah en différentes bandes & en » différens ordres, & établit un chef ſur » chacun d'eux. —— Ils entouroient le » trône de l'Eternel ſelon leur rang, ils » l'adoroient, & la concorde régnoit » dans le Ciel. —— Moiſaſour, Chef » de la troupe Angélique, chantoit des » chants de louange & d'adoration au » Créateur, & des chants d'obéiſſance à » Birmah ſon premier créé. —— Et l'Eternel prit plaiſir à ſa nouvelle création ».

REMARQUES.

Tous les hommes en général, de quelque dénomination & religion qu'ils ayent été, ont ſouſcrit à l'opinion de l'exiſtence des Anges, & ſe ſont formés,

excepté les Chrétiens, chacun une idée crue & imaginaire de leur origine & de leur destination. En effet que peuvent-ils dire sur un sujet aussi merveilleux ? —— La cause qu'assigne Bramah de leur création est également simple, raisonnable & sublime, digne d'un être puissant & bienfaisant, & donne la plus haute idée qu'on puisse imaginer de son pouvoir & de sa bienveillance.

Bramah, au commencement de cette Section, semble placer l'Eternel dans la situation d'un Monarque bon, absolu & puissant, mais sans sujets, ce qui s'appelle n'être point Monarque du tout : car quelque heureux que soit un être dans la contemplation de sa propre existence, & de sa toute-puissance, *il ne sçauroit*, disent les Bramines, *jouir d'un bonheur parfait, qu'autant qu'il partage sa gloire & sa béatitude avec d'autres êtres qui connoissent le prix de leur existence, aussi-bien*

que le pouvoir, & les intentions bienfaisantes de leur Créateur & l'adorent en conséquence.

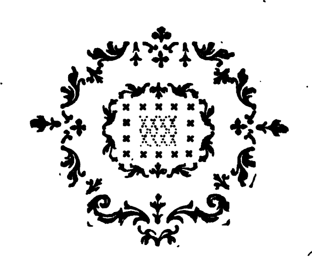
Mais une obéissance aveugle & forcée, de même que l'adoration de ces nouveaux êtres créés (elle auroit été telle s'ils avoient été créés parfaits) n'auroit point répondu aux vues de leur Créateur ; & delà vient que Bramah dit, *l'Eternel les créa » capables de per» fection, mais avec le pouvoir de la per» dre » ; sans les assujettir ni à l'un ni à l'autre, afin que leur adoration & leur obéissance fussent libres & volontaires, vu que Dieu n'en veut point d'autres.*

Il paroît, suivant la doctrine contenue dans cette Section, que la perfection & l'imperfection, ou, pour me servir d'autres termes, que le bien & le mal moral coexistoient ensemble dans la formation de ces premiers êtres créés. —— Les Bramines, dans leurs paraphrases sur ce Chapitre, concilient l'incompatibilité

apparente de l'existence du mal moral, avec la justice, le pouvoir & la bonté de l'Etre suprême, en disant » que comme les Debtah avoient absolument le » pouvoir d'aspirer à la perfection, leur » chûte de cet état, ne blesse en rien » la puissance, la justice ni la bonté » de l'Eternel, vu qu'il ne les avoit » créés que par un pur motif de bien» veillance, & que le devoir qu'il leur » avoit imposé étoit doux & aisé à rem» plir ; ne consistant qu'à chanter éter» nellement les louanges de leur Créa» teur, à le remercier de leur création, » à reconnoître Birmah & à lui obéir, » de même qu'à ses deux Coadjuteurs » Bistnou & Sieb ».

Les Loix pénales humaines, sans lesquelles aucun gouvernement ne sçauroit subsister, présuppofent toujours que les individus soumis à ces Loix, ont la faculté de leur obéir ; autrement ce seroit une tyrannie que de les imposer ; mais

ce principe une fois admis, c'est un crime que de les violer & de les enfreindre, & on est en droit de le punir, sans qu'on puisse accuser d'injustice celui qui les a faites. — Quoi donc! les hommes qui dans les Loix qu'ils donnent, sont si soigneux de ne point blesser ni la raison, ni la justice, oseront-ils accuser celle de leur Créateur!



Section

SECTION III.

Chûte d'une partie des Anges.

» Au moyen de la création des Deb-
» tah-Logue, la joie & l'harmonie re-
» gnerent autour du trône de l'Eternel,
» pendant l'espace d'Hazaar par hazaar-
» munnuntur * ; & elles auroient con-
» tinué jusqu'à la fin des temps, si l'en-
» vie & la jalousie ne se fussent point
» emparées de Moisasour & des autres
» Chefs des bandes Angéliques ; parmi
» lesquelles étoit Rhaabon, qui tenoit le
» second rang après Moisasour. — Ces
» Chefs oubliant le bonheur de leur créa-
» tion, & les devoirs qu'on leur avoit impo-

» * Cette expression est souvent employée dans le
» Shastah pour marquer une durée de temps infinie. J'ex-
» pliquerai tantôt ce que signifie le mot Munnuntur dans
» son sens littéral & absolu. Hazaar signifie littérale-
» ment mille ; Hazaar par hazaar, plusieurs milliers
» ajoutés ensemble ».

» sés, rejetterent les pouvoirs de perfec-
» tion que l'Eternel leur avoit gracieu-
» sement accordés, firent valoir ceux
» d'imperfection, & firent le mal à la
» vue de l'Eternel. — Ils s'éloignerent
» de l'obéissance qu'ils lui devoient, &
» refuserent de se soumettre à son Vice-
» gérent, & à ses Coadjuteurs Bistnou
» & Sieb, & dirent en eux-mêmes. —
» Nous voulons gouverner : — Et sans
» craindre ni la toute-puissance, ni le
» courroux de leur Créateur, ils répan-
» dirent de fausses imaginations parmi
» les Anges, les tromperent, & corrom-
» pirent la fidélité de plusieurs. — Ils
» se séparerent du trône de l'Eternel. —
» Le chagrin s'empara des Anges qui
» étoient restés fidelles, & la tristesse
» regna pour la premiere fois dans le
» Ciel ».

SECTION IV.

Châtiment des Debtah coupables.

» L'Eternel, dont la connoissance, » la préscience & l'influence s'étendent » sur toutes choses, excepté sur les » actions des êtres qu'il a créés libres, » vit avec autant de chagrin que de » courroux la défection de Moisasour, » de Rhaabon, & des autres Chefs des » Anges. — Miséricordieux dans sa co- » lere, il leur députa Birmah, Bistnou » & Sieb, pour les avertir de leur crime, » & les engager à rentrer dans leur de- » voir; — mais eux, qui se flattoient » d'être indépendans, persisterent dans » leur désobéissance. — L'Eternel com- » manda alors à Sieb * de s'armer de sa » toute-puissance, de les chasser du Ma-

» * On a vu dans l'introduction pourquoi Sieb fut » chargé de cet ordre ».

» hah-Surgo,* & de les précipiter dans
» l'Onderah , ** pour y souffrir des
» tourmens continuels par hazaar par
» hazaar Munnunturs *** ».

REMARQUES.

Cette défection ou révolte des Anges est constatée par tous les anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. — *Je me* garderai bien de croire qu'on ait puisé cette opinion dans la doctrine des Bramines, quoique la chose paroisse probable. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'avouer que les idées que donne le Shastah de cet événement extraordinaire, s'accordent mieux, & font infiniment plus d'honneur à l'Etre-suprême, que celles des Poëtes & des Philosophes

» * Le Ciel le plus haut, littéralement la grande éminence, de Mahah grand, & surgo, haut; éminent dans un sens local, le firmament étant communément désigné par les Gentous par le nom de Surgo ».

» ** Onder, noir obscur; Onderah, ténébres épaisses ».

» *** Dans cet endroit l'expression que j'ai expliquée dans la note précédente, signifie Eternel ».

d'Egypte, de Grece & de Rome. — C'est de ces derniers que Milton a emprunté les siennes avec ce feu d'imagination qui lui est propre. Tous sans exception rabaissent la toute-puissance de Dieu, en donnant aux Anges apostats le pouvoir de s'opposer à leur Créateur; & de lui déclarer la guerre; & quoique saint Jean * paroisse admettre cette guerre dans le Ciel, il n'a en vue que l'expulsion des coupables; toute autre interprétation seroit injurieuse à sa toute-puissance.

Le Shastah commence cette Section par nier la préscience de Dieu touchant les actions des Agens qui ont un libre-arbitre. Les Bramines défendent ce dogme en disant, que sa préscience dans ce cas, est totalement répugnante & contradictoire avec la nature & l'essence du libre-arbitre, qui n'auroit plus lieu, si on l'admettoit.

* Apocalypse, Chap. XII, vers. 7.

SECTION V.

Adouciſſement du ſupplice des Debtah rebelles, & leur Sentence finale.

» LES rebelles Debtah ayant encouru » la diſgrace de leur Créateur, gémirent » dans l'Onderah l'eſpace d'un Munnun- » tur. Pendant tout ce temps-là, Birmah- » Biſtnou, Sieb, & le reſte des Anges » qui étoient reſtés fidelles, ne ceſſe- » rent point de prier l'Eternel de leur » pardonner, & de les rétablir dans leur » état. — L'Eternel ſe laiſſa enfin flé- » chir à leurs prieres, — & bien qu'il » ne pût prévoir l'effet que ſa clémence » produiroit ſur les coupables, comp- » tant néanmoins ſur leur repentir, il » déclara ſa volonté. — Il ordonna » qu'on les fît ſortir de l'Onderah, & » qu'on les mît à même de pouvoir tra- » vailler à leur ſalut, en les ſoumettant » à certaines épreuves. L'Eternel déclara

» ses intentions, & après avoir confié » le gouvernement du Mahah-Surgo à » Birmah, il se retira en lui-même, & » se rendit invisible à toute l'armée cé» leste pendant l'espace de cinq mille » ans. — Ce temps fini, il se montra de » nouveau, remonta sur son trône de » lumiere, & reparut dans toute sa gloi» re. Les Anges qui lui étoient restés » fidelles, célébrerent son retour par des » chants d'allégresse.

» Après que tout le monde eut fait » silence, l'Eternel dit, que le Dunea» houdah * des quinze Bobouns ** d'ex» piation & de purification paroisse, » pour servir de séjour aux Debtah re» belles. — Et il parut à l'instant.

» L'Eternel ajouta, que Bistnou ***, » armé de ma puissance, descende dans

» * Dooneah, ou dunneah, le monde; Dunneahoudah, » les mondes, ou l'univers ».

» ** Bobouns, régions ou planetes. ».

» *** On a vu dans l'introduction la raison pour » laquelle Bistnou fut chargé de cet ordre ».

» le Dunneahoudah que je viens de créer,
» qu'il fasse sortir les rebelles Debtah de
» l'Onderah, & qu'il les mette dans le
» plus bas des quinze Bobouns.

» Bistnou se présenta devant le trône,
» & dit, Eternel, j'ai fait ce que tu m'as
» commandé. — Tous les Anges fidel-
» les furent surpris, en voyant les mer-
» veilles & l'éclat du Dunneahoudah
» que Dieu venoit de créer. — L'Eter-
» nel adressa de nouveau la parole à
» Bistnou & lui dit : — Je veux former
» des corps pour chaque Debtah rebel-
» le, qui leur seviront pendant un temps
» de prison & de demeure. Ils y seront
» sujets aux maux naturels, à propor-
» tion des crimes qu'ils ont commis.
» Va, & ordonne leur de se préparer
» pour y entrer, & ils t'obéiront.

» Bistnou s'étant de nouveau présenté
» devant le trône, se prosterna & dit,
» Eternel, j'ai exécuté tes ordres. — Et
» les Anges fidelles, étonnés des mer-
» veilles dont ils venoient d'entendre

» parler, célébrerent les louanges & la » miséricorde de l'Eternel par des chants.

» Après qu'ils eurent fini, l'Eternel » dit encore à Bistnou : Les corps que je » vais préparer pour loger les Debtah » rebelles, seront sujets au changement, » à la décadence, à la mort & se renou- » velleront, par l'effet des principes » dont ils seront formés. Les Debtah cou- » pables enfermés dans ces corps mortels, » subiront alternativement quatre-vingt- » sept changemens, ou transmigrations, » & seront plus ou moins sujets aux » suites du mal naturel & du mal mo- » ral, à proportion de leur péché ori- » ginel, & selon que les actions qu'ils » feront, en passant par ces formes suc- » cessives, répondront aux pouvoirs li- » mités que j'accorderai à chaçun ; — » ce sera là leur état de châtiment & » d'expiation.

» Et lorsque les Debtah rebelles au- » ront subi ces quatre-vingt-sept trans- » migrations, — ils iront, à l'aide de

» ma faveur, animer une nouvelle for-
» me ; & toi Bistnou, tu l'appelleras
» Ghoij *.

» Lorsque le corps de la Ghoij vien-
» dra à mourir de vieillesse, le Debtah
» coupable, par un nouvel excès de ma
» bonté, animera le corps de Mhurd **,
» j'augmenterai ses facultés intellectuel-
» les au point qu'elles étoient lorsque
» je le créai, & ce sera sous cette forme
» qu'il subira la plus forte épreuve.

» Les Debtah coupables regarderont
» la Ghoij comme sainte & sacrée ; car
» je leur donnerai une nourriture plus
» agréable, & les exempterai d'une par-
» tie des travaux auxquels je les ai con-
» damnés. — Ils ne mangeront ni de
» la chair de la Ghoij, ni de celle d'au-
» cun des corps mortels que je prépa-

» * Ghoij, la vache ; Goijal, vaches ; Goijalbarry,
» une étable à vaches ».

» ** Mhurd, est le nom de l'homme ; de Murto,
» matiere, ou terre ».

» rerai pour leur servir de demeure, » soit qu'il rampe sur Murto, ou qu'il » nage dans Jhoale *, ou qu'il vole dans » Oustmaan **; ils se nourriront de lait » de Ghoij & des fruits de Murto.

» Les corps mortels dans lesquels j'en- » fermerai les Debtah coupables sont » l'ouvrage de mes mains, on ne les » détruira point, mais on les laissera » mourir de leur mort naturelle. Que si » quelque Debtah, de dessein prémédité » & par quelque violence, occasionne la » dissolution des corps animés par ses » freres coupables, — Toi Sieb, tu » plongeras l'esprit qui a commis ce cri- » me dans l'Onderah pendant un espace » de temps, & tu le feras passer par » quatre-vingt-neuf transmigrations, » quel que soit son rang & sa qualité » dans le temps qu'il a commis ce cri- » me. — Si un Debtah est assez hardi

---

» * Jhoale, eau, fluide ».
» ** L'air ».

» pour ſe délivrer par violence du corps
» mortel dans lequel je l'aurai enfermé,
» — Toi Sieb, tu le plongeras dans
» l'Onderah pour toujours. — Il ne
» jouira plus du privilége de pouvoir ſe
» purger, ſe purifier & expier ſes fau-
» tes dans les quinze Bobouns. — Je
» diſtinguerai par claſſes & par eſpeces
» les corps mortels que j'ai deſtinés
» pour punir les Debtah coupables, je
» leur donnerai différentes formes, qua-
» lités & facultés, ils s'uniront & ſe mul-
» tiplieront les uns les autres dans leurs
» tribus & leurs eſpeces, par un pen-
» chant naturel que je leur donnerai; &
» à l'aide de cette union naturelle, il y
» aura une ſucceſſion de formes dans
» chaque tribu & dans chaque eſpece,
» afin que les tranſmigrations progreſ-
» ſives des eſprits coupables ne ceſſent
» jamais.

» Que ſi quelqu'un des Debtah coupa-
» bles s'unit à toute autre forme que celle
» de ſa tribu & de ſon eſpece, je t'ordonne,

» Sieb, de l'enfermer dans l'Onderah pen-
» dant un certain temps, & de le faire
» paſſer par quatre-vingt-neuf tranſmi-
» grations, quelque rang qu'il puiſſe avoir
» dans le temps qu'il a commis ce crime.

» Si quelque Debtah, réſiſtant au pen-
» chant naturel que je donnerai aux
» formes qu'il doit animer, oſe s'unir
» d'une maniere qui empêche la propa-
» gation de ſa tribu & de ſon eſpece,
» je t'enjoins, Sieb, de l'enfermer pour
» toujours dans l'Onderah. — Il n'aura
» plus le privilége de pouvoir ſe puri-
» fier dans les quinze Bobouns. Je per-
» mets néanmoins aux Debtah coupa-
» bles d'adoucir leurs peines & leurs
» tourmens par les bons offices qu'ils
» ſe rendront réciproquement; que s'ils
» s'aiment & ſe ſecourent les uns les
» autres, s'aident, s'encouragent & ſe
» repentent du crime de déſobéiſſan-
» ce qu'ils ont commis, je fortifierai
» leurs bonnes intentions, & je leur
» ſerai favorable. — Que ſi au contraire

» ils se persécutent les uns les autres, » je prendrai la défense de l'offensé, & » les persécuteurs n'entreront jamais » dans les neuf Bobouns, pas même » dans le premier qui est destiné à leur » purification.

» Si les Debtah profitent de la faveur » que je veux bien leur accorder dans » leur quatre-vingt-neuf transmigrations » de Mhurd par le repentir & les bonnes-œuvres, toi Bistnou, tu les recevras dans ton sein, & les conduiras » dans le second Boboun de châtiment » & de purgation, & tu en agiras ainsi, » jusqu'à ce qu'ils aient passé progressivement par les huit Bobouns de châtiment, & de purgation ; alors leur » châtiment finira, & tu les conduiras » dans le neuvieme, & même dans le » premier Boboun de purification. — » Que si les Debtah rebelles ne profitent » point de ma faveur dans les quatre-vingt-neuf transmigrations de Mhurd, » selon le pouvoir que je leur donnerai,

» — Toi Sieb, tu retourneras pour un » temps dans l'Onderah, & après qu'il » sera expiré, Bistnou ira te remplacer » dans le plus bas Boboun de châtiment » & de purgation, pour y subir une » seconde épreuve ; — & ils continue- » ront à souffrir de la sorte, jusqu'à ce » que par leur repentir, & leur persé- » vérance dans les bonnes-œuvres, du- » rant les quatre-vingt-neuf transmigra- » tions mortelles de Mhurd, ils soient » parvenus au neuvieme Boboun, & » même au premier des sept Bobouns » de purification. — Car mon décret » est, que les Debtah rebelles n'entrent » point dans le Mahah-Surgo, ni ne » voient point ma face, qu'ils n'aient » passé par les huit Bobouns de châti- » ment, & par les sept Bobouns de pu- » rification. — Les Anges fidelles ayant » entendu ce que l'Eternel venoit de » dire & d'ordonner au sujet des Deb- » tah rebelles, chanterent ses louanges, » & célébrerent sa puissance & sa justice

» — Après qu'ils eurent fini l'Eternel » leur parla en ces termes : Je veux con- » tinuer mes faveurs aux Debtah rebel- » les pendant un certain espace de temps, » que je diviserai en quatre Jogues *. » — Dans le premier, je veux que le » terme de leur probation dans les qua- » tre-vingt-neuf transmigrations de » Mhurd, soit de 100,000 ans. — » Dans le second, le terme de leur » probation dans Mhurd, sera réduit » à 10,000 ans. — Dans le troisie- » me, à 1000, — & dans le qua- » trieme à 100. — Et les Anges célé- » brerent par des cris de joie la misé- » ricorde & l'indulgence dont Dieu » usoit envers eux. — Après qu'ils eu- » rent fini, l'Eternel ajouta : Si après » que l'espace de temps que j'ai fixé » pour la durée du Dunneahoudah, & » celui que ma bonté a accordé pour la

» * Jogues, Ages, périodes de temps fixes ».

» probation

» probation des Debtah rebelles, sera
» accompli par la révolution des quatre
» Jogues, il s'en trouve quelqu'un qui
» n'ait pas passé par les huit Bobouns de
» châtiment & de probation, & qui
» ne soit pas entré dans le neuvieme,
» ni le premier de purification; —
» toi, Sieb, armé de mon pouvoir, tu
» le précipiteras dans l'Onderah pour
» toujours. — Tu détruiras ensuite les
» huit Bobouns de châtiment, de pur-
» gation & de probation, & ils n'exis-
» teront jamais plus. — Et toi, Bistnou,
» tu conserveras encore pendant un cer-
» tain temps les sept Bobouns de puri-
» fication, jusqu'à ce que les Debtah,
» qui ont profité de mes graces & de
» ma miséricorde, s'y soient purifiés de
» leurs péchés. — Après qu'ils l'au-
» ront fait, qu'ils auront été rétablis
» dans leur état, & qu'ils auront été
» admis à ma présence, — toi, Sieb,
» tu détruiras les sept Bobouns de pu-
» rification, & ils n'existeront jamais

» plus. — Les Anges fidelles tremble-
» rent de crainte en oyant ces paroles,
» & admirerent la puissance de l'Eternel.
» — L'Eternel ajouta. — Je n'ai point
» retiré ma miséricorde de Moisasour,
» de Rhaboun ni des autres Chefs des
» Debtah rebelles, — mais comme la
» soif du pouvoir les a enivrés, je
» veux augmenter celui qu'ils ont de
» faire le mal. — Je leur permets d'en-
» trer dans les huit Bobouns de purga-
» tion & de probation, & les Debtah
» coupables seront exposés aux mêmes
» tentations qui ont causé leur révolte:
» mais ce pouvoir de faire le mal que
» j'accorde aux Chefs des rebelles, ag-
» gravera leur crime & leur châtiment;
» la résistance que les Debtah pervers
» opposeront à leurs tentations, me sera
» une forte preuve de la sincérité de
» leur douleur & de leur repentir. —
» L'Eternel se tut. — Et les Anges fidel-
» les chanterent des chants de louange
» & d'adoration, qui marquoient cepen-

» dant le chagrin que leur causoit le sort
» de leurs freres. — Ils s'assemblerent,
» & prierent tous d'une voix l'Eternel
» par la bouche de Bistnou, de leur per-
» mettre de descendre de temps en temps
» dans les huit Bobouns de châtiment
» & de purgation sous une forme hu-
» maine, afin de garantir par leur pré-
» sence, leurs conseils & leur exemple,
» les malheureux Debtah des tentations
» de Moisasour & des Chefs rebelles. —
» L'Eternel y consentit, & les bandes
» célestes témoignerent leur reconnois-
» sance par des chants d'allégresse. —
» Après qu'ils eurent fini, l'Eternel parla
» de nouveau en ces termes. — Armes-
» toi, Birmah, de ma gloire & de ma
» puissance, descends dans le plus bas
» Boboun de châtiment & de purgation,
» & fais savoir aux Debtah rebelles les
» paroles que j'ai proferées, & les dé-
» crets que j'ai prononcés contre eux,
» & ordonnes - leur d'entrer dans les
» corps que j'ai préparés pour leur servir

» de demeure. — Birmah se présenta de-
» vant le trône de l'Eternel, & lui dit :
» j'ai fait ce que tu m'as ordonné. —
» Les Debtah coupables ont été ravis
» de la grace que tu veux bien leur
» faire ; ils ont reconnu la justice de tes
» décrets, ils m'ont témoigné leur cha-
» grin & leur repentir, & sont entrés
» dans les corps mortels que tu leur as
» préparés ».

REMARQUES.

J'ai traduit littéralement le détail qu'on vient de voir du Chartah-Bhade de Bramah, parce que j'ai craint de ne pouvoir égaler la sublimité du style & de la diction de l'original. Je vais recapituler ici les principales doctrines qu'il contient, tant pour aider la mémoire du Lecteur, que pour faciliter les remarques que je me propose de faire sur ce sujet.

J'ai dit ci-dessus que la doctrine de Bramah étoit simple & sublime, &

comprenoit tout ce qui exifte ; favoir ; Dieu, les Anges, les mondes vifibles & invifibles, l'homme & les animaux ; elle eft toute renfermée dans les articles fuivant du Symbole des Gentous.

Il y a un Dieu éternel & tout-puiffant & à qui toutes chofes font connues, excepté les actions futures des Agens qui ont un libre-arbitre. — Dieu, par un effet de fon amour & de fa bonté, créa d'abord trois Anges auxquels il donna la préféance, mais non pas dans un degré égal. — Il créa auffi dans la fuite une troupe d'Anges, qu'il foumit à Birmah fon premier créé, & à Biftnou & Sieb fes Coadjuteurs. — Il les créa tous libres, dans l'intention qu'ils partageaffent fa gloire & fa béatitude, à condition qu'ils le reconnoîtroient pour leur Créateur, & qu'ils lui obéiroient de même qu'aux trois perfonnes qu'il avoit établies pour avoir infpection fur eux. — Dans la fuite du temps, une grande partie de ces Anges,

à l'instigation de Moisasour & de quelques autres de leurs Chefs, se révolterent, & refuserent de reconnoître la suprematie de leur Créateur, & de lui obéir. En conséquence il chassa les rebelles du Ciel & de sa présence, & les précipita dans les ténébres éternelles. Au bout de quelque temps, s'étant laissé fléchir par les prieres des trois premiers Anges & des autres qui lui étoient restés fidelles, il s'appaisa, adoucit leur châtiment, & les soumit à certaines épreuves, les laissant les maîtres de reparer la faute qu'ils avoient commise, & de rentrer dans l'état heureux qu'ils avoient perdu. — Il créa pour cet effet les mondes visibles & invisibles, pour servir de demeure aux coupables. — Cette nouvelle création fut de quinze régions, dont sept étoient au-dessous, & sept au-dessus de ce globe terrestre: lequel, avec les régions qui sont au-dessous, étoient autant de degrés de châtiment & de purgation, & les sept au-

deſſus de purification ; enſorte que ce globe eſt le huitieme, le dernier & le principal ſéjour de châtiment & de purgation, & d'épreuve. Il créa des corps mortels, dans leſquels les Anges rebelles devoient être enfermés pendant un certain temps, & être aſſujettis aux maux phyſique & moraux, à proportion du crime qu'ils avoient commis. Il les condamna en outre à paſſer dans quatre-vingt-neuf corps différens, dont le dernier étoit celui de l'homme, avec des facultés égales à celles qu'ils avoient lors de leur création. — Dieu eſpera qu'étant ſous cette forme, ils ſe repentiroient, & ſe rendroient dignes de recouvrer l'état qu'ils avoient perdu; mais il voulut, au cas qu'ils perſiſtaſſent dans leur révolte, qu'ils retournaſſent dans la plus baſſe région, pour y ſubir les mêmes châtimens, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'atteindre à la neuvieme région, où, encore que leurs châtimens ceſſent, & que Dieu oublie le crime qu'ils ont commis en ſe

révoltant contre lui, ils n'ont cependant point la permiſſion de rentrer dans le Ciel, ni de voir leur Créateur, qu'ils n'aient paſſé par les ſept régions de purification. — Dieu permit aux Chefs des rebelles d'habiter les huit régions de châtiment & d'épreuve, & aux Anges qui lui étoient reſtés fidelles, de s'y rendre de temps à autre, pour mettre les coupables à couvert des nouvelles entrepriſes de leurs Chefs. — D'où il ſuit, que les ames ou eſprits qui habitent les corps humains, ſont autant d'Anges coupables, qui expient le crime qu'ils ont commis en perdant leur innocence dans un état antérieur à celui dans lequel ils ſe trouvent.

Le Lecteur eſt trop intelligent pour qu'il ſoit beſoin de lui faire remarquer la différence qu'il y a entre les dogmes qu'on a imputés juſqu'ici aux Gentous & ceux du Chartah-Bhade. Je ne blâme cependant point les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere ; ils ont pris les

meilleures informations qu'ils ont pu, & ils est fâcheux qu'au lieu de puiser à la source, ils aient adopté les rêveries des Chartah & Aughtorrah-Bhades. — Lorsque je partis de Bengale en 1750, je m'imaginois être parfaitement instruit de la Religion des Gentous; j'avois eu divers entretiens avec les Bramines de ces Bhades, mais ils connoissoient aussi peu le Chartah-Bhade de Bramah que moi, & si mes affaires me l'eussent permis, j'aurois malheureusement donné au public mes rêveries & les leurs pour des réalités.

Lorsqu'on lit ce que dit Milton de la révolte, & de l'expulsion des Anges, on est tenté de croire que Bramah & lui avoient été instruits par le même esprit, si l'imagination vaste & déréglée de ce dernier ne lui avoit fait introduire dans son Poëme certaines scènes grossieres & badines, tout-à-fait incompatibles avec les sentimens que tout honnête-homme doit avoir au sujet de l'Etre-suprême.

De la maniere dont il parle, on croiroit qu'il a été inspiré par un de ces malins esprits, dont il est parlé dans le Shastah, & qui du moment de leur défection, ont été les ennemis déclarés de Dieu & des hommes. — Quelque admiration qu'on ait pour le génie sublime de ce Poëte, on ne peut quelquefois s'empêcher de regarder ses idées comme vraiment diaboliques. — Que cela soit dit en passant.

Voici donc la premiere fois que mes Lecteurs connoissent la Métempsycose des Bramines, communément appellée la transmigration des ames. Il est constant que cette doctrine a pris son origine chez les Gentous, encore qu'elle ait été adoptée dans la suite par les Sages d'Egypte, & par quelques Sectes chez les Chinois & les Tartares. Pythagore la goûta & voulut l'introduire chez les Grecs, mais il ne put en venir à bout. Il fut plus heureux dans la Théogonie, la Cosmogonie & la Mythologie des

Bramines, encore qu'elles ne fissent point partie de la Théologie primitive de Bramah.

Comme j'ai réservé une partie pour une Dissertation sur le dogme de la Métempsycose, je n'en dirai rien de plus; mais comme les Bramines du Chartah & de l'Aughtorrah-Bhade, en enseignent plusieurs autres qui découlent de cette source, il convient d'instruire le Lecteur de quelques-unes des plus remarquables.

Lorsque les Debtah coupables furent sortis de l'Onderah par la médiation de Birmah, de Bistnou & de Moisasour, tous, à l'exception de Moisasour, de Rhaaboun & des autres Chefs rebelles, furent si touchés de la bonté & de la miséricorde de Dieu, qu'ils résolurent de faire pénitence dans le premier des quatre Jogues, & il y en eut quantité qui passerent par les quinze Bobouns, & recouvrerent leur premier état. — Ce période de temps est appellé dans le

Shastah le Suttee-Jogue, & le terme de la probation des Esprits dans Mhurd étoit de cent mille ans.

Dans le second des quatre Jogues, Moisasour & les autres Chefs rebelles firent si bien valoir leur ascendant sur les Debtah coupables, qu'ils oublierent leur crime, devinrent insensibles au châtiment qu'ils souffroient dans l'Onderah, rejetterent les conseils & les exemples des Debtah, à la garde desquels ils étoient commis, & provoquerent une seconde fois leur Créateur; & Moisasour séduisit un tiers des Esprits qui n'étoient point encore purifiés. — Le Shastah distingue ce période par le nom de Tirtah-Jogue, & ce fut celui dans lequel l'Eternel réduisit le terme de la probation des Esprits à dix mille ans. Plusieurs persisterent dans leurs bonnes résolutions, passerent par les quinze Bobouns, & rentrerent dans Mahah-Surgo.

Dans le troisieme des quatre Jogues le crédit de Moisasour augmenta, & il

féduifit la moitié des Efprits impurs qui étoient dans les huit Bobouns de châtiment & de probation. Ce période eft appellé dans le Shaftah Duapaar, ou Dwapaar-Jogue, & c'eft celui dans lequel le terme de probation dans Mhurd fut réduit à mille ans. Il y eut pendant ce Jogue quantité de Debtah qui monterent & rentrerent dans Mahah-Surgo.

Dans la quatrieme Jogue, Moifafour s'empara entiérement des cœurs des autres Debtah coupables, avec prefqu'autant d'empire que lors de leur premiere révolte. Ce période eft appellé dans le Shaftah-Kolee-Jogue, & il limite le terme de la probation dans Mhurd à cent ans. — Cependant il y eut quelques Efprits, qui à l'aide de la pénitence & des bonnes œuvres s'éleverent au-deffus des huit Bobouns inférieurs, malgré les foins que fe donnerent Moifafour, Rhaaboun & les autres Chefs & Anges coupables qu'ils avoient féduits, pour les en empêcher.

Comme il eſt ſouvent parlé des quatre-Jogues ou âges dans les derniers paragraphes, il convient de les expliquer ici, d'autant que cette explication ſeroit trop longue pour une note. On ſe ſouviendra qu'ils ſont appellés Suttee-Jogue, Tirtah-Jogue, Dupaar-Jogue & Kolee-Jogue. Je vais parler de chacun dans le rang qui leur convient.

Le Suttee-Jogue, ou le premier âge, littéralement l'âge de vérité, figurement l'âge de bonté. — L'Aughtorrah-Bhade prétend que ce fut dans cet âge qu'Endeer nâquit, & fut établi Roi de l'Univers. — Le mot Endeer dans le ſens littéral, ſignifie Bon, & le Shaſtah l'oppoſe à Moiſaſour ou Méchant, & les différens combats qu'on prétend qui ſe donnerent entre cet Ange rebelle & Endeer & leurs deſcendans dans chaque Jogue, marquent au figuré, les conflicts & les progrès du Bien & du Mal dans l'Univers. La Monarchie univerſelle de l'Univers qu'on donne à

Endeer dans le Suttee-Jogue, fait allusion à l'état où se trouverent les délinquants dans cet âge, au sortir de l'Onderah, lorsque touchés de la miséricorde de Dieu, ils persévererent dans la pénitence & la pureté, malgré les efforts de Moisasour (ou du mal), & de ses adhérens, pour les engager dans une seconde révolte. — C'est de ce mot Suttee, qui signifie vérité, que sont dérivés ceux de Sansah & de Sutch usités dans le royaume de Bengale & chez les Maures. Ceux qui connoissent tant soit peu ces langues savent que la phrase Sansah-Kotah, dans l'une, & Sutch-Bhaat dans l'autre, s'emploie communément pour assurer la vérité d'une chose qu'on avance, & signifie simplement, paroles de vérité.

Le Tirtah-Jogue, ou second âge. — Le nom qu'on donne à cet âge paroît renverser l'ordre des Jogues, vu qu'il signifie trois. Les mots téen, tarah, tise, trese & tetrese, qui expriment les nom-

bres trois, treize, vingt-trois, trente & trente-trois, sont tous dérivés du Sanscrit, Tirtah, ou Tirtea, & on l'emploie quelquefois pour signifier la troisieme, mais plus souvent la troisieme partie, comme dans cet exemple, dans lequel le terme Tirtah-Jogue qu'on donne au second âge, fait allusion à la seconde défection d'un tiers des Esprits impurs de cet état de pénitence & de pureté où ils vivoient dans le Suttee-Jogue. — On prétend que Rhaam nâquit dans cet âge pour défendre les Debtah coupables des piéges de Moisasour & de ses adhérens. — Le mot Rhaam dans le Sanscrit, signifie littéralement Protecteur, mais dans plusieurs endroits de l'Aughtorrah-Bhade, il est parlé de ce personnage dans un sens plus étendu, comme du protecteur des Royaumes, des Etats & des biens. — Rhaam! Rhaam! est une salutation pieuse entre deux Gentous qui se rencontrent le matin, par laquelle ils recommandent réci-

proquement

proquement leurs personnes & leurs biens à la protection de ce demi-Dieu.

Le Duapaar-Jogue, ou troisieme âge. — Le nom qu'on donne à ce troisieme âge, fait allusion à la seconde défection de l'état de pénitence & de bonté, de la moitié des Debtah impurs qui restoient. — Dua ou Dwa signifie simplement deux, ou deuxieme, & en y ajoutant paar, la moitié. Ainsi Duapaar deen, signifie la moitié du jour, & Duapaar rhaat, la moitié de la nuit chez les Gentous qui se piquent de bien parler, le bas peuple disant adah deen & adah rhaat; adah dans la langue Bengale signifiant la moitié. — L'Aughtorrah-Bhade fixe la naissance de Kissen-Taghour au commencement de ce Jogue. — Le mot Kissen dans la langue Sanscrit signifie un fléau, & cet être dans ce Bhade passe pour le fléau des Tyrans & de la tyrannie. — Taghour signifie littéralement révéré, respecté, & c'est

ainsi qu'on appelle communément les Bramines.

Le Kolee-Jogue, ou le quatrieme & présent âge. — Kolee dans la langue Sanscrit, signifie corruption, souillure, impureté, & par conséquent Kolee-Jogue l'âge de pollution. — Dans cet âge, disent les Bramines, les enfans se porteront pour faux témoins contre leurs peres & meres, & avant qu'il finisse, la taille du Mhurd, par la méchanceté des Debtah rebelles qui l'animent, se rapétissera si fort, qu'il sera hors d'état d'arracher un Bygon (berengelah *) sans le secours d'un bâton crochu. — Dans le temps que j'étois Président du Tribunal de Cutcherry à Calcutta, j'ai souvent vu des Indiens avouer les crimes & les meurtres les plus noirs & les plus atroces, & s'efforcer de les pallier, en disant qu'ils vivoient dans le Kolee-

* La Plante œuf.

Jogue. — Je laisse au Lecteur à examiner si Ovide & les Poëtes n'auroient pas pris ce qu'ils disent des quatre âges du monde, des quatre Jogues de Bramah.

C'est un dogme établi dans l'Aughtorrah-Bhade, que les trois premiers êtres créés, de même que les autres Anges fidelles, ont eu permission de Dieu de descendre de temps à autre dans les huit Bobouns de châtiment, & se sont volontairement assujettis aux peines du mal physique & moral, pour l'amour de leurs freres coupables; & ont pour cet effet subi les quatre-vingt-neuf transmigrations, & * que ce sont ces Esprits bienfaisans qui ont paru dans différens temps sur notre globe sous la figure mortelle & les noms d'Endeer, Bramah,

* C'est la raison pour laquelle les Gentous s'abstiennent de tuer aucun animal, de peur de chasser de leurs demeures, non-seulement les ames des Debtah leurs alliés, mais encore des Debtah célestes qui travaillent à leur rédemption.

Jaggernaut, Kissen, Tagour, Rhaam, Luccon, Kalkee ou Kallee, Surfuttee, Gunnis, Kartic, &c. Que ce sont eux qui ont combattu contre Moisasour, Rhaaboun & leurs complices, & se sont montrés sous les différens caracteres de Rois, de Généraux, de Philosophes, de Législateurs & de Prophetes, montrant aux coupables Debtahs des exemples admirables de courage, de fermeté, de pureté & de piété. — Que leurs visites furent très-fréquentes dans le Tirtah & Duapaar-Jogues, mais qu'elles sont devenues plus rares depuis le commencement du Kolee-Jogue, parce qu'on regarde les Debtahs coupables comme perdus sans ressource, & tellement endurcis dans leur méchanceté, que les conseils & les bons exemples ne peuvent plus rien sur eux; ce qui fait qu'on les abandonne à eux-mêmes, & aux mauvais conseils de Moisasour. — Mais que cependant on a des exemples que quelques-uns travaillent à leur salut, &

lorsque Dieu en a connoissance, il permet aux Debtahs célestes de les aider & de les fortifier dans leurs bonnes résolutions, d'une maniere invisible.

Quoique le Shastah-Bhade de Bramah nie la préscience de Dieu par rapport aux actions des Agens qui ont un libre-arbitre, cependant les Bramines tiennent que sa connoissance s'étend jusques sur les pensées des hommes, & qu'ils n'en ont pas plutôt formé une dans leur cœur, qu'elle se communique à Dieu par une espece de sympathie. — C'est sur ce principe que les Gentous offrent leurs prieres, leurs demandes & leurs remercimens à Dieu en silence; mais il n'en est pas de même de celles que l'Aughtorrah-Bhade exige qu'on adresse aux êtres célestes qui lui sont subordonnés, elles se font à haute voix, au son de différens instrumens de Musique.

J'ai déja parlé ci-dessus de la vénération religieuse qu'on a pour la Ghoïj dans un certain district de Bengale, mais

je ſuis perſuadé que la dévotion qu'ils ont pour cet animal, étoit autrefois univerſelle dans l'Indoſtan. Ce reſpect eſt fondé ſur deux motifs, l'un religieux, & l'autre politique : 1°. Parce qu'elle tient dans la révolution de la Métempſycoſe le rang qui approche le plus de la forme humaine ; & cette opinion eſt la vraie cauſe de cette vénération extravagante qu'on a pour cet animal. Car les Bramines ont ſoin d'inculquer que lorſque la Ghoij meurt par accident, ou par violence, ou par la négligence de celui à qui elle appartient, c'eſt une marque que Dieu eſt irrité de la méchanceté de celui qui en eſt le maître, & qu'il l'avertit par-là, qu'après ſa mort, il n'entrera point dans le premier Boboun de purification, mais qu'il ſera condamné à retourner dans la plus baſſe région de châtiment. De-là vient que lorſqu'une vache ou une géniſſe meurt de mort violente, non-ſeulement on la pleure, mais que le propriétaire eſt ſouvent

obligé d'entreprendre un pélérinage de trois ans pour expier ce crime, d'abandonner sa famille, ses parens & ses amis, & de ne subsister pendant tout ce temps-là que d'aumônes. — On observera que ceux qui se trouvent dans ce cas ne manquent jamais de secours, parce qu'on regarde leur état comme malheureux & digne de compassion. J'ai connu des Indiens qui ayant tué une vache, se condamnerent volontairement à servir Dieu, & à voyager en qualité de pélerins pendant toute leur vie.

Secondement, les Gentous vénérent la Ghoij par un motif de politique, parce qu'elle est l'animal le plus utile & le plus nécessaire à un peuple à qui la religion défend de manger de la viande ni rien de ce qui a vie. Car outre l'aliment qu'elle leur fournit, elle leur est absolument nécessaire pour la culture de leurs terres, dont ils tirent les végétaux dont ils ont besoin pour subsister.

Les Gentous prétendent que toutes les

femelles des animaux sont plus ou moins favorisées de Dieu, mais plus sous la forme de Moiyah dans la quatre-vingt-neuvieme transmigration. Ce mot signifie excellent, & ils donnent ce nom à la femelle de Mhurd. Ils appellent la femme Rhaan, lors sur-tout qu'elle est mariée, & les Princesses n'ont point d'autre titre chez les Gentous que celui de Rhaanée. Ils croyent que la femelle ou Moiyah de Mhurd est animée par le moins coupable des Anges apostats, & que pendant les quatre Jogues, il passe un plus grand nombre d'esprits de cette forme dans la région de purification, que de celle de Mhurd.

La mort subite des enfans est regardée par les Bramines comme une faveur signalée de Dieu envers les Esprits qui habitent leurs corps, prétendant qu'ils sont immédiatement reçus dans le sein de Bistnou (le Conservateur) & conduits dans la premiere région de purification. — Au contraire, celle des adultes passe

dans leur esprit pour une marque de la colere de Dieu contre l'esprit qui les anime, parce qu'elle abrége le terme de leur probation. — Ils regardent la vieillesse comme le plus grand présent que Dieu puisse faire aux hommes, parce qu'elle prolonge le terme de la probation des esprits, disant que l'espace de cent ans auquel il a fixé la vie de l'homme dans le présent Kolee-Jogue est trop court, pour se repentir & faire de bonnes-œuvres, & que lorsqu'on vit plus long-temps, on doit regarder cela comme une grace signalée de la part de Dieu. — La longue vie des animaux passe chez les Bramines pour une marque de la grandeur du crime qu'ont commis les esprits qui les animent, parce qu'elle les éloigne de l'état de probation qu'ils doivent subir dans Mhurd. — Les Gentous jugent du crime que les esprits apostats ont commis, par les animaux dans lesquels ils sont condamnés à faire leur demeure. Ils croyent par exemple,

que tous les animaux carnassiers & impurs sont animés par les esprits les plus malins. — Si un chien ou un cochon touche un Gentou, il se croît souillé, non point par l'animal, mais par l'esprit malin qui l'anime. — Ils comprennent sous cette classe non-seulement les animaux voraces qui vivent sur la terre, dans l'eau & dans l'air, mais encore les hommes qui commettent de mauvaises actions au vu & au sçu de tout le monde. — Ils regardent au contraire les esprits qui animent les corps qui ne se nourrissent que de végétaux, & qui ne se mangent point les uns les autres, comme favorisés de Dieu.

Les Bramines assurent que la guerre qui regne entre les animaux, & qui rend la destruction des uns nécessaire au maintien des autres, est la suite du châtiment auquel Dieu a condamné les Anges les plus criminels & les plus apostats, ayant voulu qu'ils se châtiassent ainsi réciproquement, chaque classe étant

destinée à servir de proie à l'autre. — Ils attribuent à la même cause l'inimitié naturelle qui regne entre certaines especes d'animaux, & qui fait qu'ils sont continuellement en guerre les uns contre les autres, encore qu'ils ne se mangent point. Ils ajoutent que Dieu a condamné les Debtah coupables à habiter leurs corps, afin qu'ils exercent les uns contre les autres la haîne, l'envie & l'animosité qu'ils ont montrées contre leur Créateur.

Les Bramines disent que les vicissitudes des formes animales destinées à servir de demeure aux Debtah coupables, ne sont pas précisement les mêmes, pendant la répétition des quatre-vingt-neuf transmigrations; mais qu'elles sont arbitraires & dépendantes de la volonté de Dieu. Ils croyent fermement que les Debtahs les moins coupables ne passent que dans les corps qui se nourrissent de végétaux; & que les trois transmigrations qui précédent immédiatement celle

que les esprits subissent dans le corps de la Ghoij, savoir la quatre-vingt-cinquieme, la quatre-vingt-sixieme & la quatre-vingt-septieme, se font dans les especes les plus innocentes des oiseaux, dans la chévre & la brebis, qui après Ghoij & Mhurd sont ceux des animaux que Dieu aime le plus. — De-là vient que les Bramines rigides accusent de folie & de cruauté les nations qui égorgent sans pitié les oiseaux, la chévre, la brebis & la vache, pour satisfaire leur gourmandise, malgré la défense qu'on leur a faite, & sans considérer que la bouche & les autres facultés digestives de Mhurd marquent qu'il est fait pour user d'une nourriture plus innocente, par exemple, des herbes & des fruits de la terre, & de lait de vache & des autres animaux. C'est à cette mauvaise coutume qu'ils attribuent la décadence de Mhurd depuis le commencement du Kolee-Jogue, ajoutant que cette transgression porte son châtiment avec elle, vu

que l'usage qu'il fait de ces alimens défendus & contraires à la nature, l'assujettit à quantité de maladies, qui abrégent le terme de probation dans Mhurd, de maniere que les Esprits coupables se privent de plus de la moitié du temps que le Créateur leur a accordé pour faire pénitence, ce qui marque leur ingratitude & leur désobéissance.

Ovide, dans le quinzieme Livre de ses Métamorphoses, introduit Pythagore, qui défend aux hommes de tuer les animaux & de se nourrir de leur chair. Comme la plupart des raisons qu'il donne s'accordent exactement avec les principes qu'on vient de voir, j'espere que le Lecteur voudra bien me permettre de les rapporter.

» Il fut le premier qui condamna » l'usage de manger de la chair des ani» maux : doctrine sublime, & si peu » goûtée, dont il doit être regardé com» me le pere. Cessez, mortels, disoit-il, » cessez de vous servir de mets si abo-

» minables : les campagnes vous pré-
» sentent d'abondantes moissons : les
» arbres sont chargés des plus beaux
» fruits, & les vignes portent des rai-
» sins pour votre usage. Vous avez des
» légumes d'un goût agréable, parmi
» lesquels il s'en trouve d'excellens quand
» ils sont cuits. Le lait & le miel ne
» vous sont point interdits. Enfin la
» terre vous prodigue ses richesses, &
» vous fournit des alimens de toute espe-
» ce, sans qu'il soit besoin, pour vous
» nourrir, d'avoir recours au meurtre
» & au carnage. Il n'appartient qu'aux
» animaux de manger de la chair ; en-
» core ne s'en nourrissent-ils pas tous.
» Les chevaux, les bœufs, les brebis
» ne vivent que d'herbe, il n'y a que
» des bêtes féroces, des tigres, des
» lions, des ours & des loups, qui en
» fassent leur nourriture ordinaire. Quel
» crime horrible de faire entrer dans
» nos entrailles, celles des autres ani-
» maux, d'engraisser notre corps de leur

» substance & de leur sang! Faut-il donc
» ne conserver la vie d'un animal que
» par la destruction d'un autre? Faut-il
» qu'au lieu de tant de biens que la ter-
» re, la meilleure de toutes les meres,
» prodigue aux hommes avec tant de
» profusion, ils aient encore recours au
» meurtre pour se nourrir, à la maniere
» des Cyclopes, & qu'ils ne puissent
» assouvir leur faim, qu'en égorgeant
» les animaux? Ce n'étoit pas ainsi qu'on
» en usoit dans cet heureux temps, que
» nous appellons le siécle d'or. Content
» des plantes & des fruits que produit
» la terre, l'homme ne souilloit point
» sa bouche du sang des animaux. Les
» oiseaux voloient sans crainte au milieu
» des airs: le liévre couroit impunément
» dans les campagnes: l'hameçon n'avoit
» point encore trompé le poisson, trop
» facile à s'y laisser prendre: l'Univers
» tranquille ne connoissoit ni piéges, ni
» embûches; tout étoit en paix. Celui,
» quel qu'il soit, qui pour dégoûter les

» hommes des alimens innocens dont
» ils ſe nourriſſoient, introduiſit l'uſage
» de manger la chair des animaux, ou-
» vrit en même temps la porte à toute
» ſorte de crimes; car ce fut ſans doute
» par le carnage qu'on fit de ces ani-
» maux, que le fer commença à être
» enſanglanté. Il eſt permis, à la vérité,
» d'ôter la vie aux animaux qui atta-
» quent la nôtre; mais il falloit en de-
» meurer-là, & ne pas ſe nourrir de leur
» chair. Cependant on alla plus loin en-
» core, on voulut en faire des ſacrifices
» aux Dieux. On dit que le pourceau
» fut la premiere victime qu'on immola,
» parce que cet animal, en faiſant le
» dégât dans les champs enſémencés,
» ruinoit l'eſpérance des Laboureurs.
» Le bouc de même fut égorgé ſur les
» Autels de Bacchus, pour avoir ravagé
» les vignes. La mort de ces deux ani-
» maux fut le juſte châtiment des maux
» qu'ils avoient cauſés; mais quel crime
» aviez-vous commis, innocentes brebis,

» troupeaux

» troupeaux paiſibles, qui fourniſſez aux
» hommes un nectar délicieux, qui vous
» laiſſez dépouiller de votre toiſon pour
» les couvrir, & qui enfin leur êtes plus
» utiles quand ils vous laiſſent vivre,
» que lorſqu'ils vous tuent? — Quel mal
» vous a fait le bœuf, animal doux,
» incapable de vous nuire & qui n'eſt
» fait que pour le travail? Il faut être
» ingrat, dénaturé; & tout-à-fait indi-
» gne des biens que nous donne la ter-
» re, lorſqu'on va tirer de la charrue ce
» tranquille animal, le meilleur de tous
» nos ouvriers, qu'on le conduit à l'Au-
» tel pour porter le coup fatal à cette
» tête, qui a ſi ſouvent gémi ſous le
» joug; & qui par un travail dur & pé-
» nible, a tant de fois renouvellé nos
» moiſſons.

» Ce n'étoit pas aſſez aux hommes de
» commettre de ſi grands crimes, il a
» fallu encore qu'ils en aient rendu les
» Dieux complices, lorſqu'ils ont cru
» que le ſacrifice d'un animal ſi utile,

» pouvoit leur être agréable. On choisit » même la plus belle victime, la plus » parfaite, & c'est un malheur pour celle » qui se trouve sans défaut : on la pare » de fleurs & de rubans, & on la con- » duit ainsi à l'Autel. Là on récite sur » elle des prieres qu'elle n'entend pas ; » on met entre ses cornes, qu'on a soin » auparavant de dorer, un gâteau fait » du grain même qu'elle a cultivé, & » on lui plonge dans le sein le couteau » sacré, qu'elle a peut-être déja apper- » çu dans l'eau qui est préparée pour le » sacrifice. On lui arrache sur le champ » les entrailles encore palpitantes, pour » les consulter, & y lire les secrets des » Dieux.

» Apprenez-moi, hommes insatiables, » d'où vient cette avidité, qui ne peut » être assouvie que par des viandes dé- » fendues? Renoncez à un usage si cri- » minel ; suivez les conseils que je vous » donne, & sachez que lorsque vous » mangez la chair du bœuf, que vous

» venez d'égorger, vous mangez votre
» Laboureur.

» Que la pitié ne soit donc pas sacri-
» fiée à votre gourmandise, & n'allez
» point pour vous rassasier, chasser de
» leurs corps les ames de vos parens, ni
» vous nourrir de leur sang ».

Il est certain que Pythagore puisa ces sentimens chez les Bramines, & qu'il s'efforça de les inspirer à ses compatriotes; mais les raisons dont il se servit pour les porter à s'abstenir de la chair des animaux, ne firent pas plus d'impression sur eux qu'elles n'en feroient dans notre siécle, quoiqu'on se pique de plus d'humanité, & je ne doute point qu'après avoir lu ce Chapitre, on ne continue de tuer les animaux & de les manger tout comme auparavant.

Quant à la description des anciens sacrifices qu'Ovide met dans la bouche de Pythagore, on peut dire à la louange des Bramines, qu'il n'a pu l'emprunter d'eux. Les dogmes des Gentous dif-

férent à cet égard de ceux de tous les autres peuples de l'antiquité ; ils n'ont jamais connu ces ſacrifices ſanglants, & leurs Bhades n'en font aucune mention. Les Bramines diſent même qu'il n'y a que Moiſaſour ſeul qui ait pu avoir imaginé une coutume auſſi barbare & auſſi oppoſée au véritable eſprit de dévotion, & auſſi odieuſe à la Divinité.

Les Bramines ſont fermement perſuadés que les animaux ſont doués de la faculté de penſer, de mémoire & de réflexion, & cela ne peut être autrement, en admettant la Métempſycoſe. — L'état, diſent-ils, où ſe trouvent les eſprits coupables dans les huit Bobouns, eſt un état d'humiliation, de châtiment & de purgation, ſans en excepter celui de Mhurd ; que Dieu s'éloigneroit du but qu'il s'eſt propoſé, s'il ne leur avoit pas donné une raiſon qui les mît à même de connoître leur ſituation. — C'eſt ſous la forme ſeule de Mhurd que l'ame eſt dans un état de probation, parce

qu'elle a un libre-arbitre, & qu'elle est maîtresse absolue de ses volontés; & c'est en cela seul que consiste la différence qu'il y a entre lui & les autres animaux, parce que dans ceux-ci les facultés intellectuelles de l'ame dépendent de la conformation de leurs corps, & sont renfermées dans certaines bornes qu'elles ne peuvent passer; — c'est la connoissance qu'ils ont des bornes de leur capacité, jointe à l'envie qu'ils portent à Mhurd, qui fait leur plus grand châtiment; que cette envie continuelle, & le ressentiment qu'ils ont en voyant la tyrannie que Mhurd a usurpée sur la création animale, depuis le commencement du Kolee-Jogue, sont les raisons pour lesquelles ils fuyent sa compagnie, & vivent dans un état d'inimitié avec lui, à proportion de l'intelligence que l'Eternel leur a donnée; & que si quelques especes en agissent autrement, cela vient de leur foiblesse, ou des ruses de Mhurd, qui les a assujettis, pour pou-

voir les détruire plus à son aise. — Que cette envie & cette inimitié dans les animaux, ni la tyrannie que Mhurd a usurpée sur eux, n'existoient point avant le commencement du Kolee-Jogue, & que ce n'a été que depuis que les Debtah impurs ont dégénéré sous les différentes formes mortelles qu'ils ont prises ; — qu'avant ce temps-là ils vivoient dans une parfaite concorde, sçachant qu'ils avoient tous encouru la disgrace de leur Créateur, & qu'ils étoient tous enveloppés dans la même sentence ; & enfin, que la tyrannie que Mhurd avoit usurpée sur ce qui restoit d'Anges coupables, déplaisoit à l'Eternel, & que ce seroit un des chefs de l'accusation que Bistnou intenteroit contre lui après sa mort, vu qu'au lieu d'aimer les malheureux coupables dans l'état de peine & d'humiliation où ils se trouvent, il abusoit de son pouvoir pour les rendre encore plus malheureux que l'Eternel n'avoit voulu qu'ils le fus-

sent, malgré l'ordre qu'il leur avoit donné de s'aimer les uns les autres.

Les Bramines croyent encore que les animaux ont la faculté de pouvoir se communiquer réciproquement leurs idées, & que la Métempsycose des esprits coupables s'étend à tous les corps organisés, même jusqu'au moindre reptile ou insecte; ils ont beaucoup de vénération pour les abeilles, & pour quelques especes de fourmis, s'imaginant que les esprits qui les animent sont chéris de Dieu, & que leur intelligence est beaucoup plus grande que celle des autres animaux.

Quoique j'aie prouvé ci-dessus que les Gentous n'ont jamais connu les sacrifices sanglants en usage dans l'antiquité, ils ne laissent pas d'en avoir aujourd'hui un volontaire, qui est trop singulier pour le passer sous silence, d'autant plus que plusieurs Auteurs en ont parlé sans savoir ce que c'étoit. Le sacrifice dont il s'agit est celui des fem-

mes, qui, lorsque leurs maris meurent, se brûlent avec eux sur le même bûcher. Je n'ai rien négligé pour découvrir l'origine de cette coutume barbare, & j'espere pouvoir donner là-dessus des lumieres qu'on n'a pas encore eues jusqu'ici. Pour procéder avec ordre, je leverai d'abord une ou deux difficultés qui pourroient nous arrêter dans cette recherche.

On attribue communément l'origine de ce sacrifice à une Loi, qui pour empêcher la coutume abominable qu'avoient les femmes des Gentous d'empoisonner leurs maris, ordonna que celles dont les maris mourroient seroient brûlées avec eux. Cette opinion n'a pas la moindre apparence de vérité, vu que ce sacrifice doit être volontaire, & qu'il ne le seroit point si cette Loi avoit lieu. C'est encore une opinion reçue, que si une veuve refuse de se brûler, elle est notée d'infamie, & chassée de sa Tribu; mais elle est aussi fausse que l'autre. — Voici ce qui en est. — La premiere

femme (car les Loix des Gentous permettent la polygamie, quoiqu'ils n'usent point la plupart de cette liberté lorsqu'ils ont des enfans) est maîtresse si elle veut de se brûler, mais il ne lui est pas permis de déclarer sa résolution que vingt-quatre heures après que son mari est mort. — Si elle refuse de le faire, son droit passe à la seconde. — Si l'une & l'autre, après que les vingt-quatre heures sont expirées, déclarent publiquement devant les Bramines & des témoins, qu'elles veulent se brûler, il ne leur est plus permis de se rétracter. Au cas qu'elles refusent toutes deux de le faire, le plus grand mal qui leur arrive est, qu'elles passent pour manquer à ce qu'elles doivent à leur honneur, à la pudeur & à la prospérité de leurs familles, les Bramines qui leur servent d'Aumôniers, les accoutumant dès leur enfance à regarder cette catastrophe comme extrêmement glorieuse pour elles, & comme très-avantageuse à leurs enfans;

& la vérité est que les enfans de celles qui se brûlent, sont recherchés en mariage par les familles les plus riches & les plus distinguées de leurs Tribus, & sont quelquefois même reçus dans une Tribu supérieure à la leur.

Il est certain que les Bramines se donnent toutes les peines imaginables pour engager les femmes Gentous à se brûler, & le Lecteur est assez pénétrant pour en sentir la raison; & quoiqu'ils réussissent presque toujours, il y a cependant des cas, où la crainte de la mort & l'amour de la vie, rendent leurs remontrances inutiles; il arrive quelquefois que la premiere femme refusant de se brûler, la seconde prend sa place; souvent aussi elles refusent toutes deux de le faire; & comme il n'y en a qu'une qui puisse se brûler, lorsque la seconde femme a des enfans du défunt, & que la premiere n'en a point, elles disputent souvent entr'elles à qui se sacrifiera; & les Bramines décident pour l'ordi-

naire en faveur de la premiere, à moins qu'elle ne ſoit d'humeur à céder ce droit à la ſeconde. Cette matiere étant ainſi éclaircie, je vais faire part au Lecteur de ce que j'ai appris touchant l'origine de cette coutume ſinguliere.

Après que Bramah, le fameux Prophete & Légiſlateur des Gentous, fut mort, ſes femmes furent ſi ſenſibles à ſa perte, qu'elles réſolurent de ne point lui ſurvivre, & voulurent être brûlées avec lui ſur le même bucher. — Celles des principaux Rajahs & des premiers Officiers de l'Etat, ne voulant pas qu'il fût dit qu'elles étoient moins affectionnées à leurs maris qu'elles, imiterent l'exemple héroïque qu'elles leur avoient donné. — Les Bramines, que ce Légiſlateur avoit établis, déclarerent que les eſprits délinquants de ces héroïnes avoient achevé leurs tranſmigrations, & étoient entrés dans les premiers Bobouns de purification; & la ſuite de cette doctrine fut, que leurs femmes voulu-

rent avoir le même droit de s'immoler à Dieu & aux manes de leurs époux. — Cette manie gagna toutes les autres femmes des Gentous, & ce fut ainsi que l'action héroïque d'un petit nombre de femmes devint l'origine d'une coutume, dont les Bramines firent un point de religion en l'insérant dans leurs Bhades. Ils fixerent les formalités & les cérémonies qui devoient accompagner ce sacrifice, ils se servirent de quelques passages obscurs du Chartah-Bhade de Bramah pour appuyer leur doctrine, & en firent un dogme pour tous les habitans de l'Indostan, auquel ils donnerent les restrictions que j'ai dites, pour rendre cet acte de courage & de piété volontaire, & par conséquent plus méritoire. Je ne déciderai point si les Bramines agirent de bonne-foi, ou s'ils n'eurent d'autre vue que de s'assurer de la fidélité de leurs femmes. — Lorsque deux personnes mariées ont vécu jusques dans un âge avancé dans des actes mutuels de con-

fiance & d'affection, le sacrifice qu'une veuve fait de sa personne, lorsqu'elle vient à perdre un ami & un époux, n'a rien qui m'étonne; mais lorsque je vois une femme jeune, belle & raisonnable qui a assez de force pour vaincre la tendresse qu'elle a pour ses parens, ses amis, & pour braver l'horreur & les tourmens de la mort à laquelle elle se dévoue, je ne puis m'empêcher de regarder une pareille victime avec des larmes de commisération.

J'ai assisté à plusieurs de ces sacrifices. J'ai apperçu dans quelques victimes une frayeur, un tremblement & une répugnance, qui montroient visiblement le repentir qu'elles avoient de leur résolution, mais il n'étoit plus temps de reculer, Bistnou attendoit l'esprit. Dans le cas où la victime qui s'est ainsi dévouée manque de résolution & de courage, on la fait monter sur le bûcher, sur lequel des hommes l'assujettissent avec des longues perches, jusqu'à ce que le feu

l'ait gagnée ; & ses cris & ses gémissemens sont bientôt étouffés par le son lugubre des instrumens, & les acclamations du peuple. J'en ai vu d'autres qui montoient elles-mêmes sur le bûcher avec une contenance ferme & assurée, & la joie peinte sur le visage. Je vais faire part au Lecteur d'un exemple de cette espece qui arriva il y a quelques années à Cossimbuzaar dans le temps que l'Amiral Russell, l'Auteur & quelques autres Officiers de la Factorerie Angloise étoient sur le lieu. J'envoyai à ce sujet un mémoire en Angleterre, dont voici le contenu.

Rhaam-Chund-Pundit, de la Tribu Mahahrattor étant mort le 4 de Février 1742-3 à cinq heures du matin, âgé de 28 ans, sa veuve (il n'avoit qu'une femme) qui en avoit 17 à 18, sans attendre que les 24 heures que la loi lui accordoit pour se déterminer fussent expirées, déclara aux Bramines, en présence des témoins, la résolution qu'elle avoit

prise de se brûler. Comme sa famille étoit une des plus distinguées du pays, tous le marchands de Cossimbuzaar se joignirent à ses parens pour la détourner de le faire. — Lady Russell lui envoya plusieurs messages ; elle lui représenta avec les plus vives couleurs la situation de ses enfans (elle avoit un garçon & deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas quatre ans) de même que les tourmens & les horreurs de la mort à laquelle elle se vouoit. Rien ne put la fléchir ; elle fit faire ses remercimens à Lady Russell & lui fit dire, que rien ne l'attachoit plus à la vie, & qu'elle la prioit seulement de prendre soin de ses enfans. — Lorsqu'on lui dépeignit les horreurs du genre de mort qu'elle alloit souffrir, pour montrer le mépris qu'elle en faisoit, elle mit son doigt dans le feu, & l'y tint pendant un temps considérable ; elle mit ensuite du feu sur la paume de sa main, jetta quelques grains d'encens dessus, & en offrit la fumée aux Bra-

mines. Elle répondit à ceux qui lui représenterent l'état où elle alloit laisser ses enfans, que celui qui les avoit créés, auroit soin d'eux. On lui dit enfin qu'on ne lui permettroit point de se brûler*; cette nouvelle parut l'affliger, mais revenant à elle-même, elle répondit, qu'elle étoit la maîtresse de mourir, & que si on l'empêchoit de se brûler, suivant la coutume de sa Tribu, elle se laisseroit mourir de faim. Ses amis, voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur elle, l'abandonnerent à sa mauvaise destinée, & se retirerent. —— Le lendemain au point du jour, on transporta le corps du défunt sur le bord de la riviere. La veuve s'y rendit sur les dix heures, accompagnée de trois principaux Bramines, de ses enfans, de ses parens, de ses amis, & d'une foule prodigieuse d'habitans. La permission de se

* Il n'est point permis aux femmes Gentous de se brûler sans une permission expresse du gouvernement Mahométan, & elles la demandent pour l'ordinaire.

brûler,

brûler, qu'elle avoit demandée à Hoſſeyn-Khan, Fouzdaar de Morshadabad, n'arriva qu'à une heure après midi. L'Officier qui l'apporta étoit chargé de voir ſi en effet elle ſe brûloit volontairement. — Elle employa tout ce temps-là à prier avec les Bramines, & à ſe laver dans le Ganges, & auſſi-tôt que l'ordre fut arrivé, elle ſe retira à l'écart pendant une demi-heure avec ſa mere & ſes parentes. Elle ôta enſuite ſes bracelets & ſes autres bijoux, & les noua dans un linge qui lui ſervoit de tablier ; après quoi ſes parentes la conduiſirent à un coin du bûcher. On avoit conſtruit deſſus une eſpece de berceau avec des jets, des feuilles & des branches ſéches, qui n'avoit qu'une ſeule entrée. Ce fut-là qu'on mit le corps du défunt, le viſage tourné vers l'entrée. — On avoit allumé dans l'endroit où on la conduiſit un petit feu, autour duquel elle reſta aſſiſe pendant quelques minutes avec ſes trois

Bramines. Un d'entr'eux lui donna une feuille de l'arbre, dont le bois est destiné à construire une partie du bûcher, & quelques autres choses qu'elle jetta dans le feu. Un autre lui donna une seconde feuille, qu'elle tint sur la flamme, versant trois fois quelque peu de ghee, qui se fondoit & tomboit dans le feu. Ces deux opérations étoient deux symboles préparatoires de la dissolution qu'elle alloit souffrir par le feu. Pendant qu'elles durerent, le troisieme Bramine lui lut quelques passages de l'Aughtorrah-Bhade & lui fit quelques questions, auxquelles elle répondit avec une contenance ferme & assurée; mais le bruit étoit si grand, que nous ne pûmes entendre ce qu'elle disoit, quoique nous ne fussions qu'à trois pieds d'elle. — Cette cérémonie finie, on lui fit faire trois fois le tour du bûcher; elle étoit précédée des Bramines, lesquels continuoient leur lecture. Elle s'arrêta après le troi-

ſieme tour devant le petit feu, elle ôta les anneaux qu'elle avoit aux doigts & aux orteils, & les mit avec ſes autres bijoux. Elle prit enſuite congé de ſes enfans, de ſes parens & de ſes amis; après quoi un des Bramines trempa une groſſe méche de coton dans du ghee, la lui donna toute allumée, & la conduiſit à l'entrée du berceau. Les Bramines ſe proſternerent devant elle; elles les bénit, & ils ſe retirerent en pleurant. Elle monta deux marches, & entra dans le berceau. Elle ſalua en entrant ſon mari, & fut s'aſſeoir à côté de ſa tête; & après l'avoir regardé fixement pendant l'eſpace d'une minute, elle mit le feu au berceau dans trois endroits différens; mais s'étant apperçue qu'elle avoit mis le feu du côté oppoſé au vent, elle l'alluma de l'autre, & reprit ſa place. L'Enſeigne Daniel nous donna le moyen de la voir, en écartant avec ſa canne les feuilles & les branches

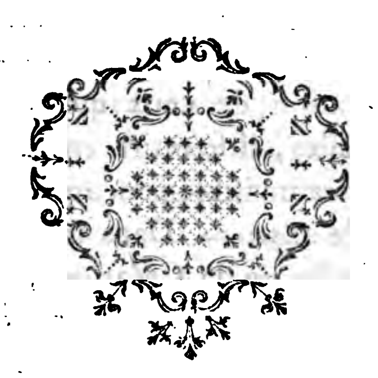
qui formoient le berceau du côté d'où venoit le vent. Il est plus aisé de concevoir que de décrire l'air de dignité & la contenance ferme & assurée avec laquelle elle mit le feu au bûcher la seconde fois, & se rassit à sa place. Comme le bûcher étoit composé de matieres extrêmement inflammables, les soutiens furent bientôt brûlés, & elle fut ensévelie sous ses débris.

Je suis persuadé que nos Angloises ne pourront s'empêcher de frémir en lisant ce détail; & qu'elles regarderont cette action comme le plus grand excès de folie dont leur sexe puisse être capable. Quoique je n'aie pas dessein de défendre les dogmes des Bramines, on me permettra cependant de justifier les femmes Gentous des reproches qu'on peut leur faire à cet égard. Examinons d'abord leur conduite sans préjugé, & indépendamment de nos mœurs & de nos coutumes, & je suis sûr qu'au lieu

de les mépriser, nous admirerons leur héroïsme aussi-bien que les motifs pieux & raisonnables qui les font agir. On doit d'abord considérer qu'on a soin de leur inspirer dès leur enfance que leur origine est céleste, & que ce monde, de même que le corps dans lequel leur ame est enfermée, sont destinés par l'Etre-suprême, l'un pour leur servir de lieu de châtiment, & l'autre de prison. Ces sortes de principes leur élevent l'ame; outre qu'on a soin de leur persuader que ce sacrifice volontaire est l'action la plus glorieuse de leur vie, qu'elles délivrent par-là l'esprit céleste qui habite en elles de ses transmigrations & des maux auxquels il est assujetti dans cette vie, & qu'il va rejoindre celui de leurs maris dans un état de purification. Elles croyent d'ailleurs illustrer leurs enfans, & leur procurer toute sorte de bonheur dans cette vie. Tous ces motifs sont plus que suffisans pour les porter

à embrasser la mort, & leur faire mépriser les liaisons qui nous attachent à la vie. Quoique ces principes soient diamétralement opposés à ceux de nos Dames, je compte cependant assez sur la bonté de leurs cœurs, pour espérer que dorénavant elles regarderont les pauvres Indiennes d'un autre œil qu'elles n'ont fait jusqu'ici, & qu'elles leur rendront la justice qu'elles méritent. Il est bon d'observer encore que ce mépris de la mort n'est point particulier aux femmes Indiennes, & qu'il n'y a point de Gentou qui ne regarde la mort d'un œil de résignation, laquelle a sa source dans la croyance dont il est imbu. — Avant de finir ce sujet, je trouve à propos d'instruire le Lecteur de quelques particularités qui y ont rapport. J'ai observé ci-dessus dans une note que les femmes Gentous ne peuvent se brûler, qu'elles n'en ayent obtenu la permission du Gouverneur Mahométan;

mais il est bon de savoir qu'on ne la leur refuse jamais. Il est quelquefois arrivé que les Européens ont arraché ces victimes du bûcher, & l'on prétend même que la femme de M. Job Charnock doit son salut à son mari ; mais les Gentous regardent cette action comme un crime atroce, & comme une violation de leurs rits & de leurs priviléges.



CHAPITRE V.

De la Création du Monde, suivant les Gentous.

INTRODUCTION.

BRAMAH nous apprend dans la cinquieme Section, qu'après que Dieu eut manifesté l'intention qu'il avoit d'adoucir le châtiment des Anges rebelles, à la sollicitation de ceux qui lui étoient restés fidelles, il se retira en lui-même, & demeura invisible pendant l'espace de cinq mille ans. — Dans son introduction à l'acte de la Création, qui fait le sujet de son Livre, il prend occasion de répéter le même passage, & il l'explique en disant que pendant ce temps-là, l'Eternel s'occupa entiérement de la nouvelle Création qu'il méditoit. Quoiqu'il paroisse par la même Section que

cet ouvrage merveilleux fut produit par un *fiat* inſtantané de la Divinité, cependant Bramah, pour montrer la ſageſſe infinie du Créateur, entre dans un détail ſublime & philoſophique de la maniere dont il s'y prit pour créer le monde, en décrivant la conſtruction merveilleuſe des quinze Bobouns, qui compoſent le Dunneahoudah, ou l'Univers. Ces deſcriptions ſont toutes allégoriques, & l'on ne doit pas être ſurpris qu'on les entendit dans ſon temps, puiſqu'aujourd'hui même les Gentous qui ont eu de l'éducation ne parlent que par allégorie. — Il décrit d'une maniere courte, ſimple & ſublime, chacun de ces quinze Bobouns, il marque leur ſituation, le rang qu'ils occupent, & l'uſage auquel ils ſont deſtinés, ſans oublier les noms des Anges qui doivent les habiter en paſſant d'une ſphere dans l'autre. Ma mémoire ne me fournit que les noms des habitans du neuvieme, cinquieme, ſixieme & ſeptieme, c'eſt-à-dire, de la

premiere & des trois dernieres des sept régions de purification, qui sont les spheres de Pereeth-Logue *, Munou-Logue **, Debtah-Logue & Birmah-Logue ***. Dans la derniere de ces spheres, suivant la supputation des Bramines, un jour complet vaut vingt-huit Munnunturs ordinaires. Voyez le sixieme Chapitre qui suit.

Les Compilateurs de l'Aughtorrah-Bhade se sont servis de la description que Bramah donne des quinze Bobouns, pour avancer des chimeres auxquelles personne n'entend rien.

---

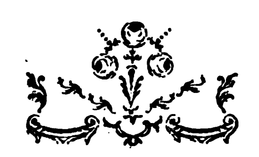
* Munnou-Logue, peuple adonné à la méditation; de mun, ou mon, pensée, réflexion, pour donner à entendre que Dieu est adoré dans cette sphere dans le silence & la méditation.

** On croit que c'est dans cette sphere que les Anges recouvrent le titre de Debtah.

*** On suppose que dans celle-ci les coupables se purifient de leurs péchés, & se mettent en état de rentrer dans le Mahah-Surgo, & de se présenter devant leur Créateur.

Comme je dois parler ci-après de la maniere dont les Bramines supputent l'âge & la durée du monde, je me contenterai de faire souvenir le Lecteur, qu'ils datent son existence, depuis le moment que les Anges rebelles sortirent de l'Onderah.

Je suis fâché que la perte de mes matériaux me réduise à la huitieme Section du second Livre de Bramah, lequel traite de la création de notre planete. Je vais rapporter ce qu'il en dit, après avoir averti le Lecteur qu'il est intitulé les huit Bobouns de Murto, ce qui signifie littéralement la région de la terre.



SECTION VI.

Birmah *, *ou la Création.*

» ET il arriva que lorsque l'Eternel » voulut procéder à la Création du Dunneahoudah, il confia le gouvernement » de Mahah-Surgo à son premier créé » Birmah; & se rendit invisible à toute » l'armée céleste. — Lorsque l'Eternel » commença sa nouvelle Création du » Dunneahoudah, il eut à vaincre l'opposition de deux puissans Ossours **, » qui étoient nés de la cire des oreilles » de Brum, & dont les noms étoient » Modou *** & Kytou ****.

» * C'est le titre qu'on a donné à toutes les Sections » du second Livre de Bramah. Birmah dans le sens figuré, » signifie Création, ainsi que je l'ai déja dit ci-dessus ».

» ** C'est ainsi qu'on appelle les Géans : mais ce mot » dans le Shastah signifie excroissance, excrétion & » secrétion ».

» *** Discorde, inimitié ».

» **** Confusion, tumulte ».

» L'Eternel combattit pendant cinq
» mille ans avec Modou & Kytou,
» il leur fit toucher sa cuisse *, & ils
» furent vaincus & confondus avec
» Murto.

» Et il arriva après que Modou &
» Kytou eurent été vaincus, que l'Eter-
» nel se rendit de nouveau visible, &
» se revêtit de toute sa gloire.

» Et l'Eternel parla & dit: Toi, Bir-
» mah **, tu crééras & formeras toutes
» les choses qui doivent exister dans la
» nouvelle création des quinze Bobouns
» de châtiment & de purification, sui-
» vant les pouvoirs de l'esprit qui t'ins-
» pirera. — Et toi, Bistnou ***, tu veil-
» leras sur elles, tu les aimeras & les

» * Les vainquit & les réduisit sous son obéissance.
» Toucher la cuisse, chez les anciens Gentous, étoit la
» même chose que s'avouer vaincu ».

» ** Pouvoir de créer. Voyez l'introduction au qua-
» trieme Chapitre ».

» *** Conservateur. Voyez l'introduction au qua-
» trieme Chapitre ».

» conserveras. — Et toi, Sieb *, tu changeras & détruiras toutes les choses créées, suivant les pouvoirs que je te donnerai.

» Et Birmah, Bistnou & Sieb ayant ouï les paroles de l'Eternel, promirent de lui obéir **. — L'Eternel adressa de nouveau la parole à Birmah, & lui dit : Commence à créer & à former les huit Bobouns de châtiment & de probation, & celui de Murto, suivant les pouvoirs de l'esprit que je t'ai donné; & toi, Bistnou, acquitte-toi pareillement de ta tâche. — Et lorsque Brum *** eut ouï l'ordre que l'Eternel venoit de donner, il forma aussi-tôt une feuille de betel, se mit

» * Mutilateur, destructeur. Voyez l'introduction, » &c. »

» ** L'Exorde précédent de l'acte général de la » Création du Dunneahoudah, se trouve à la tête de » toutes les Sections du deuxieme Livre de Bramah ».

» *** Birmah & Brum sont deux mots synonimes » dans l'acte de la Création ».

» dessus & flotta sur la surface du Jhoale;
» & les enfans de Modou & de Kytou*;
» s'enfuirent & disparurent. — Après
» que l'agitation du Jhoale eut cessé par
» le pouvoir de l'esprit de Brum, Bist-
» nou se transforma en un Sanglier
» monstrueux **, & étant descendu
» dans les abymes de Jhoale, il en tira
» Murto avec ses défenses. — Elle pro-
» duisit aussi-tôt une grosse tortue ***,
» & un serpent monstrueux ****. —
» Bistnou mit le serpent debout sur le dos
» de la tortue & plaça Murto sur la tête
» du serpent. — Et toutes choses furent
» créées & formées par Birmah dans les

» * On croit que ce sont les restes de la matiere dis-
» cordante. Les Bramines tiennent que les premiers prin-
» cipes des choses qui existoient avant la Création de
» l'Univers étoient fluides ».

» ** Le Sanglier passe chez les Gentous pour le
» symbole de la force, parce qu'il est le plus fort de
» tous les animaux, à proportion de sa grosseur ».

» *** Symbole de la stabilité ».

» **** Symbole de la prudence ».

» huit Bobouns de châtiment & de proba-
» tion, même dans le huitieme de Murto,
» conformément aux pouvoirs de l'esprit
» dont l'Eternel l'avoit doué. — Et Bist-
» nou se chargea de veiller sur tout ce
» que Birmah avoit créé & formé dans
» le huitieme Boboun de Murto ; il en
» prit soin & veilla à leur conservation,
» ainsi que l'Eternel le lui avoit com-
» mandé ».

REMARQUES.

Bramah décrit d'une maniere également sublime & allégorique la création de Surji * & de Chunder **, & des autres douze Bobouns du Dunneahoudah, sans se mêler d'expliquer les principes de la matiere, ni les loix essentielles du mouvement, par lesquelles Dieu conduit & gouverne les choses qu'il a créées. Il a montré ailleurs la présomption, la folie & l'inutilité de ces sortes

* Le Soleil.

** La Lune.

de

de recherches, disant qu'il avoit caché la connoissance de ces choses aux trois premiers esprits qu'il a créés.

Il paroît par ce que j'ai dit ci-devant de la Création de la huitieme région, & par le récit historique que fait Bramah des quatorze autres, que les personnages qu'il fait agir dans l'ouvrage de la Création, ne sont que des personnages allégoriques par lesquels il a voulu représenter les trois principaux attributs de la Divinité, savoir, le pouvoir de créer, celui de conserver, & celui de détruire, ainsi que je l'ai dit ci-dessus*. — Car s'il les prenoit dans un autre sens, il contrediroit son propre texte, dans lequel il représente la Création du Dunneahoudah, comme procédant de la volonté instantanée de l'Eternel; & la preuve que c'est l'intention de Bramah, c'est qu'il a mis le même exorde

* Voyez l'introduction au quatrieme Chapitre.

à chacune des Sections qu'il a données ſur la Création.

Comme les Gentous qui ſont venus dans la ſuite, n'ont point entendu le vrai ſens de cette allégorie, les Compilateurs du Chartah & de l'Augtorrah-Bhade, ont profité de l'ignorance du temps, non-ſeulement pour réaliſer les trois perſonnages myſtiques de Bramah, mais encore pour créer une multitude infinie d'Acteurs ſubordonnés, & en faire tout autant de demi-Dieux & de Divinités, en l'honneur deſquelles ils ont inſtitué des jeûnes, des fêtes & autres cultes extérieurs. — Par exemple, ils ont fait de Surjee & de Chunder, de Modou & de Kytou, de leurs enfans & de leurs deſcendans, des demi-Dieux & des Héros, & non contens de s'en tenir au huitieme Boboun, ils ont pillé les quatorze autres, & converti en Divinités les principaux perſonnages qu'ils ont cru réſider dans chacun, leur

aſſignant un culte particulier qui ſubſiſte encore aujourd'hui.

Je ſuis perſuadé que les allégories du Chartah - Bhade de Bramah, qui ont quelque choſe de divin, ayant été ainſi perverties, ou mal entendues par les Tribus auxquelles il en avoit confié la garde, & ayant été tranſmiſes aux Mages d'Egypte, & de ceux-ci aux Grecs, elles ont fourni à ces derniers, de même qu'aux Romains, & aux autres peuples d'Occident cette foule de ſyſtêmes mythologiques qui ont eu cours, même long-temps après l'établiſſement du Chriſtianiſme. Je reviens à mon ſujet.

L'acte de la Création du Boboun de Murto eſt repréſenté dans la Planche n°. 1. Je l'ai dreſſée de même que les autres d'après les inſtructions, & ſous les yeux d'un ſavant Bramine de la tribu Battezaaz, laquelle, comme je l'ai dit ci-deſſus, eſt ordinairement chargée d'expliquer les Shaſtahs.

Brum * eſt repréſenté couché & flotant ſur une feuille de betel ſur la ſurface agitée de l'abyme de Jhoale; les trois premiers êtres paroiſſent devant lui ſous la poſture de ſupplians, Birmah à la droite, Biſtnou au milieu, & Sieb à la gauche. — Sur la droite, au-deſſus de l'abyme, eſt repréſenté un gros ſanglier, qui porte ſur ſes défenſes une motte de terre. — A la gauche, au-deſſus de l'abyme, eſt une tortue, ſur laquelle un ſerpent eſt poſé ſur ſa queue, & porte ſur ſa tête Murto, ou la terre. Brum & Birmah ſont habillés de même, & ſont repréſentés avec quatre têtes & quatre bras. — Les trois premiers êtres reçoivent en qualité de ſupplians les ordres de l'Eternel au ſujet de la nouvelle Création qu'il médite; & lés autres figures expriment les trois gradations de

* L'eſprit ou l'eſſence de l'Eternel. Voyez l'introduction au Chapitre 4.

l'ouvrage, ſavoir, le commencement, le milieu & la fin *.

Quoique le Lecteur ait aſſez d'intelligence, pour pouvoir à l'aide des notes que j'ai jointes au texte de Bramah, concevoir l'allégorie qu'il renferme; cependant, comme il y a quelques paſſages dont l'explication étoit trop longue, pour pouvoir entrer dans une note, je vais la donner ici, pour que rien ne puiſſe l'arrêter.

L'Eternel ayant réſolu de créer l'Univers, ſemblable à un habile Architecte, ſe retira pendant un certain temps, pour dreſſer ſon plan, & préparer ſes matériaux. — Il eut à combattre dans ſon opération la diſcorde, la confuſion & le tumulte des élémens qui compoſent l'abyme de Jhoale; — il les ſépara, les ſoumit, les aſſujettit, & les diſpoſa à recevoir les impreſſions qu'il vouloit leur donner. — Il déploie ſes trois

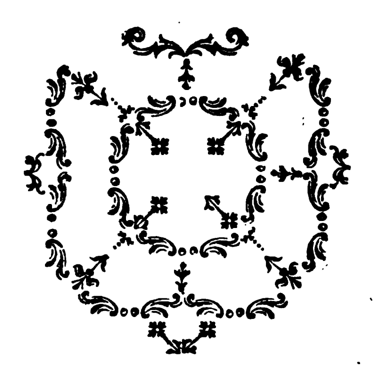
* Voyez la Planche 1.

grands attributs, qui ſont le pouvoir de créer, de conſerver & de détruire, leſquels ſont repréſentés par les trois premiers êtres créés. — Son eſprit flotte ſur la face de l'abyme de Jhoale, ou ſur la matiere fluide. — La Création commence. — Birmah, ou la Création, eſt repréſenté avec quatre têtes & quatre bras, pour marquer le pouvoir de Dieu dans l'acte de la Création. — Biſtnou le Conſervateur, eſt transformé en un gros ſanglier, lequel marque la force de Dieu dans l'acte de la Création. — La tortue marque la ſtabilité & la ſolidité avec laquelle la terre eſt fondée, & le ſerpent, la ſageſſe qui la ſoutient. — Biſtnou eſt chargé de ces dernieres opérations, parce que la terre eſt le grand principe, ou la ſource d'où il devoit tirer les moyens pour conſerver les animaux deſtinés à ſervir de priſons aux Debtah rebelles ; ouvrage que Dieu ſe réſerva à lui-même, parce qu'il devoit leur donner des facultés intellectuelles. —

On demandera pourquoi Brum eſt repréſenté flottant ſur une feuille de betel, plutôt que ſur celle de toute autre plante? A quoi je réponds que les Gentous regardent cette plante comme ſacrée, qu'ils la cultivent ſous les auſpices du Shaſtah & ſuivant les inſtructions que leur donnent les Bramines; qu'il eſt défendu aux perſonnes ſouillées d'entrer dans les jardins où il y en a, parce que la moindre impureté eſt funeſte à la plante, & l'empêche de croître.

Je laiſſe au Lecteur à examiner ſi Homere, Virgile, Lucrece, Ovide, Lucien, &c. n'ont point pris ce qu'ils ont dit de la Création dans la Coſmogonie de Bramah, dont ils ont pu avoir connoiſſance par l'entremiſe des Egyptiens. Au reſte, il eſt évident que cet ancien ſage n'a eu d'autre but dans ce qu'il dit que d'inculquer aux hommes que l'Univers a été produit par l'eſſence, le pouvoir volontaire, la force & la ſageſſe de Dieu; qu'il ſubſiſte & ſe

maintient par une vertu intrinſéque qu'il a miſe en lui, & qu'il eſt ſujet au changement & à la diſſolution, ſelon que cela lui plaît.



CHAPITRE VI.

Maniere dont les Gentous supputent le temps : ce qu'ils pensent de l'âge de l'Univers, & du période de sa dissolution.

[Ceci est tiré du Chartah-Bhade de Bramah, dans le supplément à son Birmahah.]

SOIXANTE mimicks ou clins d'œil, font un pull.

Soixante pulls, font un gurree.

Soixante gurrees font un jour entier, ou un jour & une nuit.

Trois cens soixante-cinq jours entiers, & quinze gurrees, font une année solaire.

Les Gentous divisent le jour complet en huit parties, qu'ils appellent paar, & le commencent à six heures du matin; par exemple, ek paar dheen * répondent

* Littéralement, une partie du jour.

à neuf heures du matin ; Duapaar dheen, à midi ; teenpaar dheen, à trois heures après midi ; Chaarpaar d'heen, à six heures du soir. — Ils distinguent les divisions de la nuit par le mot rhaat (nuit), au lieu de dheen, par exemple ek paar rhaat, répondent à neuf heures du soir, & ainsi de suite. — Ce sont les Bramines qui sont chargés de compter le temps, & il n'y a aucun Gentou de distinction qui n'ait auprès de lui, tant chez soi que dans ses voyages un de ces compteurs du temps, lequel a soin de le régler, & de frapper les gurrees sur le Ghong, ou sur une lame de cuivre, qui rend le même son qu'une grosse cloche.

Bramah mesure l'espace ou la durée du temps, depuis la Création du Dunneahoudah, ou de l'Univers, par la révolution des quatre Jogues.

Le premier âge, ou Suttee-Jogue contient trente-deux lacs d'années commu-

nes, ou	3,200,000 ans.
Le second âge, ou Tirta-Jogue, seize lacs, ou .	1,600,000
Le troisieme âge, ou Duapaar - Jogue, huit lacs, ou . . .	800,000
Le quatrieme âge, ou Kolee - Jogue, quatre lacs, ou . . .	400,000
TOTAL . . .	6,000,000

Ekutter (soixante & onze) révolutions des quatre Jogues, font un Munnuntur de temps ordinaire, ou 426,000,000 d'années.

Bramah dans cet endroit applique strictement le mot Munnuntur à l'espace de temps, mais il l'emploie souvent dans un sens rétrograde à l'acte de la Création, & les Bramines le donnent quelquefois comme une épithete à Birmah, comme Birmah Munnuah, pour donner à entendre que la Création est le fruit

de la penſée & de la méditation. Ce mot, ainſi que je l'ai remarqué ci-deſſus dans une note marginale, eſt dérivé de Mon, ou Mun, penſée, réflexion, Munnou-Logue, peuple qui penſe, qui médite. Les Compilateurs de l'Aughtorrah-Bhade dérivent le mot Munnuntur de Munnuah ou Munnouah, qu'ils diſent (en pervertiſſant le ſens de Bramah) être le fils de Birmah, & dont ils racontent mille proueſſes dans la guerre contre Moiſaſour & ſes adhérens. — Lorſque Bramah deſcendit ſur la terre pour publier la loi écrite & les commandemens de l'Eternel aux Gentous, il déclara en même-temps, ſavoir au commencement du préſent Kolee-Jogue *, d'après les regîtres de Surgo, que le Dunneahoudah entroit dans la huitieme révolution des quatre Jogues, dans le ſecond Munnuntur; & par conſéquent, ſuivant ſon compte, & ſi notre calcul eſt juſte,

* Voyez l'introduction au quatrieme Chapitre.

l'âge précis de cette planete, & des quatorze autres de l'Univers, se montoit, dans ce temps-là, à quatre cens soixante-huit millions d'années. Si l'on retranche de ce nombre les 4866 années qui se sont écoulées depuis la descente de Bramah, le reste du Kolee-Jogue sera de 359,134 années, à la fin desquelles Bramah prétend, annonce & prophétise que l'Eternel, lassé de l'abus que les Debtah coupables font de sa patience, détruira par le feu les huit régions de châtiment, de purification & de probation *.

Bramah enseigne pareillement dans le supplément à son Birmahah, que le Boboun de Murto a souffert trois changemens considérables, & doit en essuyer trois autres, avant qu'il soit détruit en commun avec les huit autres Bobouns; mais il ne dit point de quelle espece ont été & seront ces changemens. Il dit en-

---

* Voyez la fin de la cinquieme Section.

core qu'après un long espace de temps, il y aura une nouvelle Création, mais qu'il n'y a que Dieu seul qui sache la nature dont elle sera.

Je ne doute point que le Lecteur n'ait remarqué la vénération superstitieuse qu'ont les Gentous pour les nombres un & trois, & qu'il n'en ait découvert la cause : mais je suis bien aise de lui apprendre qu'un Gentou ne donne ni ne reçoit jamais aucune obligation pour une somme paire. S'il emprunte, ou prête cent, mille, ou dix mille roupies, il met dans le billet cent une, mille une, dix mille & une, &c. Les Mahométans ont adopté cette coutume, & de-là vient que les revenus que Soujah-Khan s'est obligé de payer tous les ans au fisc sont d'un khorore, d'un lac, d'un mille, d'un cent, & une roupie.

CHAPITRE VII.

Des Jeûnes & des Fêtes des Gentous.

[Ceci est tiré des Chartah & Aughtorrah-Bhade-Shastahs.]

INTRODUCTION.

COMME les Gentous commencent leur année au premier d'Avril, je marquerai leurs Fêtes dans l'ordre où elles tombent à compter de ce jour ; mais j'avertirai auparavant le Lecteur que le mot Ouposs signifie un jeûne ; Purrup, une fête ; & Poujah culte, adoration, & que lorsqu'elle est accompagnée d'une offrande, on l'appelle Birto-Poujah. — Poujah désigne aussi quelquefois l'Autel sur lequel on l'offre.

Les Gentous se réglent pour leurs jours de Fêtes sur l'âge de la Lune, & pour l'ordinaire elles prennent leurs

noms de l'âge qu'elle a, ou des devoirs que la Religion prescrit ces jours-là, ou de tous les deux ensemble.

Leurs Offrandes consistent en fruits, & en quelques plantes particulieres qu'ils regardent comme sacrées, comme sucre en poudre, sel, fleur de farine, & différentes especes de grains.

Premier jour de Fête, Ouposs.

Okhuij-Tertea tombe le troisieme jour de la nouvelle Lune d'Avril, & est destiné à donner l'aumône aux Bramines, & c'est ce que signifie le mot Okhuij. — C'est encore ce jour-là que les femmes des Bramines font la marinade appellée Kossundi. Elle est composée de mango verd, de tamarin, de semence de moutarde, d'huile de semence de moutarde fraîche. Elle passe pour sacrée, & les Gentous n'en connoissent point d'autre.

Second

Second Oupoſſ.

Pournemi * tombe dans la premiere lune d'Avril ; ce jour-là eſt deſtiné à ſe purifier dans le Ganges, & à faire l'aumône.

Troiſieme Oupoſſ Poujah-Purrup.

Oroun ** Suſti tombe le ſixieme jour de la nouvelle lune de Mai, & eſt conſacré à la Déeſſe Suſti, qui préſide à la génération. On lui adreſſe des prieres lorſque l'étoile du matin paroît, ou au point du jour pour lui demander des enfans, & pour qu'elle rende les femmes fécondes. — Ce jour-là les peres & meres font ordinairement des préſens à leurs gendres & à leurs brus, & il finit par un Purrup ou une fête. Mai

Quatrieme Purrup ; la nuit Poujah.

Duſſarrah, ainſi que le nom le ſigni-

* Pourah, plein.

** Oroun, l'étoile du matin. On emploie ſouvent ce mot pour marquer le point du jour.

ſie, tombe le dixieme jour de la nouvelle lune de Mai. Il eſt conſacré à Gunga, le Dieu du Ganges, qu'on dit être arrivé ſur la terre dans ce jour de la lune & dans ce mois. — Il eſt encore conſacré à la Déeſſe Mounshi-Tagouran *, Déeſſe des ſerpens, & fille de Sieb ſuivant la fable.

Cinquieme Oupoſſ-Poujak.

Pournemi arrive le jour de la pleine lune de Mai, & eſt conſacré à Jaggernaut, le même que Biſtnou. Ce jour eſt encore appellé, à cauſe de l'obligation qu'il enjoint, Sinan ** Jattra ***, ou l'ablution générale dans le Ganges, & l'on ne peut s'imaginer la foule incroyable de perſonnes de tout ſexe qui ſe rendent ſur ce fleuve à l'heure marquée.

---

* Tagouran, Prêtreſſe, quelquefois Déeſſe.

** Sinan, ablution.

*** Jattra, littéralement danſe compoſée de pluſieurs perſonnes.

Sixieme Ouposs-Purrup.

Rhutt-Jattra, tombe le second jour de la nouvelle lune de Juin. Il est dédié à Jaggernaut ou Bistnou. — Ce jour-là on conduit le Rhutt, ou le Char de triomphe de Jaggernaut l'espace d'environ un mille, on le laisse reposer, & on le ramene le neuvieme jour de la lune. Juin.
Depuis le septieme jour de la lune jusqu'au dix, inclusivement, est l'Umboubissi, & pendant ce temps-là on laisse purifier la terre, sans qu'il soit permis de la labourer, ni de la bêcher, ni de la remuer de telle autre maniere que ce puisse être. — Le mot Umboubissi n'a pas besoin d'explication, & on l'applique aux femmes qui se trouvent dans les mêmes circonstances.

Septieme Ouposs.

Syon * Ekkadussi, ainsi que le dernier mot le porte, tombe le onzieme jour

---

* Syon, sommeil, repos.

de la nouvelle lune de Juin, & est un jour de jeûne solemnel. On prétend que Jaggernaut ou Bistnou dort pendant quatre mois ; ce qui signifie simplement que les pluies survenant dans ce temps-là, & durant quatre mois, on n'a plus besoin de Bistnou (le Conservateur), vu que les pluies assurent la récolte des grains.

Huitieme Ouposs.

Pournemi, comme le nom le porte, tombe le jour de la pleine lune de Juin, & est consacré à se laver dans le Ganges, & à faire des libéralités aux Bramines.

Neuvieme Ouposs.

Douadussi, ainsi que le mot l'exprime, tombe le douzieme jour de la nou-
Juillet. velle lune de Juillet, & est consacré à se laver dans le Ganges, & à faire l'aumône.

Dixieme Ouposs-Purrup.

Ekkadussi, Teradussi, Chowtadussi & Pournemi, onzieme, treizieme, quatorzieme de la nouvelle lune du Juillet, jusqu'au Pournemi, ou à la pleine lune inclusivement, sont consacrés à Joulna-Jattra, ou Kissen-Tagour. Ils ne sont point prescrits par le Shastah, & il n'y a que les Gentous de la tribu Kettery qui les observent.

Onzieme Ouposs.

Jourmo * Oostoumi, tombe le huitieme jour après la pleine lune, ou le 23 de la lune de Juillet, & est dédié à la naissance de Kissen-Tagour, qu'on dit être né pour détruire Kunksou-Rajah, fameux Ossour & tyran insigne. C'est un jour de jeûne solemnel.

---

* Jurmo, naissance.

Douzieme Purrup.

Août. Luki * Poujah tombe le premier Jeudi du mois d'Août. Les Gentous la regardent comme la Déesse des grains, & prétendent qu'elle est la femme de Bistnou le Conservateur. On célebre sa fête dans le temps que le riz, Paddy, est formé dans sa gousse. — Ce jour se termine par une fête.

Treizieme Purrup.

Unnounto-Birto tombe le 14 du mois d'Août, & est consacré à Bistnou, avec l'épithete d'Unnounto ou d'inconnu. On lui offre du grain, & le jour finit par une fête.

Quatorzieme Ouposs.

Aroundah-Poujah tombe le 13 d'Août, & est dédié à Mounshi-Tagouran (c'est

* Luki, abondance, affluence.

le féminin de Tagour), Déesse des serpens. — J'ai oublié la vraie signification d'Arounah, & ne veux point en imposer au Lecteur. Quoique ce jour soit un jour de jeûne, il se termine par un festin de nouveau riz, qu'on fait cuire le matin, & qu'on mange froid le soir; & c'est à cette circonstance que fait allusion le nom d'Aroundah que l'on donne à cette fête; mais je ne l'assure point.

Quinzieme Purrup.

Drougah-Poujah tombe le septieme jour de la lune de Septembre, & dure le huit & le neuf. Le huitieme est un jour de jeûne pour ceux qui n'ont point d'enfans. C'est la grande fête générale des Gentous, à laquelle ils invitent pour l'ordinaire tous les Européens; le Maître de la fête les régale des fruits & des fleurs de la saison, & le soir, pendant tout le temps qu'elle dure, de musique & de danses. — Cette Déesse est la pre- Sept.

miere en rang & en dignité, & la plus active de toutes les Divinités fabuleuses de l'Aughtorrah-Bhade. On la dit femme de Sieb le destructeur, le troisieme des trois premiers êtres créés. Elle est aussi souvent appellée Bowanni * que Drougah * *; & souvent Bowanni-Drougah, & voici la raison qu'on donne de sa venue sur terre. Dieu ayant établi Endeer * * * & ses descendans pour Rajahs universels du monde, Moisasour * * * * s'y opposa, forma un puissant parti, & déclara la guerre à Endeer & ses descendans, lesquels dans le Douapaar-Jogue furent obligés de s'enfuir, & d'abandonner le gouvernement du monde à Moisasour, ce qui occasionna quantité de ravages, de meurtres & de désordres. Endeer & le petit nombre de partisans qui lui étoient restés attachés, se retirerent dans un petit coin du monde, d'où,

* Persévérance.

** Vertu.

*** Bonté.

**** Mal.

par compassion pour le genre humain, ils prierent avec piété & humilité les trois premiers êtres, de supplier l'Eternel de remédier aux désordres que l'usurpation de Moisasour avoit occasionnés. Les trois êtres intercéderent, & obtinrent que Bowanni-Drougah descendroit sur la terre, pour détruire Moisasour & ses adhérans, & les Gentous croyent qu'elle le fera en effet, & rendra enfin le gouvernement du monde à Endeer & à ses descendans, suivant la premiere intention de l'Eternel. Telle est l'origine de la fête de Drougah-Poujah, durant laquelle on prie l'Etre-suprême, par son intercession, de hâter le période si long-temps désiré. Cette allégorie est si claire par le moyen de mes notes, que je croirois faire tort à l'intelligence du Lecteur, si je m'y arrêtois plus long-temps. J'aurai d'ailleurs occasion d'en parler encore, en expliquant la Planche 2.

Seizieme Purrup.

Douſſoumi, ou le dixieme jour de la nouvelle lune de Septembre, que l'on jette l'image de Drougah dans le Ganges, au milieu des acclamations des Indiens, qui prétendent qu'elle va retrouver ſon mari Sieb. Il eſt ordonné de ſe purifier ce jour-là dans le Ganges.

Dix-ſeptieme Ouposſ.

Louki-Poujah tombe dans la pleine lune de Septembre, & ce jour-là on l'adore toute la nuit, ſans boire autre choſe que de l'eau de noix de coco.

Dix-huitieme Ouposſ.

Kalleka, Kalki ou Kalli-Poujah, (car ces mots ſont ſynonimes) tombe le dernier jour de la lune de Septembre. Cette Déeſſe eſt univerſellement adorée toute la nuit de ce jour-là, ſur-tout à Kalli-Ghat, à environ trois milles de Cal-

cutta, où elle a une ancienne Pagode sur le bord d'un petit ruisseau, que les Bramines disent être la source du Ganges. On adore les parties de la Déesse, de même que celles de quelques Saints modernes, dans plusieurs endroits de l'Indostan, ses yeux, à Kalli-Ghat, sa tête, à Banaras, sa main, à Bindoubound, & les autres dans divers autres endroits que j'ai oubliés *. Elle tire son nom de l'habit qu'elle porte ordinairement, lequel est noir, d'où vient qu'on l'appelle souvent la Déesse noire; car les Indiens appellent l'encre Kalli. On prétend qu'elle nâquit toute armée de l'œil de Drougah, dans le temps qu'elle étoit vivement pressée par les tyrans de la terre ** — On adresse ce jour-là des prieres & des offrandes aux manes de ses

* Planche 3.

** Les différentes têtes répandues sur la Planche, marquent la quantité de tyrans & de monstres qu'elle tua conjointement avec Drougah.

ancêtres. Outre l'anniversaire dont je viens de parler, chaque Gentou célebre celui de son pere par le jeûne, & des prieres à ses manes, & ils l'appellent Baap-Ka-Sourraad *. On observera en passant, que dans tout le Devonshire, le mot Kalli signifie noir, ou enfumé. Je laisse au Lecteur à deviner comment la même combinaison de lettres peut avoir fourni la même idée à deux peuples aussi éloignés.

Dix-neuvieme Purrup.

Raas ** Jattra tombe dans la pleine lune d'Octobre, & dure jusqu'au dix-septieme jour de la lune. Cette fête est consacrée à Kissen-Tagour-Kettry, & universellement observée, sur-tout à Bindoubund, en mémoire de l'événement miraculeux qu'on dit être arrivé dans le voisinage de cette ville. — Plu-

* Consacré au pere.

** Un cercle.

ſieurs jeunes filles étant à célébrer la deſcente de Kiſſen *, le Dieu s'apparut au milieu d'elles, & leur propoſa de danſer; ce qu'elles refuſerent de faire, diſant qu'elles étoient en trop grand nombre pour danſer avec lui. Pour lever cette difficulté, le Dieu ſe diviſa en autant de Kiſſens qu'il y avoit de filles, au moyen de quoi ils danſerent une danſe ronde, que l'on voit repréſentée n°. 4. il eſt repréſenté dans le centre du cercle dans une attitude dégagée, accompagné des nymphes Nandi & Bringhi (la joie & les paſſe-temps) qui lui offrent des fleurs & des fruits. Octob.

Vingtieme Oupoſſ.

Kartik-Poujah, tombe le dernier jour de la lune d'Octobre. — Ce Dieu paſſe pour être le fils cadet de Moiſour ou Sieb & de Drougah. Il eſt adoré ce jour.

---

* Planche 4.

là par ceux qui n'ont point d'enfants, & les hommes & les femmes jeûnent en son honneur. — Le mot Kartik signifie consécration, & de-là vient que ce Dieu passe pour être le gardien invisible, & le surintendant des Pagodes. Ce mot signifie aussi quelquefois Sainteté, & l'on a donné son nom au mois d'Octobre, parce que c'est dans ce mois-là que l'on consacre les Pagodes.

Vingt-unieme Purrup.

Novono *. On célebre cette fête le premier Jeudi heureux de Novembre, lors de la seconde récolte du riz. Ce sont les Bramines qui fixent ce Jeudi heureux, & on le célebre par des réjouissances générales.

Vingt-deux Ouposs-Purrup.

Lucki-Poujah tombe le premier Jeudi du mois de Décembre, que l'on fait

* Nouveau riz.

la nouvelle récolte. On remercie cette Déesse bienfaisante de tous les biens qu'on a reçus pendant l'année. On passe le jour dans le jeûne & la priere, & à se purifier dans le Ganges, & la nuit en festins & en réjouissances. Décem.

Vingt-troisieme Purrup.

Luki - Poujah - Sankranti * tombe le dernier jour de Décembre, que l'on adore de nouveau la Déesse, comme dans la derniere fête dont je viens de parler, excepté qu'on ne jeûne point. On distribue ce jour-là du pain aux pauvres, selon les facultés d'un chacun.

Vingt-quatrieme Purrup.

Siri - Punchemi tombe le cinquieme jour de la nouvelle lune de Janvier. Cette fête est consacrée à Sursut-

* Sankranti signifie le dernier jour de chaque mois.

ti *, que les Gentous regardent comme la Déesse des Arts & des Sciences. On la dit fille de Birmah & de Birmaani. Il est défendu aux Koyt-Cast, ou à la tribu des Ecrivains, de se servir de plume, ni d'encre ce jour-là; ils consacrent l'une & l'autre à la Déesse, & toutes affaires cessent. Siri signifie fortune, succès, & c'est par ce mot que les Gentous commencent toutes leurs lettres.

Vingt-cinquieme Birto.

Orun-Oudi ** Suptimi, tombe le septieme jour de la nouvelle lune de Janvier, & est appellé Sourji-Poujah, ou l'adoration du Soleil, à qui l'on offre certaines fleurs qui croissent dans le Ganges.

Vingt-sixieme Ouposs.

Bhim-Ekadussi, tombe le onzieme jour de la nouvelle lune de Janvier. Ce

* Invention, adresse, industrie, génie.

** Le lever de l'Aurore.

jour

jour est dédié à Kissen, en mémoire d'un glouton nommé Bhim, qui jeûna ce jour-là. On le dit frere de Judisteen. Bhim est le nom qu'on donne aux Gloutons; mais j'ignore ce qu'est Judisteen, & ce que signifie le jeûne en question.

Vingt-septieme. Ouposs.

Pournemi, ou la pleine lune de Janvier, est consacré à Bistnou le Conservateur. Jeûne, ablutions & aumônes.

Vingt-huitieme. Ouposs.

Siebratir, Chowturdussi, ou le 14 après la pleine lune, tombe le vingt-neuvieme de la lune de Janvier, & est consacré à Sieb le destructeur. Jeûne, offrandes & prieres pendant toute la nuit, comme le marque le mot Rateer ajouté au nom de la fête.

Vingt-neuvieme. Ouposs.

Govindussi tombe le douzieme jour de la lune de Février, & est dédié à

vrier Bistnou le Consolateur, comme le marque le mot Govin ou Govindu. C'est un des noms qu'on donne au second des trois premiers êtres créés. Jeûne, prieres, &c.

Trentieme. Purrup.

Dole * Jattra tombe dans le Pournemi, ou la pleine lune de Février, & est consacré à Kissen-Tagour. Ce jour-là les Gentous répandent la poudre d'une certaine fleur rouge, appellée Faag, sur tous leurs mets; mais j'ignore l'origine de cet usage, de même que celui de la Fête.

Trente-unieme. Ouposs.

Barrani-Jattra, ou Modou-Kistna. ** Tiradussi (le treizieme après la pleine lune) tombe le vingt-huitieme jour de

---

* Un tambour.

** Kissen, Kistna, sont synonimes avec Bistnou, mais marquent différens attributs.

la lune de Février : lorsqu'il tombe le samedi, on l'appelle Barrani, & si l'étoile Satou-Bissah est alors dans le Méridien, Mahah-Barrani; & si l'étoile Soubo-Jogue est en conjonction avec Satou-Bissah, on l'appelle alors * Mahah-Mahah-Barrani. — Ces conjonctions sont incertaines, mais lorsqu'elles arrivent, on célébre une fête, on se purifie dans le Ganges, & l'on fait des offrandes à Sourji ou au Soleil. Cette fête tomba le 28 de Février 1759. Comme j'ai oublié la signification & l'étymologie du mot Barrani, & que j'ignore l'Astronomie des Bramines, je n'entreprendrai point d'expliquer ce jeûne.

Trente-deuxieme. Ouposs-Purrup.

Luki-Poujah tombe le premier Jeudi de Mars. On adore ce jour-là la Déesse, & on la remercie d'avoir fait prospérer les fruits de la terre. Mars.

* Très-grand.

Trente-deuxieme. Purrup.

Durgah-Poujah & Bhasunti * Poujah, tombe le septieme jour de la nouvelle lune de Mars, & continue le huitieme, le neuvieme & le dixieme. On jette le dernier jour sa Statue dans le Ganges. Cette Fête a été instituée pour la même fin que la grande, mais elle n'est ni si universelle, ni si pompeuse.

Trente-troisieme. Ouposs.

Sieb ou Sunnias ** Poujah dure depuis le premier jusqu'au 13 de Mars, & n'est interrompu que pendant le temps du Durgah-Poujah dont je viens de parler. — Le Sunnias-Poujah est le Carême des Gentous. Leurs mortifications, leurs pénitences & leurs jeûnes sont si fort connus, qu'il est inutile d'en parler. Le

---

* Fin, final, conclusif, parce que c'est la derniere Fête de l'année qui précéde le Carême des Gentous.

** Pénitens.

Churruck * ou le jour de la flagellation tombe le 13. Les tribus des Bramines, des Beydes ** & des Koyts en sont exemptées par l'Aughtorrah-Bhade, & en effet, il n'y a que le bas peuple qui se soumette à ces pénitences publiques : mais toutes les Tribus jeûnent & prient le 29, qui est le jour qui précéde le Churruck. — Ce jeûne solemnel est consacré à Sieb, ou Moideb, ou Moisour, le Mutilateur, ou le préservateur du mal, par l'entremise duquel on prie l'Eternel de garantir les Gentous des influences de Moisasour & de ses adhérans, & de révoquer la sentence finale qu'il a prononcée contre les Debtah rebelles.

Il y a une Fête instituée en l'honneur

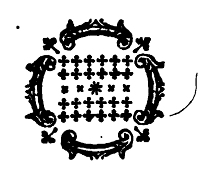
---

* Littéralement signifie une roue, mais ce nom lui a été donné à cause du cercle que décrit le pénitent en se fouettant.

** Bydées, c'est le nom de la Tribu qui exerce la Médecine.

de Rhaam, le Protecteur, qu'on appelle le Rhaam-Jattra; mais j'ai oublié le temps dans lequel on la célébre. Rhaam est un des noms qu'on donne à Bistnou le Conservateur.

Je laisse aux Sçavans à rechercher si l'on ne pourroit pas trouver l'origine des Jeûnes & des Fêtes des Egyptiens, des Grecs & des Romains dans les Chartah & Aughtorrah-Bhade-Shastahs.



EXPLICATION

De la Planche qui représente la grande Fête de Drugah établie chez les Gentous.

[PLANCHE N°. 2.]

JE ne doute point que plusieurs de nos Anglois qui ont été à Bengale ne reconnoissent ici la grande Fête des Gentous ; mais je suis en même-temps persuadé que parmi le grand nombre de gens qui l'ont vue, il y en a très-peu qui en aient compris le sens & la signification. Je vais donc leur expliquer un sujet qu'ils ont souvent vu avec autant de pitié que de surprise, parce qu'ils ne l'ont pas compris. J'ai rapporté ci-dessus le motif de cette Fête au titre de Drugah-Poujah n°. 15 ; & je vais maintenant expliquer les principaux personnages représentés dans la Planche.

La figure du centre est Drugah ou la Vertu. Elle est représentée avec dix bras, & foulant aux pieds un dragon, pour montrer son pouvoir & sa force. Elle est couronnée, elle tient d'une main une lance, & est environnée d'un Serpent. Elle lie de l'autre Moisasour, ou le mal avec un Serpent, & lui perce le cœur avec sa lance, pour signifier que la garde la plus sûre de la Vertu contre le Vice, est la Prudence, dont j'ai dit ci-dessus que le Serpent est le Symbole. Les combats * qu'on prétend s'être donnés entre Endeer ** & Moisasour ***, & dans lesquels le dernier remporte la victoire, lorsque le premier n'est point aidé de Drugah-Bouanni, ou de la Vertu persévérante, signifient qu'on ne peut surmonter le mal moral qu'avec son secours. Les ravages, les

---

* Voyez Drugah-Poujah 15.

** Le bien.

*** Le mal.

meurtres & les désordres qu'on dit avoir regné dans le monde après la fuite d'Endeer, & la victoire de Moisasour *, sont un emblême des mauvais effets que produit le triomphe du vice ou du mal. — C'est ce qui a donné lieu à l'opinion où l'on est que Moisasour, après sa victoire se tranforma en un Buffle furieux, dont la tête dans la Planche suivante est représentée aux pieds de Drugah, pour marquer la rage qui le possédoit. — Quoique Moisasour paroisse avoir été tué par Drugah, ce n'est cependant qu'une représentation prophétique de la mort & de la destruction qu'il doit enfin subir de sa main, après qu'Endeer aura été rétabli, & que le bien aura triomphé de Moisasour ou du mal, & aura repris son empire dans le monde. — Quant à ce qu'on dit que Dieu établit Endeer pour Rajah universel du monde, on veut marquer par-là les bon-

---

* Voyez Drugah-Poujah.

nes intentions qu'il a qu'il soit gouverné par la vertu & la piété, & l'allégorie est aussi évidente dans l'endroit où il est dit que Moisasour fit échouer ses desseins *.

A la droite de Drugah sont représentées les figures de Sieb son mari, & de Luki la Déesse des grains. — Sieb est assis sur une vache blanche, comme symbole de la pureté & de la domination ; il est entouré d'un serpent, tenant d'une main un Dumbour **, & de l'autre un Singi ***, deux instrumens de musique en usage dans toutes les Fêtes des Gentous, pour signifier que la sagesse est le rempart le plus assuré contre le mal, & que la joie & l'allégresse sont inséparables du bonheur.

La Déesse Luki est représentée dans une attitude aisée. Elle est couronnée

---

* Voyez Drugah-Poujah.

** Petit tambour.

*** Cornet.

d'épis, & entourée d'une plante qui porte du fruit, laquelle passe par ses deux mains, & dont la racine est sous ses pieds. Cette Déesse, de même que toutes les Divinités supérieures des Gentous, est environnée d'un serpent. Le sens de cette figure est si intelligible, qu'elle n'a pas besoin d'une plus ample explication.

Au-dessous de la figure de Sieb est représenté le Dieu nommé Ghunnis *, il n'a point de Fête particuliere, & la raison en est, qu'on ne s'adresse aux êtres supérieurs que par sa médiation, après lui avoir fait une offrande, de maniere qu'on peut proprement l'appeller le Dieu des offrandes. — Il passe pour être le fils aîné de Moisasour ou Sieb & de Drugah. On s'adresse à Dieu par le moyen de son ministere, pour donner à entendre que nos prieres ne

* Pureté, ou sincérité de cœur.

ſont exaucées, qu'autant qu'elles partent d'un cœur pur & ſincere. Il eſt repréſenté avec quatre bras, aſſis ſur un Autel, environné d'un ſerpent, avec la tête d'un éléphant blanc, qui ſont les ſymboles de la pureté, des richeſſes, de la puiſſance ou de la force, laquelle, ſuivant les Gentous renferme tous les biens, & qu'on ne peut obtenir que par des actes purs & ſinceres de dévotion, & par des bonnes œuvres. Ses quatre bras repréſentent le pouvoir, la force & l'efficacité des prieres & des offrandes qui partent d'un cœur ſincere.

A la gauche de Drugah, eſt la figure de Surſutti, la Déeſſe des Arts, des Sciences & de l'Eloquence. J'en ai parlé à l'article de la Fête appellée Siri-Punchumi (24). Elle eſt repréſentée entourée d'un ſerpent, dans une attitude négligée, tenant dans ſes mains cette eſpece de roſeau dont on fait les plumes à écrire.

A la gauche de Surſutti eſt repréſen-

tée l'idole de Rhaam, le protecteur des Empires, des Etats & des Domaines, dont j'ai parlé ci-dessus *. Il est couronné & entouré d'un serpent, & monté sur un Singe, tenant de la main gauche un arc; dont il semble avoir décoché la fléche. Voici ce que signifie cette figure. — Rhaaboun * * le destructeur des Empires, des Etats & des Domaines, est toujours opposé à Rhaam dans tout le cours de l'Aughtorrah-Bhade-Shastah. — On prétend qu'il enleva Sithi * * *, la femme de Rhaam, & que celui-ci lui livra plusieurs combats, pour marquer les disputes que la propriété a toujours occasionnées dans le monde. Cette allégorie renferme l'ancienne Histoire de l'Indostan & des Rajahs qui l'ont gouverné. — Rhaam se voyant extrême-

* Voyez l'explication du Tirtah-Jogue, ou du second âge, Chapitre 4.

* * Violence injuste, illégitime.

* * * Littéralement, propriété.

ment pressé dans une de ces batailles, appella à son secours Hounmhon Roi des Singes, il battit Rhaaboun, & recouvra sa femme Sithi. Cette allégorie signifie que pour résister à une puissance illégitime, il faut quelquefois employer la ruse, la finesse & les stratagêmes, dont le Singe est le symbole dans l'Indostan. Cette derniere bataille est représentée dans la Planche 5, où Rhaam combat avec Rhaaboun, & l'attitude de la Planche du Drugah, où il paroît avoir décoché ses fléches de dessus le dos du Singe, fait allusion à la même bataille. Dans la Planche 5, Rhaam est soutenu par son frere Lukkon, ou la force, & ils sont chacun entouré d'un serpent. Rhaaboun est représenté avec dix bras, & autant de têtes de monstres, pour marquer la force de la tyrannie & du pouvoir illégitime. — Quoique l'allégorie du Singe soit évidente par elle-même, cependant les Bramines ont fait courir le bruit que Rhaam avoit été

transformé en Singe, & qu'il en a conservé la forme. Les Gentous ont ajouté foi à cette Fable, & c'est la raison pour laquelle on a fondé quantité de Couvents de Bramines près des forêts où ces animaux font leur séjour. Il y en a un entr'autres à Amboah dans les environs de Culna sur le Ganges. Dans le temps du Rhaam-Jattra, les Bramines représentent une espece de piéce de théatre, dans laquelle on voit les différens stratagêmes que Sithi employa pour se sauver, les ruses dont Rhaaboun se servit pour l'en empêcher, de même que celles dont Rhaam usa pour l'enlever, & enfin la bataille qui lui en assura la possession. Les paroles sont tirées de l'Aughtorrah-Bhade-Shastah. J'ai souvent assisté à cette farce, & elle m'a infiniment amusé. Voici une circonstance que je ne puis passer sous silence, à cause de sa singularité. Rhaam, après avoir recouvré sa femme, refuse de cohabiter avec elle, à moins qu'elle ne lui

donne des preuves que Rhaaboun n'en a point abuſé. Là-deſſus, elle paſſe à travers le feu ſans ſe brûler, par le moyen d'une machine fort ingénieuſe, & Rhaam la reçoit avec des tranſports de joie inexprimables.

Au-deſſous de l'idole de Rhaam (Planche du Drugah) on voit celle de Kartik, dont j'ai parlé n°. 24. Il eſt repréſenté armé de pied en cap, & monté ſur un Paon, qui eſt le ſymbole de l'orgueil & de l'oſtentation, pour donner à entendre, que l'on doit ſurmonter ces vices de l'ame, avant que d'approcher des Pagodes. Il eſt armé & prêt à défendre la Divinité, par-tout où il y a des idoles dans un Tagour-Bharri *, à la porte duquel il eſt toujours placé. — Un Gentou avoit un fils unique, lequel fut attaqué d'une fiévre extrêmement dangereuſe. Comme il l'aimoit tendrement, il adreſſa des prieres & des offrandes,

* Littéralement, Maiſon des Divinités.

non-ſeulement

non-ſeulement à la Déeſſe de la fiévre, mais encore à tous les Dieux & à toutes les Déeſſes du pays. Son fils mourut; & le pere, outré de déſeſpoir, ſortit de chez lui avant le jour, & étant entré dans un Tagour-Bharrhi, ſitué au midi de Calcutta, il prit le temps que Kartik n'y étoit point, & coupa la tête à toutes les idoles. Il avoit deſſein d'en faire autant aux autres, ainſi qu'il l'avoua dans ſon interrogatoire; mais étant arrivé au ſecond Tagour-Barrhi, il trouva Kartik à la porte, qui lui préſenta la pointe de ſa lance, & le fit rentrer en lui-même; ce qui ſauva ſes Confreres.

On voit au-deſſous des figures de Luki & de Surſutti deux Nymphes, ſavoir, Nundi, la Joie, & Bringi les divertiſſemens. Elles ſont toutes deux entourées d'un ſerpent, pour donner à entendre que la prudence & la ſageſſe doivent préſider à toutes les fêtes, & à tous les divertiſſemens.

A la droite, entre Sieb & Ghunnis est représenté un bateau, dans lequel Nundi & Bringi ramenent Drugah à Sieb son époux, après qu'elle a été jettée dans le Ganges. Dans le compartiment opposé, entre les figures de Rhaam & Kartik, sont représentées deux autres Nymphes dans une posture ménaçante, qui l'avertissent d'avoir soin à l'avenir de sa femme, & de la tenir enfermée dans son logis.

Au milieu de la circonférence, on voit Sursutti accompagnée de quatre femmes, dont l'une lui présente une feuille de palmier, dont on se servoit autrefois pour écrire; la seconde, un morceau de cire; la troisieme, une écritoire; & la quatrieme, une plume; toutes choses interdites le jour de sa fête, & dont on lui fait une offrande. Les deux derniers compartimens représentent Kalli & Drugah, qui combattent contre deux géans, qui tyrannisoient la terre.

Les autres font allusion à divers passages de l'Aughtorrah-Bhade, que j'ai oubliés.

Il ne me reste plus qu'à parler de la généalogie des Divinités des Gentous. Faute de matériaux, je me bornerai à celle de Birmah & de Birmani, dont l'Aughtorrah-Bhade raconte ce qui suit.

Dieu créa trois femelles, ou compagnes pour les trois premiers êtres qu'il avoit créés. Il donna Birmaani à Birmah; Luki à Bistnou, & Bowanni Drugah à Sieb.

Birmah eut de sa femme deux enfans, dont l'aîné s'appelloit Kussiebmunnou, & le cadet Douki-Rajah. Le premier fut gouverné par un esprit pieux & louable, & le second par un esprit vicieux & turbulent.

Douki-Rajah eut une fille (la légende ne nomme point sa mere) appellée

Dithi, qu'il maria à son frere Kussiebmunnou, & il en eut un fils, qu'il appella Endeer, qui, de même que ses descendans, fut très-vertueux, & observa la loi de Dieu que Birmah & Birmaani lui enseignerent.

Douki-Rajah eut une seconde fille, qu'il nomma Odithi. Il la maria à Kussiebmunnou, qui en eut un fils qu'il appella Moisasour. Lui & ses descendans, se conformant aux exemples de leur aïeul Douki-Rajah, mépriserent les préceptes de Birmah & de Birmaani, s'abandonnerent aux vices, & mépriserent les loix de Dieu.

On voit dans Endeer & Moisasour la source d'où est émanée la doctrine des deux principes opposés qui existent dans la nature, savoir le bien & le mal. C'est-là le fondement de toutes celles que les Bramines ont introduites, après avoir abandonné la Théologie simple & su-

blime du Chartah-Bhade de Bramah. Les deux derniers Bhades ne contiennent que l'Hiſtoire de ces deux principes oppoſés dans l'eſprit humain, & ne parlent que des effets qu'ils produiſent dans le monde, ſelon que l'un ou l'autre prédomine. De-là ces combats & ces conflicts pour la ſupériorité entre Endeer & Moiſaſour & leurs adhérens, que les Bramines prétendent ſubſiſter encore de nos jours. M. Bayle croit avec raiſon que la doctrine des Manichéens eſt très-ancienne, & il y a toute apparence que Manés, après l'avoir puiſée dans les écrits des Bramines, s'en ſervit pour établir ſes infames opinions. Il s'en faut beaucoup que cette doctrine ait des ſuites auſſi dangereuſes chez les Gentous, encore qu'ils paroiſſent avoir entiérement oublié leur premiere exiſtence, le crime dont elle fut ſuivie, de même que la cauſe de leur ſéjour dans

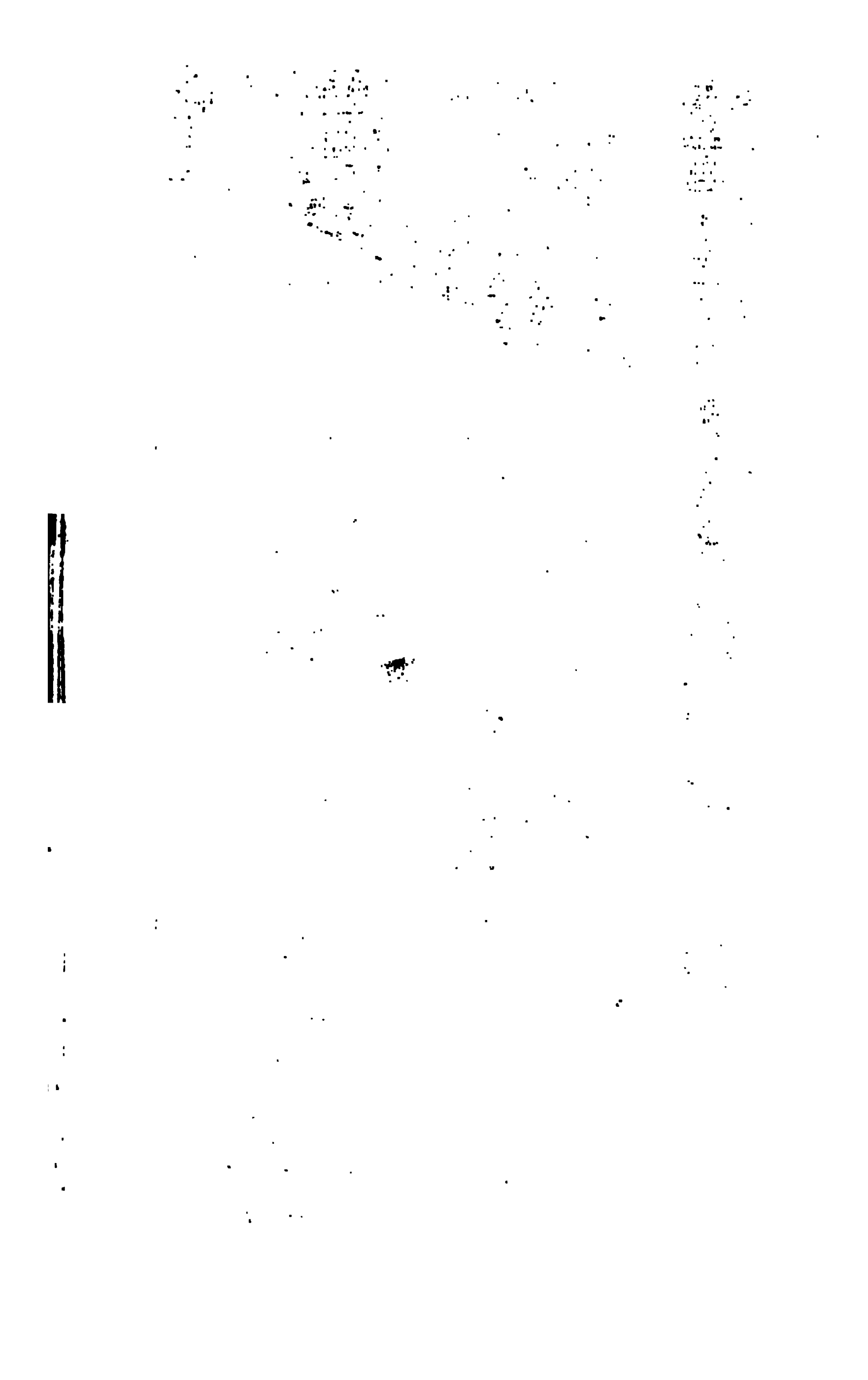
les huit Bobouns de châtiment & de probation, aussi-bien que les loix & les préceptes de leur Prophete Bramah, lequel fonde le rétablissement & le salut des Debtah coupables sur deux conditions aussi simples, que faciles à remplir, savoir un repentir sincere de leurs fautes, & la pratique des bonnes œuvres, selon les pouvoirs que Dieu a donnés à la forme animale qu'ils habitent. — Mais il n'est pas étonnant qu'ils aient perdu de vue leur péché, aussi-bien que les moyens qu'on leur a fournis pour faire leur salut, vu que les jeûnes & les fêtes prescrites par les Chartah & Aughtorrah-Bhades, n'ont pour but que de détourner les maux de cette vie, sans aucun égard pour leur premiere transgression, ni pour les moyens qu'on doit employer pour l'expier. Telle est la situation dans laquelle se trouvent les peuples de l'Indostan & les Brami-

nes modernes. Ces derniers, ſi l'on en excepte un ſur mille, agiſſent conformément à ces principes ; auſſi peut-on dire qu'il n'y a pas au monde de peuple plus corrompu, plus méchant, plus ſuperſtitieux, plus chicaneur que les Indiens, ſans en excepter le commun des Bramines. Je puis même aſſurer que pendant près de cinq ans que j'ai préſidé à la Cour de Calcutta, il ne s'eſt jamais commis de crime, ni d'aſſaſſinat, auquel les Bramines n'aient eu part. Il faut en excepter ceux qui vivent retirés du monde, qui s'adonnent à l'étude de la Philoſophie & de la Religion, & qui ſuivent ſtrictement la doctrine du Chartah-Bhade de Bramah. Je puis dire avec juſtice que ce ſont les hommes les plus parfaits & les plus pieux, qui exiſtent ſur la ſurface du globe. — Permettez, Lecteur, qu'en finiſſant, je me conforme à une coutume

établie chez les Gentous, & que je consacre du moins pour quelque-temps, ma plume, mon encre & mon papier à la Déesse Sursutti.

FIN.







No. 4.

